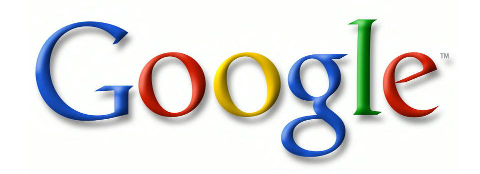
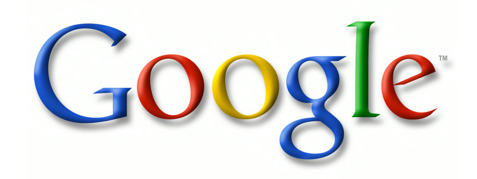






# CHOIX LITTERAIRE.

*Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,*
*Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,*
*Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.*
LUCR. Lib. 3.

---

*TOME VINGT-QUATRIEME*

---



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

---

M. DCC. LX.



# CHOIX LITTERAIRE.

## ARTICLE PREMIER.

## REFLEXIONS SUR L'INGRATITUDE DU PUBLIC.

JE haïs toute eſpèce d'ingratitude; mais il n'en eſt point qui me choque plus que celle du Public envers les médiocres écrivains. Il les traite ſans ménagement; l'oubli le plus outrageux eſt le prix des vains efforts qu'ils font pour lui plaire.

Tout le mal qui lui en arrive ſe borne pourtant à un peu d'ennui, qu'il s'épargne même le plus ſouvent en s'abſtenant de les lire.

Quelque plat que ſoit un Auteur, on doit lui tenir compte de l'intention. Il n'en eſt point qui ne ſe propoſe en conſcience de faire un excellent livre. L'écrivain le plus oublié, a voulu éclairer ſon ſiécle & lui plaire en l'inſtruiſant. S'il n'a fait ni l'un ni l'autre, ne laiſſons pas de rendre juſtice à la grandeur du motif qui lui a mis la plume en main. Les défauts même qui nous choquent dans ſa maniére d'écrire ont un beau côté & un principe louable. Tel donne dans le phæbus pour ne pas ramper, ou dans la diffuſion pour être clair. Je connois un Poëte dont les Odes paroiſſent compoſées dans un climat trop tempéré; mais je ne puis me cacher que la logique en eſt bonne.

Ce qui offenſe c'eſt moins d'être critiqué que de n'être pas connu. L'indifférence outrage plus que la haine. Bien des Auteurs diroient volontiers; *qu'on nous refute pourvu qu'on nous liſe.* Ne point lire eſt une affreuſe cenſure; on ne devroit jamais l'exercer; elle eſt injuſte de ſoi, puis qu'elle condamne ſans con-

connoissance de cause. On ne sauroit dire pour la justifier, qu'elle parle avec le public, car c'est le public qui est ici coupable, en jugeant d'après l'exposé d'un raporteur infidéle, ou d'après le commencement d'un ouvrage, dont les premiéres feuilles promettent peu, parce qu'il est contraire à la modestie de promettre beaucoup d'entrée, & qu'Horace donne ce précepte dans son Art Poëtique, *non fumum ex fulgore* &c. Si l'on est sincère on avouera que c'est la crainte de s'ennuyer qui ne permet pas de poursuivre; mais un homme bon & humain aimera mieux bailler vingt fois que d'être injuste une seule.

Il se peut qu'une lecture entiére ne tende qu'à vous convaincre, ce semble, plus solidement que le livre est mauvais. Mais avant de prononcer, defiés-vous de votre ennui; il vous en impose négativement, & vous dérobe mille beautés qui demandent qu'on soit bien éveillé pour être senties. Ce n'est pas Homére qui dort, c'est vous peut être qui sommeillés. A voir les efforts que fait le public pour se dispenser de la reconnoissance envers un sot écrivain, on diroit qu'un mauvais ouvrage ne coute rien. Mais les *Chapelains* se tuent à

rimer, les L . . . se confondent & nous glacent. Il n'est pas toujours aisé de mal faire; on peut être plat & bien limé; l'élocution sera correcte, les idées seules seront triviales & foibles; mais au talent d'écrire tous ne joignent pas celui de penser. Il faut dailleurs avoir égard à la taille & aux nombres des volumes; il se pourroit qu'un lourd & fastidieux *in Folio* eut presque coûté autant de travail qu'une excellente & courte brochure.

La justice qu'on doit rendre encore aux Ecrivains disgraciés, c'est qu'ils ne sont point trop délicats sur le chapitre de l'interêt & de la gloire. Le propre d'une vertu mâle ne peut redouter les jugemens du public; c'est une maniére utile de mettre sa philosophie à l'épreuve. Les frais d'impression qui tombent ordinairement sur un Auteur brouillé avec le public, la patience nécessaire pour endurer la morgue & la fierté de l'Imprimeur; tout cela demande une ame désintéressée & courageuse. Il est beau de vouloir instruire le genre humain, aux dépens de sa réputation & de sa fortune.

Encore s'il étoit soutenu par le doux espoir que la postérité redressera les jugemens de son siè-

ſiècle; mais il faudroit pour cela que ſes ouvrages parvinſſent juſques à elle. La poſtérité, trop ſouvent l'écho des contemporains, imite leur ſilence ou répéte leurs brocards. Les ſiècles s'écoulent & la réputation des C... & des L... ne ſe rétablit point.

Plus le monde vieillit & moins il ſe fait à la fatigue en matiére de lecture. Nouveauté & frivolité, voilà ce dont notre ſiècle eſt ſurtout épris. Ce malheureux gout donne d'autant plus de torture à nos écrivains, qu'il eſt pénible aujourd'hui plus que jamais de trouver du neuf en fait de frivole. Je ſais qu'on à découvert depuis peu une ſource de varieté auſſi nouvelle que féconde, c'eſt d'imprimer ſur du papier bleu, rouge &c. Quand les couleurs de l'arc-en-ciel ſeront épuiſées, les nuances intermédiaires pourront mener loin: Enſuite on fera des Livres triangulaires, lozanges, éxagones &c. Mais ſi le préſent décide pour l'avenir, je crains que ces froides nouveautés ne ſoient froidement reçues, le plat genre humain n'étant que trop accoutumé à payer d'ingratitude les Auteurs les plus ſoigneux de ſuivre ſon gout.

Que tout pauvre Auteur ne s'attende pour-

tant pas à un mépris absolument universel ; il peut être moralement sûr du suffrage d'un certain nombre de sots ; & je l'en estime davantage s'il les amuse. Les sots dont je parle sont membres de la societé, ils peuvent être gens de bien ; pourquoi les sevrer du plaisir de la lecture en n'imprimant que de bons livres? Ne vaut-il pas mieux les voir lire que de les entendre parler?

Quant aux gens d'esprit, s'il est vrai que pour le bonheur il faille une ame tranquille, que des plaisirs, mais peu fréquens, viennent de tems en tems émoustiller, il leur convient fort d'avoir dans leur Bibliothéque des spécifiques de plusieurs degrés contre l'insomnie, des anodins qui tempèrent le feu de leur sang, mettent leur ame dans une sorte d'indifférence ou d'*apathie* qui fait le bonheur, suivant les Stoïciens.

Ces mêmes Livres font un autre bien, c'est de maintenir l'art précieux de l'Imprimerie. Ils tiennent en exercice la plûpart des Presses que les bons Ouvrages (vû qu'ils sont rares) n'occuperoient point assés. Cependant il est à souhaiter que les espèces circulent dans la Ruë *Saint Jaques*, & qu'on n'ôte pas le pain aux Librai-

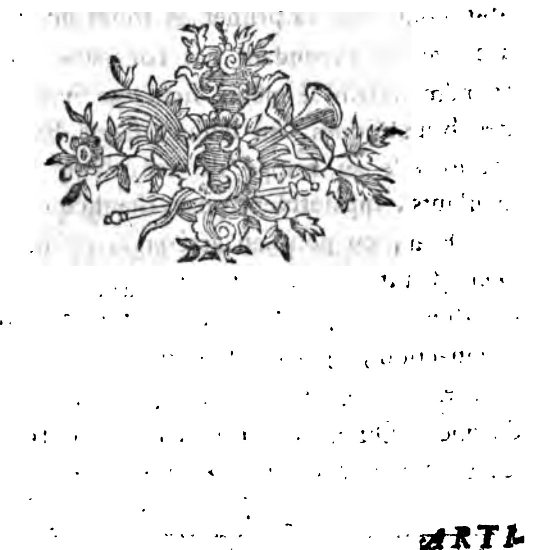
Libraires presque aussi affamés que les Auteurs. Il en est de la librairie comme de toute autre manufacture; les Ouvrages les plus grossiers la soutiennent. On se sauve dans ce commerce sur la quantité.

Penser tout haut sur la foule des plats Auteurs, c'est donc une grande imprudence; on attaque d'ailleurs un peuple nombreux. Vous avez beau dire, si je m'expose, c'est avec tout le Public dont je suis la voix : Le Public se divise en deux parties, la partie qui lit & la partie qui écrit; celle-ci n'est guéres moins grande que l'autre; Et vous n'êtes point assuré si cet homme, devant qui vous vous plaignés de la multiplicité des Livres qui vous inondent, n'est point un de ces fades Ecrivains, qui sous le masque de l'anonime, s'essaye depuis longtemps sans succès avec le public.

Lassés d'écrire pour des ingrats, ils pourront bien enfin se résoudre à être lumiéres pour eux seuls. J'avoüe que jusqu'à-présent ils ont toujours paru disposés à se réconcilier avec le Public. Je sais aussi avec quelle grandeur d'ame ceux qui travaillent pour le Théatre pardonnent au parterre l'inurbanité des sifflets, qui sont depuis longtems en possession

de dire des vérités bien dures. Mais quelqu' inquiétant que ſoit le beſoin d'écrire, il ne dédommage point des mortifications qu'on eſſuye en le ſatisfaiſant. L'amour propre bleſſé d'une Nation entiére d'Auteurs peut produire d'étranges Phénoménes. On ſait que Phæbus lorſque ſon fils Phaëton fut tué d'un coup de foudre, jura de ne plus répandre ſa lumiére dans l'Univers.

GENEVE.



ARTI-

## ARTICLE SECOND.

# DISCOURS. *

*Pourquoi l'Eloquence est-elle moins florissante dans les Républiques modernes, qu'elle ne l'étoit dans les anciennes ?*

L'Eloquence née au milieu des Républiques, pour leur imprimer le mouvement & la vie, ne l'a cependant pas fait par-tout avec le même zèle ni le même succès. Si l'on a vu des Républiques, où faisant usage de toute sa force, elle ait frappé de ces coups hardis & puissants, qui suffisent pour changer la marche de l'Etat, ou pour en arrêter la chûte; combien d'autres, chez qui foible, languissante, abattue, cette mere de la liberté se condamne à l'inaction, & où, loin de mouvoir l'Etat, elle est enchaînée avec lui au joug de la politique. Quelle pourroit être la source d'une différence si marquée & si étonnante ? N'en cher-

* Par le Pere *Cerutti*, Jesuite.

cherchons point d'autre que le genie même de ces Gouvernemens, plus ou moins analogue au génie de l'Eloquence.

Le premier & le plus beau talent de l'Eloquence, c'est celui d'émouvoir, je veux dire, de transmettre aux autres la chaleur & l'enthousiasme dont on est soi-même pénétré. Deux ressorts communiquent à notre ame cette chaleur & cet enthousiasme, le sentiment & l'imagination. Les passions vives influent sur le premier de ces deux ressorts; les objets frappants, sur le second: l'un est l'ouvrage du caractère; l'autre l'est des circonstances: tous les deux nous rendent vraiment éloquens, en nous élevant au-dessus de nous-mêmes; le sentiment en élevant notre cœur, l'imagination en élevant notre esprit. Qu'on rapproche l'une de l'autre ces deux racines de l'Eloquence: parvenue à son comble, elle donne naissance au grand Orateur. Qu'on les détruise toutes deux, & à l'Orateur qui peint la nature, succede le Déclamateur qui la méconnoît, ou le Philosophe qui se borne à la découvrir. (*)

(*) C'est, je crois, confondre les genres, que de faire entrer la raison dans l'idée qu'on se forme de la vraie Eloquence. La raison nous convainc, mais ne nous persuade point: elle sait prouver, approfondir, instruire, mais non

Pourquoi donc l'Eloquence est elle-moins florissante dans les Républiques modernes, qu'elle ne l'étoit dans les anciennes? Sans doute parce que ces dernières étoient, par leur constitution même, beaucoup plus propres à élever le cœur & l'esprit de leurs Orateurs; à former en eux un caractère plein de force, & à les placer dans d'heureuses circonstances; à leur inspirer des passions vives, & à leur présenter des objets frappants; à ébranler, en un mot, leur ame par les deux grands ressorts de l'Eloquence, le sentiment & l'imagination.

Telle est ma réponse à une question si riche par son étendue, & si intéressante par sa nouveauté. Essayons de l'affermir, cette réponse, sur des preuves qui la rendent, sinon la plus ingénieuse, du moins la plus juste.

## PREMIÉRE PARTIE.

Pour réveiller avec force, dans l'ame des Ora-

---

émouvoir: elle préside à la Logique, à la Métaphysique, à la Morale; mais on ne peut pas dire qu'elle préside à la vraye Eloquence. On l'avouera aisément: l'homme éloquent n'est pas celui qui raisonne avec justesse, avec profondeur; c'est celui qui rend avec énergie ce qu'il sent avec transport; c'est celui qui nous échauffe par la chaleur du sentiment & de l'imagination; non celui qui nous éclaire par la lumière & la vérité de ses raisonnemens.

Orateurs, ce ſentiment profond, durable, impétueux, l'organe des grandes paſſions, & le premier reſſort de l'Eloquence, les anciennes Républiques avoient recours à deux impreſſions auſſi puiſſantes que naturelles; à l'amour de la patrie & à celui de la gloire. Pénétrons dans l'auguſte ſanctuaire, où jadis les Péricles, les Démoſthene, les Ciceron venoient forger ces armes ſi ſouvent victorieuſes de l'orgueil de Rome & d'Athenes. Quelle Divinité préſidoit aux travaux & facilitoit le triomphe de ces grands hommes? la gloire de concert avec la patrie. Ce ſont elles dont la voix touchante animoit celle de l'Orateur; elles qui dans le cabinet conduiſoient ſa main, échauffoient ſon génie; elles dont l'image enflammée, ſans ceſſe préſente à ſon cœur, y rallumoit, y redoubloit à chaque inſtant le ſentiment & l'enthouſiaſme.

Si les Républiques modernes donnent rarement à l'Univers un ſi grand & ſi beau ſpectacle, ce n'eſt pas que l'amour de la patrie ni que celui de la gloire en ſoient bannis. Nés avec la liberté, l'un & l'autre y fleuriſſent avec elle; mais privés des mêmes aliments, & plus foibles dans leur principe, doit-on s'éton-

s'étonner que leur action y soit moins vive & leurs influences moins fécondes?

Et d'abord, s'il nous faut remonter jusqu'à la source des choses, & séparer les objets pour les mieux saisir: qu'est-ce que l'amour de la patrie? l'intérêt public devenu le seul intérêt personnel. Un pareil amour est donc étranger dans ces gouvernemens, où la trop grande inégalité des citoyens ne leur permet pas de s'incorporer, pour ainsi dire, les uns avec les autres, & où par conséquent l'intérêt de l'un n'est presque jamais l'intérêt de tous. Les Républiques chez qui l'union de ces deux intérêts est l'ouvrage & en même temps le soutien d'une heureuse égalité, sont donc les seuls gouvernements où réside & triomphe le véritable amour de la patrie. Etabli chez elles sur les fondements de l'égalité, cet amour y sera donc d'autant plus propre à inspirer un Orateur, que l'égalité y sera plus parfaite. Or quelle République porta jamais l'égalité à ce haut degré de perfection où l'ont vu briller si long-temps Rome & Athenes.

Là, si nous en exceptons une poignée d'infortunés, victimes déplorables, mais nécessaires, de l'indigence & de l'Etat, tous les Ci-

toyens étoient mis au rang des hommes; ils naiſſoient & vivoient égaux. La même liberté leur donnoit les mêmes forces & les mêmes droits. Sujets à la fois & Monarques, ils obéiſſoient aux Magiſtrats & les jugeoient, ou, pour mieux dire, ils jugeoient le Magiſtrat & n'obéiſſoient qu'à la loi. Elle leur tenoit lieu de maître, & pour tout joug leur impoſoit celui du bonheur public & de l'égalité. On avoit, il eſt vrai, marqué des rangs, dreſſé des tribunaux & preſque des trônes; mais chacun pouvoit au moins eſpérer d'y monter; mais aucun n'y montoit que conduit par la main de tous les autres. Laboureur, Chevalier, Soldat, Sénateur, Artiſan, Conſul, ces titres, ſi diſtingués entre eux, ſe perdoient ſans retour dans celui de Citoyen, le premier & le plus reſpectable de tous. Là, ſur-tout, on ne remarquoit pas cet intervalle immenſe, qui dans la plupart des Républiques modernes ſépare, à la honte de l'humanité, la ſphere des Grands de celle du Peuple. Celui-ci n'étoit pas eſclave; ceux-là n'étoient pas tyrans: le Gouvernement ne condamnoit pas les uns à l'orgueil & à la molleſſe, ni l'autre à la douleur & à l'aviliſſement: on ne pouvoit pas comparer

comparer les premiers à des Dieux malfaiſants & avares, dont il fallût couvrir ſans ceſſe l'autel d'offrandes & de victimes; on ne pouvoit pas comparer le ſecond à une bête féroce qu'on ne pût dompter qu'en la chargeant d'entraves, & qu'en la dénaturant. Eclairés ſur leurs vrais intérêts, le Peuple & les Grands n'ignoroient pas que leur bonheur naturel reſultoit de leurs forces mutuelles; qu'affoiblir ce grand édifice d'une part, c'eût été en même tems l'affoiblir de l'autre; que l'équilibre de leur puiſſance réciproque en faiſoit l'appui; que ſans cet appui la République eût reſſemblé à une machine dont les reſſorts, ici trop foibles, là trop puiſſants, n'auroient agi les uns ſur les autres, que pour ſe repouſſer ou pour ſe détruire.

Fondé ſur l'égalité, l'amour de la patrie ſe communique à l'Orateur, de même qu'au Citoyen, par la voye de l'éducation; nouvel avantage des anciennes Républiques ſur les Républiques modernes. A Rome, à Athenes, l'éducation n'étoit autre choſe que l'art de montrer par-tout le bien général, joint à l'idée du bien particulier; c'eſt-à-dire, qu'un motif & qu'une leçon continuelle de l'amour

de la patrie. Dans l'homme on ne cherchoit qu'à façonner le Citoyen : c'étoit ſur le Citoyen & pour le Citoyen uniquement que l'on élevoit le Guerrier, le Politique, le Philoſophe, auſſi bien que l'Orateur. Sans l'amour de la patrie, les talents, les vertus en perdoient le nom, ou du moins la gloire ; & jamais le titre de grand homme n'y étoit prononcé que pour nommer celui qui avoit exécuté ou ſouffert de grandes choſes pour la patrie.

Différentes des Républiques modernes, où l'on ne parle que d'arts, de commerce, de richeſſes, les anciennes Républiques parloient, avant toute choſe, de gouvernement, de légiſlation, de patrie. Ce mot de patrie, ce mot ſi touchant, ſi expreſſif, ſi cher pour quiconque a un cœur & la liberté, ce mot preſque oublié ailleurs, Athenes & Rome, en le gravant dans tous les cœurs, le faiſoient retentir de toutes parts. Il préſidoit aux feſtins, de même qu'aux combats; aux jeux auſſi bien qu'aux affaires. Dans les places publiques il aſſembloit & raviſſoit la multitude; dans les maiſons privées, il faiſoit les délices & comme la principale richeſſe de chaque famille ; on l'y entendoit plus ſouvent

que

que celui même de pére, de fils, d'époux: l'enfant le bégayoit au berceau; le vieillard le prononçoit avec chaleur au lit même de la mort; c'étoit pour ainsi dire, le cri de l'Etat; après le nom des Dieux, il n'en étoit point de plus connu ni de plus révéré.

L'amour de la patrie né de l'égalité, fortifié par l'éducation, prenoit son dernier & plus grand accroissement des assemblées publiques, si fréquentes à Rome & à Athenes. Au milieu de ces Assemblées, la patrie étoit comme dans un temple, où elle recevoit l'hommage & les vœux de ses Adorateurs. C'est-là qu'on venoit lui sacrifier son cœur, à la face de toute la République; là, qu'on encensoit ses autels, & que l'on couronnoit sa statue; là, que triomphoient ses héros, & que s'expliquoient ses oracles; là, que dans le silence des passions particulieres, la passion générale parloit éloquemment à tous les Citoyens; là, que chacun d'eux avoit un peuple à conduire, un Empire à soutenir; là, que s'élevoit enfin le thrône de l'égalité, & par conséquent la véritable place de l'amour pour la patrie. (*)



L'en-

(*) A Athenes, un étranger qui se mêloit dans l'assemblée du peuple, étoit puni de mort. C'est, dit M. de Montesquieu, qu'un tel homme usurpoit le droit de souveraineté. *Esprit des Loix, liv. II. chap. II.*

L'enthousiasme patriotique y étoit ou y devenoit bientôt général. Les ames les plus froides, les plus insensibles ne tardoient pas longtems à s'animer, à s'enflammer, au milieu d'un peuple d'ames brûlantes & passionnées à l'excès pour la patrie. Le feu gagnoit de proche en proche, & bientôt ce n'étoit plus qu'un vaste & merveilleux incendie, d'où l'on rapportoit chez soi, avec les plus vives flammes de vertu, un zèle ardent & capable de tout dire comme de tout faire pour l'idole à qui l'on venoit de se dévouer.

Tel étoit à Rome & à Athenes, le premier moyen d'inspirer de grands sentimens, un grand amour pour la patrie. Or qui doute que ce ne fût là une source intarissable d'Eloquence? Qui doute qu'à la vue des malheurs ou des succès, des périls ou des erreurs de la patrie, un Citoyen qui l'adoroit, ne pût devenir Orateur, & Orateur d'autant plus sublime, qu'il l'adoroit avec plus de transport? Qui doute qu'à l'aspect de Catilina, Brutus n'eût pu remplacer Ciceron? Que Philippe n'ait formé en partie Démosthene? Que le Paysan du Danube ne dût à son amour pour la patrie & pour la liberté ce courage & cette Eloquence que Rome mê-

me

me admira? (*) Qui doute enfin que dans des Républiques, telles que les Républiques modernes, où les germes du patriotisme sont moins développés, où l'égalité est moins parfaite, l'éducation moins heureuse & les assemblées publiques plus rares, il n'y ait aussi moins de chaleur dans le sentiment, & par-là moins de grands Orateurs?

A cette premiere impression, si favorable à l'Eloquence, les anciennes Républiques en ajoutoient une seconde, qui lui étoit plus favorable encore, l'amour de la gloire. Je nomme ainsi le desir que nous avons tous d'étendre & d'embellir de plus en plus l'idée si chérie de notre existence. Ce desir, fruit d'un goût exquis pour le grand, & de tous nos desirs, sinon le plus vif, du moins le plus durable, est sans contredit ce qu'il y a de plus propre à échauffer, à exalter dans l'Orateur le sentiment. Il peut seul doüer son ame de cette activité, de cette hardiesse, de cette constance, qui l'élevant au dessus d'elle-même & de toutes sortes d'obstacles, la pla-



(*) On doit dire la même chose de ce Scythe qui fut député vers le Conquérant de la Grece, & qui lui tint cet éloquent discours que rapporte Quinte Curce, au livre VI. de son Histoire.

cent, si j'ose ainsi parler, au faîte de ce sublime. Aussi ce desir appliqué au sentiment des Orateurs de Rome & d'Athenes, avec toute la force & les influences dont il est susceptible; aussi les sources presque immenses de gloire qui leur étoient ouvertes, sont-ils ce qui contribua le plus à les y faire fleurir en si grand nombre & avec tant d'éclat. (*)

Dans ces deux Républiqnes, le don de soumettre les esprits en les charmant, n'étoit point, ainsi que dans nos Républiques modernes, un talent dont on méconnût les avantages, ou dont on redoutât l'empire. On ne bornoit pas la récompense qui lui étoit due, à ces vains éloges, par lesquels la médiocrité cherche en quelque sorte à s'allier avec le génie; ou à de modiques pensions, bien plus faites pour les vœux de l'indigence que pour le desir de la gloire. Un tribunal dans le Sénat, une chaire dans le Lycée n'étoit pas le degré le plus sublime où l'ambition de l'Orateur osât éle-

(*) Le goût de l'Eloquence étoit devenu si général vers la fin de la vie de Ciceron, que les femmes mêmes en faisoient gloire. Valere Maxime fait mention d'un discours qu'Hortensia, fille du célébre Orateur Hortensius prononça en public, pour faire exempter les Dames Romaines de la taxe que les triumvirs leur avoient imposée. *Valere Maxime, liv. VII, chap. III.*

élever ses regards. Resserrée dans une si étroite prison, de quels efforts auroit-elle été capable? Avec quel courage se seroit-elle élancée dans une carriere si étendue du côté des difficultés, & en même temps si bornée du côté des récompenses? Est-ce pour de pareilles récompenses, est-ce à l'aspect d'une si petite gloire, que la Grece auroit vu son Démosthene, ici haranguer une mer en furie, là gravir contre les rochers escarpés; tantôt se condamner, par de lents préparatifs, à une longue & obscure retraite; tantôt s'immoler, par de tristes, mais utiles essais, à la dérision publique; faire, en un mot, pour s'asseoir sur le trône de l'Eloquence, plus d'efforts & de sacrifices que n'en fit le rival d'Achille pour s'asseoir sur le trône de l'Univers. (*)

Non; c'est en vain que l'on chercheroit à établir l'Eloquence dans des régions aussi stériles que celles qu'on vient d'indiquer. Semblable à ces plantes qui demandent pour croître, le sol le plus fécond & le climat le plus favorable, ce n'est, si j'ose le dire, que sous le climat fortuné de



(*) O *Athéniens*, s'écria Alexandre, *qu'il m'en coûte pour me faire louer de vous*! Démosthene en auroit pu dire autant.

la gloire & sur le sol bienfaisant des honneurs qu'on peut espérer de la voir germer & fructifier. Telles étoient Rome & Athenes. Sur ces deux théatres chéris de la liberté, l'Eloquence, sa compagne & son soutien, en secondant ses travaux, partageoit son triomphe. Et quel triomphe? L'hommage & les acclamations de tout un peuple, non moins éclairé qu'indépendant; ou, si l'on veut, le cri & le concert unanime d'une admiration universelle; avec le tribut si flatteur de l'admiration, le tribut plus flatteur encore de l'amour & de la reconnoissance; une renommée éclatante, étendue, immortelle; &, ce qui touche infiniment plus un Citoyen, la confiance publique; le seul despotisme qui puisse s'allier avec la liberté & l'humanité, celui qui s'exerce par la persuasion; un passage naturel & rapide aux premiers postes de l'Etat, les prérogatives les plus désirables, les titres les plus recherchés, les monumens les plus augustes, le sceptre même du gouvernement, tous les trésors enfin & toutes les palmes de la gloire; voilà la récompense ordinaire & comme le prix qu'on y proposoit aux Orateurs, voilà la perspective offerte à leur ambition, dès l'entrée de la carriére.

Quel

Quel point de vue plus capable d'émouvoir, d'animer, de précipiter le sentiment? Quel spectacle plus attrayant pour l'Eloquence, que celui d'un Periclès, appaisant & soulevant à son gré, pendant près de neuf lustres, le génie volage autant qu'impérieux d'Athenes; que celui d'un Démosthene recevant des mains de la patrie, & à la face de toute la Grece, une couronne d'autant plus précieuse, que décernée par la reconnoissance, elle lui fut disputée en vain par la jalousie; que celui d'un Démétrius, que l'amour & l'admiration reproduisent de tous côtés en airain, & placent dans un même jour, sur une infinité de chars de triomphe; (*) que celui enfin d'un Ciceron, porté de la Tribune aux harangues sur le siege du Consulat, & ajoutant le premier, au titre superbe de Chef des Romains, le titre, mille fois plus beau, de leur pere. Doit-on être surpris que pour atteindre la même gloire, un peuple de concurrents embrassât les mêmes travaux; que les mêmes motifs produisissent en eux les mêmes passions, & celles-ci les



(*) Parmi les trois cent soixante statues érigées par les Athéniens à Démétrius de Phalere, il y en avoit un grand nombre qu'on avoit élevées sur un char attelé à deux chevaux.

mêmes efforts? Doit-on être ſurpris qu'il s'élevât tant d'Orateurs, & de ſi grands Orateurs, là où tout grand Orateur étoit un grand homme, & où le premier des Orateurs devenoit le premier des Citoyens?

Il en eſt du ſentiment qui conduit à l'Eloquence, comme de celui qui conduit à l'héroïſme. De grandes paſſions peuvent ſeules lui imprimer de grands mouvemens. Faites paſſer dans l'ame la plus vulgaire une de ces grandes paſſions; à ſes approches l'homme médiocre expire, & le grand homme commence. C'eſt l'aiman qui agite le plus dur des métaux. C'eſt qu'en agitant l'ame, les grandes paſſions l'agrandiſſent au point de l'égaler aux plus vaſtes objets; c'eſt qu'ainſi agrandie, elle ne voit plus rien au deſſus d'elle; qu'à ſes yeux, ſi l'on peut s'exprimer de la ſorte, les plus hautes montagnes s'applaniſſent, & le ciel même s'abaiſſe; c'eſt que ſemblable alors à un aigle, dont l'œil ſoutient ſans peine les regards du ſoleil, elle enviſage de ſang froid le péril, la douleur & la mort même, ces monſtres dont l'aſpect épouvante ſi fort le commun des mortels. (*)

De

(*) Je prends ici le mot de *paſſions* dans le ſens le plus général, entant qu'il exprime des deſirs, des crain-

De plus grandes passions, je m'explique: un plus grand amour pour la gloire & un plus grand amour pour la patrie; c'est par-là que les anciennes Républiques étoient plus propres que les Républiques modernes à faire mouvoir dans les Orateurs ce sentiment qui est le premier ressort de l'Eloquence. Par quel art réussirent-elles mieux aussi à faire mouvoir dans eux le second ressort, l'imagination? C'est ce que je vais exposer dans les réflexions suivantes, que je consacre, comme les premieres, bien plus à l'amour de la vérité qu'à l'amour de la gloire.

## Seconde Partie.

Le propre de l'imagination est de peindre, ou, ce qui est le même, de saisir avec chaleur & de transmettre avec force les différentes images que présentent les différents objets. L'étendue des images que l'on saisit, & la foule des spectateurs auxquels on les transmet, c'est-à-dire, les grands sujets & les grands théatres; tels sont donc les deux moyens les plus

tes, des espérances, une suite de sentimens vifs & profonds, quel que soit leur objet. Il est aisé de concevoir que ces sentimens peuvent seuls tirer l'ame de son état de langueur & d'indifférence, & lui donner ces violentes, ces rapides secousses sans lesquelles personne ne sauroit être vraiment éloquent.

plus sûrs d'enflammer l'imagination d'un Orateur.

Les grands ſujets, en élevant ſon eſprit, étendront au loin la ſphere de ſes idées; lui découvriront dans les objets les points de vue les plus frappants & les plus nouveaux; feront pour lui une ſource intariſſable de traits hardis, de ſituations intéreſſantes, de vaſtes & de magnifiques tableaux.

Les grands théatres prêteront aux mouvemens de l'Orateur une liberté, une variété qui en relévera la juſteſſe & l'harmonie; faciliteront ſon eſſor; rendront ſa marche & plus rapide & plus sûre; mettront enfin dans ſon jeu & dans ſon action une vérité & une majeſté que l'on cherchera toujours vainement ailleurs.

C'étoit le double avantage des Orateurs de Rome & d'Athenes, & une des raiſons qui contribuoient le plus à la ſupériorité de leur Eloquence. Appliquée aux plus grands ſujets, & placée ſur les plus grands théatres, elle touchoit, pour ainſi dire, de tous côtés au ſublime; pour y atteindre, elle n'avoit qu'à s'élever autant que le ſujet, ou qu'à s'agrandir autant que le théatre.

à s'élever autant que le sujet. Etoit-ce à Athénes, étoit-ce à Rome, qu'on voyoit la Politique jalouse d'abaisser l'Eloquence, tenir toute seule les rênes du gouvernement; discuter, loin des yeux de sa rivale, les grands intérêts de l'Etat, la cause publique; lever le bras de la vengeance sur quiconque oseroit ouvrir sans son aveu les yeux à la lumiere, & la bouche à la vérité? Etoit-ce à Rome, étoit-ce à Athénes que l'intérêt de certains corps souverains, ou celui de quelque particulier despote, retenoit sans cesse les Orateurs sous le joug des petits objets; emprisonnoit leur imagination dans le labyrinthe obscur de la chicane; traçoit autour de leur zèle un cercle étroit, au delà duquel il devoit ou s'arrêter ou ramper?

Démosthene, Cicéron! vous ne connûtes jamais un pareil esclavage. Interpretes souverains de la patrie, dépositaires nés de ses plus chers intérêts, vous portiez devant elle le flambeau de la Politique, en même temps que celui de l'Eloquence. Les plaintes de la République, ses vœux, ses besoins, sa cause en un mot, voilà la premiére cause qui vous étoit confiée. Pour la traiter avec succès, vous pouviez

viez également tout oſer & tout dire. Rien n'arrêtoit, rien ne gênoit l'uſage de vos forces. Aprés avoir fait gronder le tonnerre dans la place publique, & ſur la tête de la multitude, vous le faiſiez éclater ſans peine ſur les maiſons privées, ſur les tribunaux domeſtiques, ſur la tête même des Rois. Aucune des parties du gouvernement ne vous étoit étrangere: le dépôt ſacré des loix, les nœuds qui formoient les alliances, l'olivier bienfaiſant de la paix, le glaive exterminateur de la guerre, les inſtruments du bonheur & du malheur des peuples, étoient remis entre vos mains: elles tenoient la balance où ſe peſoient les deſtins de l'Empire, & quelquefois les deſtins du monde.

De ſi belles cauſes pouvoient-elles n'être pas fécondes en grandes idées & en grandes images? Car qu'eſt-ce qu'une grande idée ou qu'une grande image? celle qui nous préſente un grand objet. Quelles idées ou quelles images devoient donc paroître plus grandes aux yeux d'Athenes & de Rome, que celles qui avoient pour objet leurs plus grands intérêts & leurs plus grandes paſſions? Et, s'il eſt vrai que la moitié de l'Eloquence conſiſte à peindre, quel plus fort encouragement pour elle, que

que des Républiques où de si grands objets venoient s'offrir d'eux-mêmes à son pinceau?

Aussi parmi les Orateurs qui brillerent en foule au milieu des anciennes Républiques, qui sont ceux dont l'Eloquence jetta le plus grand éclat, & fixa dans tous les siecles, les premiers regards de la renommée? Ne sont-ce pas les mêmes qui par leur position ou par leur génie toucherent de plus près ou plus long-temps aux grands objets dont nous parlons?

N'est-ce pas Démosthene, opposant aux intrigues & à l'ambition de Philippe, son zèle & ses talents; réveillant Athénes du profond sommeil dans lequel l'Usurpateur cherchoit à la surprendre; lui découvrant dans le lointain, & au sein du calme dont elle s'applaudissoit, le nuage affreux dont les flancs entr'ouverts alloient bientôt vomir sur elle les feux de la tempête; affermissant d'une part les plus timides, de l'autre déconcertant les plus téméraires; ici fixant les plus volages, là fléchissant les plus obstinés; faisant briller, pour la derniere fois, aux yeux de la Gréce abattue, le fer de la vengeance & l'étendart de la victoire; réussissant enfin, sinon à prévenir, du moins à retarder

tarder le débordement de la tyrannie & la fuite de la liberté.

Ne sont-ce pas les Gracques, (*) ces deux fameux Romains, que les mêmes passions & la même Eloquence rendirent tout ensemble les Dieux tutelaires de la multitude & les tristes victimes des Grands; ces deux Orateurs, que l'on vit ébranler avec tant d'effort, l'édifice où l'inégalité avoit commencé de jetter les fondemens de la servitude; citer au tribunal du peuple le Sénat lui-même, soulever l'intérêt contre l'orgueil; encourager des rebelles pour punir des tyrans; changer les maîtres en esclaves, & ceux qu'on vouloit faire esclaves, en maîtres; ôter à une partie de Rome ses chaînes, pour les donner à l'autre?

N'est-ce pas enfin Ciceron, le défenseur des Rois, le vengeur des peules, & la gloire de l'esprit humain? Ciceron luttant contre tous les ennemis de l'Etat, avec autant de zèle & plus de succès encore que contre les siens propres, terrassant Marc-Antoine, Verrès, Catilina; accablant sous le poids de son génie trois

(*) Rien n'est peut-être plus èloquent que ce que Ciceron & Plutarque nous ont conservé des discours de ces deux Tribuns. Voyez Ciceron, au livre III. *de Oratore*, & Plutarque dans la vie des Gracques.

trois génies également nés pour la honte & le malheur de la République, le flatteur de César, le tyran de la Sicile, & l'assassin de la patrie; vengeant le nom Romain des bassesses de l'un, des cruautés de l'autre, & des fureurs du troisiéme; élevant, en un mot, sur les débris de ces trois brigands, trois monuments aussi pompeux que durables, l'un en l'honneur de la Liberté, l'autre en l'honneur de la Justice, & le troisiéme en l'honneur de l'Humanité. . . . . .

C'est ainsi que l'imagination excitée par les grands sujets, excite & enflamme à son tour l'Eloquence. Dépourvus presque entiérement d'un pareil secours, comment les Orateurs des Républiques modernes pourroient-ils égaler ceux des anciennes? Une nouvelle différence dans le degré de leur imagination met une nouvelle différence dans le degré de leurs talens. Ce sont les grands théâtres. . .

Un Corps de Magistrats, qui accoutumés à la marche lente & réguliére de la justice, refusent de suivre l'Orateur dans ces écarts rapides, & ces bonds hardis, qui sont pour lui comme autant de pas vers le grand; une assemblée de Juges que le sang froid de la rai-

ſon domine, & dont le génie naturellement enclin au deſpotiſme, ſe roidit avec force contre toute impreſſion étrangere; un Sénat, c'eſt preſque le ſeul théatre que les Républiques modernes ouvrent à l'Eloquence. Demander qu'à l'aſpect d'un théatre & ſi obſcur & ſi redoutable, l'imagination de l'Orateur éclate & faſſe uſage de ſes traits les plus puiſſants, c'eſt demander l'effet après avoir détruit la cauſe; c'eſt exiger que l'Orateur agrandiſſe ſes idées, lorſque tout concourt à les rétrécir; qu'il s'éleve au deſſus de lui-même, là où il doit s'abaiſſer au deſſous de tout ce qui l'environne; qu'il étale les plus vives images à des yeux qu'elles bleſſeroient; qu'il excite des tempêtes ſous un ciel exempt de nuages; en deux mots, qu'il faſſe parler l'enthouſiaſme & l'imagination devant des Juges obſtinés à ne les point entendre.

Un théatre bien plus frappant & bien plus favorable étoit ouvert aux Orateurs de Rome & d'Athenes; c'étoit Athenes, c'étoit Rome elle-même. C'étoit Athenes, je veux dire l'élite des Grecs, le concours de ce qu'il y avoit de plus éclairé & de plus indépendant, au ſein de la plus indépendante & de la plus

éclai-

éclairée des nations. C'étoit Rome, j'entends & ce même Sénat que Cynéas avoit pris pour une assemblée de Rois, & ce même peuple, dont la majesté confondoit, maîtrisoit tous les peuples de l'Univers. C'étoit Rome, c'étoit Athenes, je réunis ainsi les deux peuples de l'antiquité les plus susceptibles de mouvemens divers; les plus prompts à céder aux différentes impressions de pitié, de vengeance, de terreur; les plus faciles à s'émouvoir par les spectacles; (*) les plus propres à inspirer & à saisir les grandes images. Voilà dans les anciennes Républiques les spectateurs que l'imagination avoit à charmer ou à troubler; voilà les Juges dont elle devoit surprendre ou enlever le suffrage; voilà le théatre de ses richesses & de ses travaux, de ses combats & de ses victoires.

Théatre infiniment précieux pour l'imagination. Jettons un coup d'œil sur les deux prin-



(*) „Le Peuple Romain, dit le célebre Auteur de *l'Esprit des loix*, „s'émouvoit plus qu'un autre par les „spectacles. Celui du corps sanglant de Lucrece fit finir la Royauté. Le Débiteur qui parut sur la place „couvert de plaies, fit changer la forme de la République. La vue de Virginie, immolée par son pere, „fit changer les Décemvirs. La robe sanglante de César remit Rome dans la servitude.“ *Esprit des Loix, liv. XI, chap. XV.*

cipaux avantages qu'elle en retiroit. Le premier étoit une noble confiance. C'est ainsi que nous appellons le sentiment de notre supériorité. Pour nous la prouver à nous-mêmes, cette supériorité, & pour en convaincre les autres, à quels témoignages n'avons-nous pas recours? Or quel témoignage plus éclatant & plus décisif de la supériorité d'un seul sur tous les autres, que l'Empire exercé par un Orateur sur tout un peuple attentif à sa voix, docile à ses transports, & dont il change à son gré, d'un mot, d'un geste, d'un regard, les préjugés & les passions? Représentez-vous d'un côté l'Orateur Romain, dominant du haut de la tribune sur la foule réunie des Maîtres du Monde; de l'autre, Eschine & Demosthene, se disputant le sceptre de l'Eloquence, à la face de toute la Grece, assemblée pour les juger. Peignez-vous ces agitations violentes, comparables à celles d'une mer, que l'Aquilon bouleverse avec furie; ces transports énergiques, ces cris tumultueux, ces acclamations, par où Athenes & Rome, interrompant tout-à-coup leur profond & vaste silence, annonçoient hautement à l'Orateur son triomphe & leur défaite. Y a-t-il

dans

dans l'Univers un ſpectacle plus capable d'élever le cœur ou d'éblouir l'imagination? un ſpectacle plus fait pour en impoſer à l'amour propre, & qui puiſſe mieux féconder dans une ame ce ſentiment de ſupériorité, qui en eſt en même temps le germe? Une ſi belle vue, aſſez frappante pour changer ſur l'arene de vils gladiateurs en héros, ne devoit-elle pas ſuffire pour rendre un Orateur déja éloquent, plus éloquent encore? Seroit-on même ſurpris qu'elle eût ſuffi quelquefois pour former à l'Eloquence l'Orateur qui ſembloit le moins fait pour elle? Et peut-on douter que les Républiques modernes, en fermant à leurs Orateurs l'entrée d'un pareil théatre, ne ſappent un des premiers fondemens de l'Eloquence? Ne ſait-on pas que privé d'un tel appui, & tranſporté de la place publique dans le palais de Céſar, le génie même de Ciceron chancela? (*)

C'étoit le premier avantage des grands théatres de Rome & d'Athenes, que d'inſpirer à l'Orateur une noble & heureuſe confiance. Le ſecond avantage qu'il en retiroit, étoit une facilité à faire paſſer dans les ſpectateurs les mouvemens dont il étoit lui-même agité.

 Les

(*) Voyez le commencement de la harangue de Ciceron, *pro Dejotaro*.

Les plus grands coups de l'Eloquence sont ceux qu'elle porte sur les passions ou les plus vives ou les plus générales. Peu convenables à ces assemblées particuliéres, au milieu desquelles on ne rencontre, pour l'ordinaire, que des passions ou trop foibles ou trop bornées, les grands mouvemens de l'Eloquence ne peuvent donc s'imprimer avec un plein succès, que sur la multitude, dont les passions affranchies des liens de l'éducation, dociles à la voix de la nature & animées les unes par les autres, sont aussi par-là même & très-étendues & très-violentes. C'est pourquoi que l'on pese attentivement & dans toute autre balance que celle du préjugé, les traits les plus vantés de la sublime Eloquence, & l'on reconnoîtra sans peine, que semblables à des éclairs qui pour briller exigent l'étendue des cieux, la plûpart de ces traits, après avoir éclaté dans la place publique & aux yeux de la multitude, se seroient évanouis dans un Sénat.

En effet l'art d'émouvoir un Sénat est bien différent de celui d'émouvoir un peuple. L'Eloquence nécessaire pour le premier est une Eloquence toute d'artifice, de raison, de politique. C'est-là sur-tout qu'elle doit vain-

vaincre en paroissant ceder; aller au cœur par la route de l'esprit; voiler, ralentir, interrompre sa marche pour l'assurer. L'Eloquence nécessaire pour un peuple, n'est autre que l'Eloquence du cœur, de la vérité, de l'humanité. La Nation en corps est tout à la fois le Juge le plus ardent & le plus flexible. Elle aime à être fortement émuë, & préfére les clartés éblouissantes de l'imagination à la douce & paisible lumiere de la raison. La liberté de l'Orateur flatte la sienne; les invectives même sont applaudies, parce que c'est le zèle qui parle & le besoin qui écoute. Ce n'est pas une assemblée de tyrans à qui on ne puisse montrer les objets qu'à travers le nuage de l'erreur ou de la flatterie; c'est une multitude de Citoyens qui par intérêt autant que par habitude veulent tout voir à découvert; qui souhaitent passionnément la vérité, qui la demandent à grands cris, & qui la reçoivent avec d'autant plus de chaleur, qu'elle leur est présentée avec plus de lumiére.

Peuples! s'il en est parmi vous, qui jaloux de leur liberté, lui cherchent un appui & un aliment dans l'Eloquence; Peuples! deux moyens vous sont offerts pour y réussir. Donnez

un libre essor à l'imagination de vos Orateurs; placez-les sur de grands théatres; appliquez-les à de grands sujets. Nourrissez, fortifiez en eux le sentiment, en allumant dans leur cœur, avec un amour ardent pour la gloire, un amour plus ardent encore pour la patrie. Bientôt élevée jusqu'au ciel, & déployant au loin ses rameaux bienfaisants, l'Eloquence, telle qu'un arbre antique & majestueux, vous couvrira de son ombre; vous offrira un asyle assuré contre les orages de la sédition & le souffle brûlant de la tyrannie; vous donnera des fruits de liberté & de gloire, pareils à ceux qu'elle produisit autrefois chez les deux premiers peuples de l'Univers.





ARTI-

# ARTICLE TROISIEME.

# LE VRAI PHILOSOPHE. *

C'Eſt une remarque commune, mais bien vraie, que *la moitié du monde ignore comment vit l'autre moitié.* Les infortunes des Grands ſont pronées pour s'attirer notre attention; on les preſente avec tant d'éclat, qu'il ſemble qu'on veuille ſommer tout le genre humain de les partager. Ils ne tombent jamais dans la diſgrace, ſans qu'une infinité de perſonnes ne ſoit intéreſſée à leurs malheurs: pour eux, l'eſpèce d'admiration ou d'intérêt qu'ont les autres hommes, les aide à les ſupporter: cependant quelle grandeur d'ame y a-t'il à s'élever au deſſus d'une adverſité qui a le monde entier pour temoin? la vanité ſeule pourroit, en pareil cas, inſpirer la fermeté la plus héroïque. Mais endurer les calamités & la miſere, & être ignoré de toute la terre; con-



* Hiſtoire véritable, traduite de l'Anglois.

tenir alors ſon ame dans le calme ; c'eſt être réellement grand. Noble ou Roturier, quiconque en uſe ainſi, eſt digne de notre admiration, & mérite d'être propoſé pour exemple.

Tandis que la flatterie nous préſente les moindres diſgraces des Grands comme les plûs cruels malheurs ; & que ſur le théâtre même on employe toutes les reſſources du génie pour illuſtrer leurs infortunes, on ne fait aucune attention à celles qui accablent le commun des hommes : & cependant il y a tel malheureux dans cette claſſe de Citoyens qui éprouve plus les rigueurs du ſort en un ſeul jour, que les Grands dans le cours de toute leur vie. Il eſt preſque incroyable, par exemple, combien les moindres de nos Soldats & de nos Matelots ſupportent de maux & de peines ſans regret & ſans murmure, ſans s'exhaler en reproche contre la Providence, & ſans prétendre faire admirer à leurs compagnons leur conſtance & leur fermeté ! chaque jour eſt pour eux un jour de détreſſe ; & malgré cela, ils ſubiſſent leur triſte deſtinée ſans gémir ! auſſi ne ſçauroit-on guères lire ſans indignation, les douloureuſes complaintes de ces illuſtres diſgraciés, les Ovide, les Ciceron, les Rabutin,

dont

dont tous les maux se reduisoient à ne pouvoir plus se rendre sur un certain espace de terrain, auquel ils avoient follement attaché l'idée de leur bonheur. Leurs plus grandes calamités auroient été pour eux des plaisirs réels, s'ils avoient sçu les comparer à celles que souffrent tous les jours quantité de personnes du bas peuple, & sans s'en plaindre. Ils jouissoient du repos, & ils étoient bien nourris; ils avoient des esclaves & des domestiques; & ils étoient assurés de ne manquer de rien le reste de leur vie; au lieu qu'une infinité de leurs semblables sont obligés d'errer dans le monde sans secours, sans amis, & sans avoir même de quoi se mettre à couvert des rigueurs du tems & des saisons.

La rencontre inopinée d'un pauvre homme que j'avois connu dans son enfance, m'a fait naître ces réflexions. Il parut à mes yeux vêtu en Matelot, mandiant son pain de porte en porte, & ayant une jambe de bois. Curieux de sçavoir ce qui l'avoit réduit à ce misérable état, je lui fis l'aumône, & je le priai de m'en apprendre le détail. Alors se gratant la tête, & s'appuyant sur sa bequille, il me fit l'histoire suivante, & à peu près dans ces termes.

» Quant

» Quant à mes calamités, mon bon Mon-
» sieur, je ne pense pas que j'en aye eu plus
» à essuyer que d'autres hommes; car excepté
» la perte de ma jambe, & d'être réduit à
» mandier, je ne sache pas, Dieu merci, que
» j'aye sujet de me plaindre. Voilà Tibor,
» mon Camarade, qui a perdu, lui ses deux
» jambes & un œil; & graces au Ciel, comme
» vous voyez, je n'en suis pas encore réduit là.

» Je suis né dans *Shropshire*. Mon pere
» étoit manœuvre, & lorsqu'il mourut, je n'a-
» vois que cinq ans. On me remit alors à la
» Paroisse; mais comme il n'avoit point eu de
» demeure fixe, on fut fort embarassé à déci-
» der quelle étoit ma véritable Paroisse, &
» quel étoit le lieu de ma naissance. Je fus
» envoyé d'une Paroisse à l'autre pendant quel-
» que temps, & je croyois que l'on avoit ré-
» solu de me faire passer pour n'être né dans
» aucune. Mais à la fin on m'en assigna une.
» Je me sentois quelque disposition pour les
» Lettres, ou du moins être en état de sça-
» voir lire. Mais le maître de la maison de
» Charité où l'on m'avoit reçu, se hâta de me
» mettre à l'ouvrage, dés que je fus assez fort
» pour tenir le maillet. Je passai cinq ans fort
» dou-

» doucement dans cet état. Je ne travaillois
» que dix heures par jour, & j'avois à boire
» & à manger pour ma peine. Il est vrai qu'il
» ne m'étoit pas permis de sortir de la maison
» de peur que je ne m'échapasse; mais qu'
» importe? J'avois la liberté de parcourrir
» tout l'intérieur, & même la premiére cour;
» c'étoit bien assez pour moi. De là je fus
» placé chez un Fermier, où j'étois obligé de
» me lever de grand matin, & de me cou-
» cher fort tard; mais j'avois bien à manger
» & à boire, & ce train de vie me plaisoit
» assez. Cependant le Fermier étant venu à
» mourir, on me mit à la porte. Je résolus
» dès lors de tenter fortune par moi même.
» Je fus de Ville en Ville offrir mes services;
» tantôt je trouvois de l'ouvrage, & tantôt je
» mourois de faim. Un jour en traversant un
» champ qui appartenoit à un Juge de paix,
» j'apperçus un liévre passant assez près de
» moi, & le Diable me tenta de lui jetter mon
» bâton qui le tua roide mort. Je le chargeai
» alors sur mes épaules, & je l'emportois en
» triomphe, lorsque ce mauvais Juge me ren-
» contra, & me saisissant au collet, *dis-moi*
» *Fripon*, s'écria-t-il, *qui es-tu, & comment*
» *oses-*

» *oses-tu tuer ainsi mon gibier?* Je me jettai à
» ses genoux, je lui demandé pardon, je lui
» dis toute ma généalogie, toutes mes avantu-
» res; mais il m'assura que j'en avois menti,
» & il me denonça très-bien à la Session pro-
» chaine, où je fus atteint & convaincu de
» pauvreté, & envoyé à Newgate, à Londres,
» pour être transporté plus loin comme vaga-
» bond. On peut dire tout ce qu'on voudra
» des prisons; mais pour moi, je trouvai cel-
» le-là un endroit tout aussi bon qu'aucun de
» ceux que j'avois encore vûs. J'avois abon-
» damment de quoi manger & boire, & n'a-
» vois rien à faire du tout. Ce train de vie
» étoit trop doux pour durer longtems. Au
» bout de cinq mois, je fus tiré de Newgate,
» mis sur un vaisseau, & envoyé en Amérique
» avec deux cens autres Criminels. Notre tra-
» jet ne fut pas des plus favorables. Comme
» nous étions tous amoncelés les uns sur les
» autres dans le fond du Vaisseau, plus de
» cent de la troupe périrent faute de bon air,
» & tout le reste fut assez mal, Dieu le sçait.
» A notre arrivée, on nous vendit aux *Plan-
» teurs*, & je fus engagé pour sept années.
» Mon ignorance, car je ne sçavois pas lire,
fut

» fut cause que l'on me destina à travailler avec les
» Négres & les Esclaves ; & c'est ainsi que je pas-
» sai tout le temps dont on étoit convenu sans moi.

» Après ce long terme, je travaillai encore
» pour avoir de quoi payer mon retour en An-
» gleterre, où j'eûs une joye extrême d'abor-
» der, tant j'aime mon pays. La peur que
» j'eûs d'être pris de nouveau comme un Va-
» gabond, m'empêcha de retourner à la cam-
» pagne, & me fit rester à la Ville cherchant
» à y gagner ma vie comme je pouvois. J'y
» réussis pendant quelque tems au delà de mes
» espérances ; mais un soir revenant de mon
» ouvrage, deux hommes me terrasserent tout-
» à-coup, & me dirent froidement de ne pas
» branler. C'étoient des Enroleurs pour la Ma-
» rine, qui me conduisirent par force devant
» un Juge de paix, lequel me voyant sans ap-
» pui & sans Protecteur, me laissa le choix,
» ou d'être Soldat, ou de passer sur un Vais-
» seau de guerre en qualité de Matelot. Je
» me determinai à prendre le mousquet ; je
» fis deux campagnes en Flandre, je me trou-
» vai aux batailles de *Fontenoi* & de *Lawfelt*,
» je n'y reçus qu'une seule blessure ici dans la
» poitrine, que le Chirurgien de notre Régi-
» ment

» ment guérit fort bien. A la paix, j'eus mon
» congé; mais comme j'étois hors d'état de
» travailler, ma blessure me causant de temps
» à autre quelque oppression, je m'enrolai au
» service de la Compagnie des Indes. Ce fut
» là que je me trouvai à six batailles rangées
» contre les François; & je suis persuadé que
» si j'avois sçu lire ou écrire, mon Capitaine
» m'auroit avancé jusqu'au grade de Caporal.
» Mais mon sort n'étoit pas d'obtenir aucun
» avancement. Je tombai malade, & je fus
» renvoyé en Angleterre, ayant en poche la
» somme de 40 livres sterling. C'étoit préci-
» sément dans le temps que commençoit la pré-
» sente guerre; je me flattois que j'arriverois
» heureusement dans ma Patrie, où je pourrois
» jouir de ma petite fortune: mais comme le
» Gouvernement avoit besoin de gens de Mer,
» je fus enrôlé comme Matelot, avant même
» que d'entrer dans le Port.

» Le Contre-Maître me trouva, disoit-il,
» un garnement; il étoit persuadé que je sça-
» vois très-bien la manœuvre, & que je ne
» contrefaisois l'ignorant que pour rester sans
» rien faire. Mais Dieu sçait si j'entendois
» rien à la Marine. Cependant j'étois roué de
» coup,

» coups ; je conservois toujours mes 40 guinées,
» & cela me consoloit un peu de tant de mau-
» vais traitemens que j'avois sans cesse à essuy-
» er. Je les aurois même encore ces cheres
» guinées, si malheureusement notre Vaisseau
» n'avoit été pris par les François qui se saisi-
» rent de toút.

» Tout notre Equipage fut transporté à Brest,
» & quantité de mes camarades y moururent,
» n'étant pas accoutumés à l'air des prisons.
» Mais pour moi, je ne m'en trouvai point
» mal, y étant fait depuis longtemps. Une
» nuit que je dormois sur le plancher, couvert
» d'un bonne couverture, car j'ai toujours aimé
» à être bien couché, je me sentis réveiller par
» le Contre-Maître qui tenoit une lanterne
» sourde à la main, & qui me dit : *Jean, es-*
» *tu homme à faire sauter la cervelle de ces*
» *sentinelles ci ? de tout mon cœur*, lui dis-je
» en me réveillant, *je vous aiderai à les expé-*
» *dier pour l'autre monde.* Alors empoignant
» ma couverture, qui étoit tout mon vêtement,
» & la liant autour de ma ceinture, je le sui-
» vis ; il me dit alors : *viens, viens Jean, nous*
» *allons en faire de belles !* nous n'avions pour-
» tant point d'armes ; mais vous savez le pro-

 » verbe,

» verbe, *un Anglois peut toujours battre six*
» *François à la fois.* Nous descendimes donc
» vers la porte que gardoient deux Soldats
» François; & tombant sur eux subitement,
» nous leur enlevames leurs armes, & nous
» les terrassames à l'instant. Tout de suite
» neuf d'entre nous courrumes vers le quai &
» nous saisissant de la premiére chaloupe que
» nous trouvâmes, nous sortimes en hâte du
» Port, & gagnames la Mer. A peine trois
» jours furent ils écoulés, que nous rencontra-
» mes le *Dorset*, un de nos Armateurs, qui
» fut charmé de recevoir à bord un si bon
» nombre de gens qui consentoient à suivre
» sa destinée. Mais elle ne fut pas aussi heu-
» reuse que nous esperions. Peu de jours après
» nous fumes attaqués par l'Armateur la *Pom-*
» *padour* de 40 canons, & nous n'en avions
» que 23. Cependant nous nous battimes on ne
» peut pas mieux; le combat dura trois heures
» entieres; & je vous jure que je crois que nous
» aurions pris ces François, s'il nous étoit resté
» seulement quelques hommes de plus; mais
» par malheur nous avions perdu presque tous
» nos gens, au moment où nous allions rem-
» porter la victoire. Je tombai pour la seconde
» fois

» fois entre les mains des François; & je suis
» sûr que j'aurois bien mal passé mon temps,
» s'ils m'avoient ramené à Brest. Mais par
» le plus grand bonheur du monde, nous fu-
» mes repris à tems par la *Vipére*, autre Ar-
» mateur de notre Nation. J'avois presque
» oublié de vous dire, que dans cet engage-
» ment je fus blessé en deux endroits; j'eus
» les quatre doigts de ma main gauche cou-
» pés, & la jambe emportée d'un coup de feu.
» Si j'avois été assez heureux pour avoir perdu
» ma jambe & l'usage de ma main à bord d'un
» Vaisseau de guerre, & non d'un Armateur,
» j'aurois eu le droit d'être habillé & nourri
» aux dépens de l'Etat le reste de ma vie;
» mais je n'eus pas ce bonheur. Il y a des
» gens qui naissent, pour ainsi dire, *la cuilliere*
» *d'or ou d'argent à la bouche*, & d'autres *avec*
» *une simple cuilliere de bois*. Après tout, je
» me porte bien, Dieu merci, & je m'en vais
» de ce pas boire un coup à votre santé. «

Là dessus, il s'en fut à cloche-pied. J'admirai son courage & la tranquilité de son ame. Je ne pus qu'en conclure qu'une longue habitude de la misère enseigne bien mieux à la supporter, que toutes les leçons de la philosophie.

* * *

# ARTICLE QUATRIEME.

## PENSÉES DÉTACHÉES.*

Saisir avidement les dons de la Providence, les perfectionner ensuite, en abuser enfin; telle est notre maniére de jouïr de tous les biens.

* * *

Les hommes envisagés dans les vües du Créateur, sont nos Péres, nos Fréres & nos Enfans.

* * *

L'homme est un Etre privilégié, fait à l'image de celui qui est; un Etre sensible, reconnoissant, qui sait pleurer les maux d'autrui, à qui Dieu donna la tendresse & l'amour, sentiment délicieux, & d'une nature si sublime qu'il en a fait son propre partage, qu'il se l'est reservé comme culte & en a daigné faire la compensation d'une immensité & d'une éternité de bienfaits.

* * *

* Elles sont tirées des dernieres Parties de l'excellent Ouvrage intitulé *l'Ami des Hommes*.

*La police des grains*! mot à jamais détestable si l'on savoit tous les maux qu'elle a fait à l'humanité.

* * *

Plus les Gouvernemens sont respectables, moins ils sont à craindre pour un homme qui n'a d'interêt que la justice & la vérité.

* * *

O vous qui voyez d'un œil paternel, mais soucieux, les dangers qui semblent menacer les peuples qui sont commis à vos soins, & dont le cœur s'ouvre à des craintes dont la cupidité couverte du masque du bien public fait profiter, étendez un instant vos regards; & cherchez par quel canton de l'Europe, le feu d'une disette universelle peut pénétrer, sans que les pompes de l'abondance l'éteignent aussi-tôt, dès qu'on les laissera couler.

* * *

Vous, sages Helvétiens, dont les mœurs, la sagesse, le courage & la modération vous ont concilié la confiance & le respect universel; vous chez qui la paix & l'humanité souvent exilées, presque toujours inquiétées par-tout ailleurs, établirent un Empire assuré & tranquille; Vous qui possedez la simplicité labo-

rieuse & l'innocence raisonnée, les deux plus forts remparts dont un homme, dont une Cité, dont un peuple puisse être muni, ne donnés point dans les vües compliquées qui agitent ailleurs les humains !

* * *

Que les nations orageuses, livrées aux vapeurs de l'ambition ou de l'interêt, gravent sur des feuilles légéres la carte imaginaire des possessions de la cupidité; vous, Peuples, qui voulez être tranquilles & heureux, ne faites cas que des biens que la Providence a mis sous vos pieds, que du soleil qui luit sur vos têtes, que des freres que Dieu plaça à vos côtés, que des vertus qu'il grava dans leurs cœurs & dans le vôtre.

* * *

Aimez la justice, l'innocence, & la simplicité: La justice peut regner par tout, mais elle n'est citoyenne que dans les champs; l'innocence est un effort dans les Villes, son contraire le seroit dans les campagnes; la simplicité est héroisme sous le dais, elle est contenance sous le feuillage.

* * *

Fermez vos champs, dignes Eleves de la nature,

nature, fermez vos champs, mais en plantant vos clotures, songés que cette terre vous fut donnée par le Pere universel; il interdit autrefois à son Peuple de museler le bœuf qui enlevoit la moisson. Les oiseaux dont il peupla les airs ont un droit naturel sur les fruits sauvages qui rougissent vos hayes; mais si la mûre du buisson, la groseille, la nêfle, l'épine-vinette, la prunelle, la merise, les pommes sauvages, les raisins de treilles sauvages, peuvent appaiser la soif du voyageur alteré & procurer des boissons aux pauvres habitans, quelle satisfaction ne devez-vous pas ressentir de voir vos clôtures exercer le droit d'hospitalité, ce droit sacré parmi les anciens, & qui l'eut dû toujours être.

* * *

C'est dans le giron du grand Etre, que se déposent tout les bienfaits que notre avare foiblesse croit perdus.

* * *

Fermez vos champs aux ravages, mais que leurs remparts soient couverts des drapeaux de l'hospitalité: que ces truchemens de l'abondance de vos cœurs, muets à l'oreille, mais parlans à la vuë, invitent le pélerin à par-

participer aux dons que le Ciel vous départit. On n'ébranchera jamais les vergers de celui qui excite les paſſans à prendre part à leur abondance. Laiſſez les clefs & les verrouils reſſerrer les richeſſes dont la ſource eſt honteuſe, dont le partage eſt refuſé; mais, vous qui ne devez les vôtres qu'à Dieu & à la ſueur qu'il vous ordonna de repandre, c'eſt à vous qu'eſt reſervée la gloire & la douceur d'être bienfaiſans.

* *
*

Que le Dieu qui nous créa, qui nous ſoutient, nous meut & nous éclaire, eſt bon de nous avoir ordonné la charité comme expiation de nos crimes, comme accompliſſement de ſa loi? Eh! que ſommes nous ici bas que les membres d'un même corps, indiſpenſablement néceſſaires les uns aux autres; Si ma main fléchit ſous le poids, l'autre ne vient-elle pas au ſecours? Si mon pied gliſſe & porte à faux, un effort naturel de l'autre pied ne ſoutient-il pas le fardeau qui fut entr'eux partagé juſques-là? Ce qu'une impulſion méchanique nous enſeigne, ce qu'un mouvement machinal exécute, ſe peut-il que le ſentiment, l'expéri-

l'expérience, & la réflexion ayent de la peine à nous le persuader.

* * *

Quoi! si j'aide, excite & fomente la terre, sa reconnoissance me nourrit abondamment; si j'éleve & soigne des animaux, leur toison me couvre, leur lait m'abbreuve, leur crût m'enrichit; & si je fais du bien à l'homme, le plus reconnoissant, le plus habile, le plus fructueux des animaux, je crains de perdre ce bien qui tombe sur un sol si fertile & d'un rapport si varié! Mais cet homme est mon frére; il est mon sang; il a les mêmes sensations, les mêmes idées, les mêmes sentimens que moi.

* * *

Si j'ai soif, que pensai-je de celui qui accourt pour me donner à boire? Si j'ai froid, de celui qui me réchauffe dans ses bras? Si mes enfans sont en péril, que ne donnerois-je pas à celui qui se hâte de les retirer de dessous le char qui alloit les écraser! Et j'hésite à rendre ces bons offices sur mon passage? & j'ai besoin qu'on me montre un Dieu tonnant sur ma tête, pour livrer comme dépouille un superflu que j'eusse dû craindre d'offrir en vain. O profondeur des ténébres de la cupidité! * * * Plus

Plus l'homme eſt ſimple dans ſes mœurs & dans ſes occupations, plus il vit éloigné des recherches vaines de l'eſprit & de l'art, plus auſſi il eſt éclairé par l'innocence, par la nature & par le cœur.

* * *

Cherchons notre intérêt dans celui des hommes qui nous entourent; donnons leur des toits ruſtiques, des meubles ſimples, des uſtenciles & des outils; nous ne les leur donnons pas, nous les leur confions, ils vont nous les rendre en produit & en travaux avec uſure.

* * *

L'Agriculture eſt le patrimoine univerſel & la pepiniére des hommes.

* * *

Aimons nos Maitres, Dieu voulut être aimé; mais honorons & reſpectons ceux qui aſſurent à nos ſemblables la joüiſſance des mêmes biens, & ne voyons dans les murs de nos voiſins que la fortune de nos freres.

* * *

Nous ſommes tous fils d'un même Pere; & les moins deshérités de ſes enfans ſont ceux dont les mœurs ſont les plus innocentes,

&

& les occupations les plus utiles. Dites-vous bien cela & vous le répétez sans cesse.

* * *

Voulez-vous que vos inférieurs soyent bons? soyez-le vous-mêmes; rien n'adoucit les moeurs les plus rudes & les plus sévères, comme l'exemple & l'odeur de la bonté: c'est là l'harmonie qui entraine les Tigres & les Ours.

* * *

Visitez, seçourez vos colons dans leurs maladies; sachez l'age & le caractère de leurs enfans, récompensez leur petit travail, grondez leur oisiveté, soyez modestes & sages dans vos moeurs, simples & tranquilles dans votre maintien, tendres dans vos actions, fermes protecteurs des opprimés: Tout vous aimera; leurs bénédictions si sonores à l'oreille du grand rémunérateur, voleront sur vos pas.

* * *

Soyez bons, simples, & paternels. En rappellant ainsi les moeurs des Patriarches, vous héritez de leur autorité, de leur fortune & de leur bonheur; tout vivra pour vous, tout croira vous devoir la vie; tout se rejouira à votre aspect, tout languira en votre absence & hâtera par ses voeux votre retour.

* * *

Eh!

Eh! quels lieux feroient mieux le féjour de l'innocence & du bonheur, que les champs rendus à la paix & à leur fertilité naturelle? Qu'êtes vous devenus, Nations, qu'une frêle & fauſſe urbanité livra au dédain de la vie champêtre? Je cherche l'homme dans vos villes, & je n'y trouve que des êtres défigurés par la contrainte, par la recherche & par l'imitation; des paſſions dénaturées par la fermentation & par la fatiété; des eſprits éteints par l'eſclavage volontaire, égarés dans le dédale des vaines opinions, épuiſés par la recherche des futilités. Eſt-ce à vous à mépriſer la profeſſion utile qui nourrit votre oiſiveté? Eſt-ce ce peuple ſale, groſſier, hébété, que de ſombres aſyles vomiſſent les matins dans vos rües, que vous préférez aux laboureurs, aux vignerons, aux bergers, qui couvroient les campagnes des nations où l'Agriculture fut en honneur? à ces hommes à qui la bonne foi, l'hoſpitalité, l'amour chaſte & la crainte du Ciel tenoient lieu de loix & de police? Vos artiſans intéreſſés, trompés s'ils ſont confians, trompeurs s'ils veulent faire leur fortune; vos bourgeois oiſifs, niais dans leur ignorance, préſomptueux dans leur ſavoir, étonnés de tout, ne

pré-

prévoyant rien, vous paroissent-ils supérieurs à de gros fermiers, dont les travaux, les soins, & la vigilance sont la reproduction de tous les biens dont vous abusés, la force de l'Etat, & la sauvegarde de vos déprédations? Seroit-ce enfin vos grands & vos riches, plongés dans un luxe inhumain, animés, mûs, égarés, agités, bourrelés par l'intérêt, n'ayant d'idole que leur fortune, & ne connoissant de fortune que la soif de l'hydropique, la richesse du dissipateur? Seroit-ce ces riches injustes que vous mettriez au dessus d'un digne propriétaire, qui résidant au centre de son patrimoine, anime d'un coup d'œil les travaux qui font sa richesse & celle de l'Etat; à ce maitre bienfaisant qui consacre son superflu à l'amélioration des fonds d'où elle provient, des fonds qui nourrissent tout son petit empire; qui vit sobrement, consomme avec abondance, donne exemple de l'activité, des bonnes mœurs & de la charité? Je parcours, je cherche les titres de votre orgueil. C'est dans les Villes que résident les hommes qu'on appelle instruits, les sçavans, les Philosophes; mais en font-ils plus d'honneur à leur discernement & à leur éducation, par leur travers & leur dédain sur le plus grand objet de la Philosophie? Que

Que ſont ces Philoſophes qui s'écrient qu'ils tiennent école de bonheur & dont les leçons peignent la triſteſſe de l'orgueil avide & mécontent? Leurs ſyſtèmes de bonheur factice ſont un vêtement tendu, qui ne ſauroit aller à différentes tailles, aux goûts, aux génies, aux caractéres divers; ils nous promettent l'indépendance, & gémiſſent eux-mêmes dans les fers.

* * *

C'eſt dans les campagnes qu'il faut chercher un bonheur naturel. Là le laboureur aiſé qui n'eſpere que dans ſes travaux, dans ſon induſtrie, dans ſa vigilance, eſt vraiment indépendant par état, à moins qu'on ne l'opprime. Il ne ſollicite que ſa terre; il gouverne, il ordonne en chef; endurci aux injures des ſaiſons, ſans ceſſe occupé à des exercices intéreſſans & toûjours variés, il ne connoit ni l'ennui, ni le beſoin de chercher des plaiſirs & des amuſemens, ni la langueur forcée à recourir aux illuſions du faſte. Rien n'irrite ſes déſirs, tout eſt ſous ſa main pour les ſatisfaire. Il trouve ſon bonheur dans la ſocieté de ſa famille & de ſes amis, dans le ſpectacle de ſes champs, de ſes recoltes, de ſes troupeaux, dans ſes exercices, dans ſon repos, dans ſes délaſſemens,

dans

dans le ſoin du verger qu'il a planté. Sans inquiétude pour ſa ſubſiſtance, ni pour ſes beſoins réels, ſans deſſeins chimeriques, ſans impatience de ſortir de ſon état, ſans dégoûts, ſans projets ambitieux & importuns, ſans intrigues & ſans agitations tumultueuſes; il jouit de ſon indépendance, de la vüe d'objets intéreſſans qui le recréent & qui l'attachent, du plaiſir de pourvoir à ſes beſoins, d'agir, de ſe repoſer, de converſer, de vivre, d'aimer; c'eſt là vivre; c'eſt là le bonheur naturel, qui ne peut être contrefait par des ſyſtêmes; qui ſe refuſe à l'oiſiveté, à la molleſſe, à la magnificence, à l'ambition, à la délicateſſe, maladies de l'ame, auſſi difficiles à contenter, qu'à garantir des incommodités, du dégout, des revers & du mal-être.

* * *

Suppoſons que le peuple des Cours, des Villes & des Armées, fut tout à coup tranſporté à mille lieues de celui des Campagnes; lequel des deux manqueroit le plûtôt à l'autre? Lequel devroit céder le pas dans le traité fait pour les rapprocher! Sur quoi notre puſillanime & ridicule élégance prétendroit-elle donner des loix à la nature? La ſtructure primi-

primitive de l'homme a-t-elle quelques traits manqués, si l'annelure de ses cheveux, les parfums, la soye & l'or n'achévent l'image du Créateur ? La femme pour être belle & douce a-t-elle besoin d'afféterie & de fard ?

* * *

Vivez heureux, dignes habitans des Campagnes, bénissez le Dieu de vos Péres, le Dieu des saisons, des fruits, & des fleurs; n'enviez point le faste de nos Villes. Victimes décorées ou flétries de l'interêt, de l'ambition, de la mollesse, de l'habitude & des préjugés qui nous entourent, on nous précipita dès l'enfance dans la carrière des erreurs & des faux biens; ils ne nous repaissent que d'espoir ou d'ennui; ils ne nous laissent de libre que quelques vains respects pour la liberté. Errans au hazard, nous vivons sans nous chercher, nous mourons sans nous être connus. Tout est factice dans nos sensations, hazard dans nos démarches, angoisse dans nos réflexions & dans notre foi. Vivez heureux, livrés aux occupations du premier homme, encor juste & fidèle, que Dieu a prescrites à ses descendans, & qu'il a daigné enrichir de mille douceurs.

* * *

ARTI-

## ARTICLE CINQUIEME.

# REFLEXIONS SUR LA DECLAMATION THEATRALE*.

LA Déclamation naturelle donna naiſſance à la Muſique, la Muſique à la Poéſie, la Muſique & la Poéſie à leur tour firent un art de la déclamation.

Les accens de la joie, de l'amour, & de la douleur ſont les prémiers traits que la Muſique s'eſt propoſé de peindre. L'oreille lui a demandé l'harmonie, la meſure & le mouvement; la Muſique a obéi à l'oreille; d'où la mélodie. Pour donner à la Muſique plus d'expreſſion & de vérité, on a voulu articuler les ſons donnés par la nature, c'eſt-à-dire, parler en chantant; mais la Muſique avoit une meſure & un mouvement réglés; elle a donc exigé des mots adaptés aux mêmes nombres; d'où l'art des vers. Les nombres donnés par la Muſique & obſervés par la Poéſie invitoient la



* Cet excellent morceau eſt de Mr. *Marmontel.*

la voix à les marquer : d'où l'art *rythmique* : le geſte a ſuivi naturellement l'expreſſion & le mouvement de la voix, d'où l'art *hypocritique* ou l'action théatrale, que les Grecs appelloient *orcheſis*, les Latins *ſaltatio*, & que nous avons pris pour la Danſe.

C'eſt là qu'en étoit la déclamation, lorſqu'Eſchyle fit paſſer la tragédie du chariot de Theſpis ſur les théatres d'Athenes. La tragédie, dans ſa naiſſance, n'étoit qu'une eſpèce de chœur, où l'on chantoit des dithyrambes à la loüange de Bacchus ; & par conſéquent la déclamation tragique fut d'abord un chant muſical. Pour délaſſer le chœnr, on introduiſit ſur la ſçene un perſonnage qui parloit dans les repos. Eſchyle lui donna des interlocuteurs ; le dialogue devint la piéce, & le chœnr forma l'intermede. Quelle fut dès-lors la déclamation théatrale ? Les ſavans ſont diviſés ſur ce point de littérature.

Ils conviennent tous que la Muſique étoit employée dans la tragédie : mais l'employoit-on ſeulement dans les chœurs, l'employoit-on même dans le dialogue ? Mr. Dacier ne fait pas difficulté de dire ; *c'etoit un aſſaiſonnement de l'intermede & non de toute la piéce* ; cela

leur

*leur auroit paru monstrueux.* M. l'abbé Dubos convient que la déclamation tragique n'étoit point un chant, attendu qu'elle étoit réduite aux moindres intervalles de la voix: mais il prétend que le dialogue lui-même avoit cela de commun avec les choeurs, qu'il étoit soumis à la mesure & au mouvement, & que la modulation en étoit notée. M. l'abbé Vatri va plus loin: il veut que l'ancienne déclamation fut un chant proprement dit. L'éloignement des tems, l'ignorance où nous sommes sur la prosodie des langues anciennes, & l'ambiguité des termes dans les auteurs qui en ont écrit, ont fait naître parmi les savans cette dispute difficile à terminer, mais heureusement plus curieuse qu'intéressante. En effet, que l'immensité des théatres chez les Grecs & les Romains ait borné leur déclamatiou théatrale aux grands intervalles de la voix, ou qu'ils ayent eu l'art d'y rendre sensibles dans le lointain les moindres inflexions de l'organe & les nuances les plus délicates de la prononciation; que dans la prémiére supposition ils ayent asservi leur déclamation aux regles du chant, ou que dans la seconde ils ayent conservé au théatre l'expression libre & naturelle de la pa-

role; les tems, les lieux, les hommes, les langues, tout eſt changé au point que l'exemple des anciens dans cette partie n'eſt plus d'aucune autorité pour nous.

A l'égard de l'action, ſur les théatres de Rome & d'Athenes l'expreſſion du viſage étoit interdite aux comédiens par l'uſage des maſques; & quel charme de moins dans leur déclamation! Pour concevoir comment un uſage qui nous paroit ſi choquant dans le genre noble & pathétique a pû jamais s'établir chez les anciens, il faut ſuppoſer qu'à la faveur de l'étendue de leurs théatres, la diſſonance monſtrueuſe de ces traits fixes & inanimés avec une action vive & une ſucceſſion rapide de ſentimens ſouvent oppoſés, échappoit aux yeux des ſpectateurs. On ne peut pas dire la même choſe du défaut de proportion qui reſultoit de l'exhauſſement du cothurne; car le lointain, qui rapproche les extrêmités, ne rend que plus frapante la difformité de l'enſemble. Il falloit que l'acteur fût enfermé dans une eſpéce de ſtatue coloſſale, qu'il faiſoit mouvoir comme par reſſorts; & dans cette ſuppoſition comment concevoir une action libre & naturelle? Cependant il eſt à préſumer que les anciens

ciens avoient porté le geste au plus haut degré d'expression, puisque les Romains trouverent à se consoler de la perte d'Esopus & de Roscius dans le jeu muet de leurs pantomimes: il faut même avouer que la déclamation muette a ses avantages, comme nous aurons lieu de l'expliquer dans la suite de cet article; mais elle n'a que des momens, & dans une action suivie il n'est point d'expression qui supplée à la parole.

Nous ne savons pas, dira-t-on, ce que faisoient ces Pantomimes: cela peut être; mais nous savons ce qu'ils ne faisoient pas. Nous sommes très-sûrs, par exemple, que dans le défi de Pilade & d'Hilas, l'Acteur qui triompha dans le rôle d'Agamemnon, quelque talent qu'on lui suppose, étoit bien loin de l'expression naturelle de ces trois vers de Racine:

Heureux qui satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

Ainsi loin de justifier l'espece de fureur qui se répandit dans Rome du tems d'Auguste pour le Spectacle des pantomimes, nous la regardons comme une de ces manies bisarres qui

naiſſent communément de la ſatiété des bonnes choſes : maladies contagieuſes qui altérent les eſprits, corrompent le goût, & anéantiſſent les vrais talens.

On entend dire ſouvent qu'il n'y a guere dans les arts que des beautés de convention ; c'eſt le moyen de tout confondre : mais dans les arts d'imitation, la premiére règle eſt de raſſembler ; & cette convention eſt abſurde & barbare, qui tend à corrompre ou à mutiler dans la peinture les beautés de l'original.

Telle étoit la déclamation chez les Romains, lorſque la ruine de l'empire entraîna celle des théatres ; mais après que la barbarie eut extirpé toute eſpèce d'habitude, & que la nature ſe fut repoſée dans une longue ſtérilité, rajeunie par ſon repos elle reparut telle qu'elle avoit été avant l'altération de ſes principes. C'eſt ici qu'il faut prendre dans ſon origine la différence de notre déclamation avec celle des anciens.

Lors de la renaiſſance des lettres en Europe, la Muſique y étoit peu connue ; le rythme n'avoit pas même de nom dans les langues modernes ; les vers ne différoient de la proſe

que

que par la quantité numérique des ſyllabes diviſées également, & par cette conſonance des finales que nous avons appellée *rime*, invention gothique, reſte du goût des acroſtiches, que la plupart de nos voiſins ont eu raiſon de mépriſer. Mais heureuſement pour la poëſie dramatique, la rime qui rend nos vers ſi monotones, ne fit qu'en marquer les diviſions, ſans leur donner ni cadence ni metre; ainſi la nature fit parmi nous ce que l'art d'Eſchyle s'étoit efforcé de faire chez les Athéniens, en donnant à la Tragédie un vers auſſi approchant qu'il étoit poſſible de la proſodie libre & variée du langage familier. Les oreilles n'étoient point accoutumées au charme de l'harmonie, & l'on n'exigea du poëte ni des flûtes pour ſoûtenir la déclamation, ni des chœurs pour ſervir d'intermedes. Nos ſalles de ſpectacle avoient peu d'étendue. On n'eut donc beſoin ni de maſques pour groſſir les traits & la voix, ni du cothurne exhauſſé pour ſupléer aux gradations du lointain. Les acteurs parurent ſur la ſcene dans leurs proportions naturelles; leur jeu fut auſſi ſimple que les vers qu'ils déclamoient, & faute d'art ils nous indiquerent cette vérité qui en eſt le comble.

Nous disons qu'ils nous l'indiquerent, car ils en étoient eux-mêmes bien eloignés; plus leur déclamation étoit simple, moins elle étoit noble & digne: or c'est de l'assemblage de ces qualités que résulte l'imitation parfaite de la belle nature. Mais ce milieu est difficile à saisir, & pour éviter la bassesse on se jetta dans l'emphase. Le merveilleux séduit & entraîne la multitude; on se plut à croire que les héros devoient chanter en parlant: on n'avoit vû jusqu'alors sur la scène qu'un naturel inculte & bas, on applaudit avec transport à un artifice brillant & noble.

Une déclamation applaudie ne pouvoit manquer d'être imitée; & comme les excès vont toujours en croissant, l'art ne fit que s'éloigner de plus en plus de la nature, jusqu'à ce qu'un homme extraordinaire osa tout-à-coup l'y ramener: ce fut Baron l'éleve de Moliere, l'instituteur de la belle déclamation. C'est son exemple qui va fonder nos principes; & nous n'avons qu'une réponse à faire aux partisans de la déclamation chantante: *Baron parloit en déclamant*, ou plûtôt en *récitant*, pour parler le langage de Baron lui-même; car il étoit blessé du seul mot de déclamation. Il imaginoit

avec chaleur, il concevoit avec finesse, il se pénétroit de tout. L'enthousiasme de son art montoit les ressorts de son ame au ton des sentimens qu'il avoit à exprimer; il paroissoit, on oublioit l'acteur & le poëte: la beauté majestueuse de son action & de ses traits répandoit l'illusion & l'intérêt. Il parloit, c'étoit Mithridate ou César; ni ton, ni geste, ni mouvement qui ne fût celui de la nature. Quelquefois familier, mais toûjours vrai, il pensoit qu'un Roi dans son cabinet ne devoit point être ce qu'on appelle un *héros* de *théatre*.

La déclamation de Baron causa une surprise mêlée de ravissement; on reconnut la perfection de l'art, la simplicité & la noblesse réunies; un jeu tranquille, sans froideur; un jeu véhément, impétueux avec décence; des nuances infinies, sans que l'esprit s'y laissât appercevoir. Ce prodige fit oublier tout ce qui l'avoit précédé, & fut le digne modele de tout ce qui devoit le suivre.

Bientôt on vit s'élever Beaubourg, dont le jeu moins correct & plus heurté, ne laissoit pas d'avoir une vérité fiere & mâle. Suivant l'idée qui nous reste de ces deux acteurs, Baron étoit fait pour les roles d'Auguste & de

Mithri-

Mithridate ; Beaubourg pour ceux de Rhadamiſte & d'Atrée. Dans la mort de Pompée, Baron joüant Céſar entroit chez Ptolomée, comme dans ſa ſalle d'audience, entouré d'une foule de courtiſans qu'il accueilloit d'un mot, d'un coup d'œil, d'un ſigne de tête. Beaubourg dans la même ſcène s'avançoit avec la hauteur d'uu maître au milieu de ſes eſclaves, parmi leſquels il ſembloit compter les ſpectateurs eux-mêmes, à qui ſon regard faiſoit baiſſer les yeux.

Nous paſſons ſous ſilence les lamentations mélodieuſes de Mademoiſelle Duclos, pour rappeller le langage ſimple, touchant & noble de Mademoiſelle Lecouvreur, ſupérieure peut-être à Baron lui-même, en ce qu'il n'eut qu'à ſuivre la nature, & qu'elle eut à la corriger. Sa voix n'étoit point harmonieuſe, elle ſçut la rendre pathétique: ſa taille n'avoit rien de majeſtueux, elle l'ennoblit par les décences; ſes yeux s'embelliſſoient par les larmes, & ſes traits par l'expreſſion du ſentiment: ſon ame lui tint lieu de tout.

On vit alors ce que la ſcene tragique a jamais réuni de plus parfait; les ouvrages de Corneille & de Racine repréſentés par des acteurs

dignes

dignes d'eux. En ſuivant les progrès & les viciſſitudes de la déclamation théatrale, nous eſſayons de donner une idée des talens qu'elle a ſignalés, convaincus que les principes de l'art ne ſont jamais mieux ſentis que par l'étude des modèles. Corneille & Racine nous reſtent, Baron & la Lecouvreur ne ſont plus; leurs leçons étoient écrites, ſi on peut parler ainſi, dans le vague de l'air, leur exemple s'eſt évanoüi avec eux.

Nous ne nous arrêterons point à la déclamation comique; perſonne n'ignore qu'elle ne doive être la peinture fidéle du ton & de l'extérieur des perſonnages dont la Comédie imite les mœurs. Tout le talent conſiſte dans le naturel; & tout l'exercice, dans l'uſage du monde: or le naturel ne peut s'enſeigner, & les mœurs de la ſociété ne s'étudient point dans les livres; cependant nous placerons ici une réflexion qui nous a échappé en parlant de la Tragédie, & qui eſt commune aux deux genres. C'eſt que par la même raiſon qu'un tableau deſtiné à être vû de loin, doit être peint à grandes touches, le ton du théatre doit être plus haut, le langage plus ſoûtenu, la prononciation plus marquée que dans

la ſociété, où l'on ſe communique de plus près, mais toûjours dans les proportions de la perſpective, c'eſt-à-dire de maniére que l'expreſſion de la voix ſoit réduite au degré de la nature, lorſqu'elle parvient à l'oreille des ſpectateurs. Voilà dans l'un & l'autre genre la ſeule exagération qui ſoit permiſe; tout ce qui l'excéde eſt vicieux.

On ne peut voir ce que la déclamation a été, ſans préſſentir ce qu'elle doit être. Le but de tous les arts eſt d'intéreſſer par l'illuſion; dans la Tragédie l'intention du poëte eſt de la produire; l'attente du ſpectateur eſt de l'éprouver; l'emploi du comédien eſt de remplir l'intention du poëte & l'attente du ſpectateur. Or le ſeul moyen de produire & d'entretenir l'illuſion, c'eſt de reſſembler à ce qu'on imite. Quelle eſt donc la réflexion que doit faire le comédien en entrant ſur la ſcene? la même qu'a dû faire le poëte en prenant la plume. *Qui va parler? quel eſt ſon rang? quelle eſt ſa ſituation? quel eſt ſon caractére? comment s'exprimeroit-il s'il paroiſſoit lui-même? Achille & Agamemnon ſe braveroient-ils en cadence?* On peut nous oppoſer qu'ils ne ſe braveroient pas en vers, & nous l'avouerons ſans peine.

Cepen-

Cependant, nous dira-t-on, les Grecs ont crû devoir embellir la Tragédie par le nombre & l'harmonie des vers. Pourquoi, si l'on a donné dans tous les tems au stile dramatique une cadence marquée, vouloir la bannir de la déclamation? Qu'il nous soit permis de répondre qu'à la vérité priver le stile héroïque du nombre & de l'harmonie, ce seroit dépouiller la nature de ses graces les plus touchantes; mais que pour l'embellir il faut prendre ses ornemens en elle-même, la peindre, sinon comme elle a coutume d'être, du moins comme elle est quelquefois. Or il n'est aucune espèce de nombre que la nature n'employe librement dans le stile, mais il n'en est aucun dont elle garde servilement la périodique uniformité. Il y a parmi ces nombres un choix à faire & des rapports à observer; mais de tous ces rapports, les plus flateurs cessent de l'être sans le charme de la variété. Nous préférons donc pour la poësie dramatique, une prose nombreuse aux vers? Oui sans doute: & le prémier qui a introduit les interlocuteurs sur la scene tragique, Eschyle lui-même, pensoit comme nous; puisqu'obligé de céder au goût des Athéniens pour les vers, il n'a employé

ployé que le plus ſimple & le moins cadencé de tous, afin de ſe rapprocher autant qu'il lui étoit poſſible de cette proſe naturelle dont il s'éloignoit à regret. Voudrions-nous pour cela bannir aujourd'hui les vers du dialogue? non, puiſque l'habitude nous ayant rendus inſenſibles à ce défaut de vraiſemblance, on peut joindre le plaiſir de voir une penſée, un ſentiment ou une image artiſtement enchaſſée dans les bornes d'un vers, à l'avantage de donner ponr aide à la mémoire un point fixe dans la rime, & dans la meſure un eſpace déterminé.

Remontons au principe de l'illuſion. Le héros diſparoît de la ſcene, dès qu'on y apperçoit le comédien ou le poëte; cependant comme le poëte fait penſer & dire au perſonnage qu'il employe, non ce qu'il a dit & penſé, mais ce qu'il a dû penſer & dire, c'eſt à l'acteur à l'exprimer comme le perſonnage eût dû le rendre. C'eſt-là le choix de la belle nature, & le point important & difficile de l'art de la déclamation. La nobleſſe & la dignité ſont les décences du theâtre héroïque: leurs extrêmes ſont l'emphaſe & la familiarité; écueils communs à la déclamation & au ſtile, &

& entre lesquels marchent également le poëte, & le comédien. Le guide qu'ils doivent prendre dans ce détroit de l'art, c'est une idée juste de la belle nature. Reste à savoir dans quelles sources le comédien doit la puiser.

La prémiére est l'éducation. Baron avoit coutume de dire qu'*un comédien devroit avoir été nourri sur les genoux des reines*; expression peu mesurée, mais bien sentie.

La seconde seroit le jeu d'un acteur consommé; mais ces modéles sont rares, & l'on néglige trop la tradition, qui seule pourroit les perpétuer. On sait, par exemple, avec quelle finesse d'intelligence & de sentiment Baron dans le début de Mithridate avec ses deux fils, marquoit son amour pour Xipharès & sa haine contre Pharnace. On sait que dans ces vers,

> Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire;
> Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
> Ni vous faire quitter en de si grands besoins,
> Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos soins.

il disoit à Pharnace, *vous le Pont*, avec la hauteur d'un Maître & la froide sévérité d'un juge; & à Xipharès, *vous Colchos*, avec l'expression d'un reproche sensible & d'une sur-

prise

prise mêlée d'estime, telle qu'un pere tendre la témoigne à un fils dont la vertu n'a pas rempli son attente. On sait que dans ce vers de Pyrrhus à Andromaque,

Madame, en l'embrassant songez à le sauver,

le même acteur employoit au lieu de la menace, l'expression pathétique de l'intérêt & de la pitié; & qu'au geste touchant dont il accompagnoit ces mots, *en l'embrassant*, il sembloit tenir Astyanax entre ses mains, & le présenter à sa mere. On sait que dans ce vers de Severe à Felix,

Servez bien votre roi, servez votre monarque,

il permettoit l'un & ordonnoit l'autre avec les gradations convenables au caractère d'un favori de Décie, qui n'étoit pas intolérant. Ces exemples, & une infinité d'autres qui nous ont été transmis par des amateurs éclairés de la belle déclamation, devroient être sans cesse présens à ceux qui courent la même carrière; mais la plûpart négligent de s'en instruire, avec autant de confiance que s'ils étoient par eux-mêmes en état d'y suppléer.

La troisième (mais celle-ci regarde l'action, dont

dont nous parlerons dans la ſuite), c'eſt l'étude des monumens de l'antiquité. Celui qui ſe diſtingue le plus aujourd'hui dans la partie de l'action théatrale, & qui ſoûtient le mieux par ſa figure l'illuſion du merveilleux ſur notre ſcene lyrique, M. Chaſſé doit la fierté de ſes attitudes, la nobleſſe de ſon geſte, & la belle entente de ſes vêtemens, aux chefs-d'œuvre de Sculpture & de Peinture qu'il a ſçavamment obſervés.

La quatrieme enfin, la plus féconde & la plus négligée, c'eſt l'étude des originaux, & l'on n'en voit guères que dans les livres. Le monde eſt l'école d'un comédien; théatre immenſe où toutes les paſſions, tous les états, tous les caractères ſont en jeu. Mais comme la plûpart de ces modéles manquent de nobleſſe & de correction, l'imitateur peut s'y méprendre, s'il n'eſt d'ailleurs éclairé dans ſon choix. Il ne ſuffit donc pas qn'il peigne d'après nature, il faut encore que l'étude approfondie des belles proportions & des grands principes du deſſein l'ait mis en état de la corriger.

L'étude de l'hiſtoire & des ouvrages d'imagination, eſt pour lui ce qu'elle eſt pour le pein-

 tre

L'acteur à qui la nature a refusé les avantages de la figure & de l'organe, veut y suppléer à force d'art; mais quels sont les moyens qu'il employe? Les traits de son visage manquent de noblesse, il les charge d'une expression convulsive; sa voix est sourde ou foible, il la force pour éclater: ses positions naturelles n'ont rien de grand, il se met à la torture, & semble par une gesticulation outrée vouloir se couvrir de ses bras. Nous dirons à cet acteur, quelques applaudissemens qu'il arrache au peuple: Vous voulez corriger la nature, & vous la rendez monstrueuse; vous sentez vivement, parlez de même, & ne forcez rien: que votre visage soit muet; on sera moins blessé de son silence que de ses contorsions: les yeux pourront vous censurer, mais les cœurs vous applaudiront, & vous arracherez des larmes à vos critiques.

A l'égard de la voix, il en faut moins qu'on ne pense pour être entendu dans nos salles de spectacles, & il est peu de situations au théatre où l'on soit obligé d'éclater; dans les plus violentes même, qui ne sent l'avantage qu'a sur les cris & les éclats, l'expression d'une voix entrecoupée par les sanglots, ou étouf-

étouffée par la paſſion? On raconte d'une actrice célebre qu'un jour ſa voix s'éteignit dans la déclaration de Phédre : elle eut l'art d'en profiter ; on n'entendit plus que les accens d'une ame épuiſée de ſentiment. On prit cet accident pour un effort de la paſſion, comme en effet il pouvoit l'être, & jamais cette ſcene admirable n'a fait ſur les ſpectateurs une ſi violente impreſſion. Mais dans cette actrice tout ce que la beauté a de plus touchant ſuppléoit à la foibleſſe de l'organe. Le jeu retenu demande une vive expreſſion dans les yeux & dans les traits, & nous ne balançons point à bannir du théatre celui à qui la nature a réfuſé tous ſes ſecours à la fois. Une voix ingrate, des yeux muets & des traits inanimés, ne laiſſent aucun eſpoir au talent intérieur de ſe manifeſter au-dehors.

Quelles reſſources au contraire n'a point ſur la ſcene tragique celui qui joint une voix fléxible, ſonore, & touchante, à une figure expreſſive & majeſtueuſe? & qu'il connoit peu ſes intérêts, lorqu'il employe un art mal-entendu à profaner en lui la ſimplicité de la nature?

Qu'on ne confonde pas ici une déclamation ſimple avec une déclamation froide; elle n'eſt

ſouvent froide que pour n'être pas ſimple, & plus elle eſt ſimple, plus elle eſt ſuſceptible de chaleur; elle ne fait point ſonner les mots, mais elle fait ſentir les choſes; elle n'analyſe point la paſſion, mais elle la peint dans toute ſa force.

Quand les paſſions ſont à leur comble, le jeu le plus fort eſt le plus vrai; c'eſt-là qu'il eſt beau de ne plus ſe poſſéder ni ſe connoître. Mais les décences? les décences exigent que l'emportement ſoit noble, & n'empêchent pas qu'il ne ſoit exceſſif. Vous voulez qu'Hercule ſoit maitre de lui dans ſes fureurs? n'entendez-vous pas qu'il ordonne à ſon fils d'aller aſſaſſiner ſa mere? Quelle modération attendez-vous d'Oroſmane? Il eſt prince, dites-vous; il eſt bien autre choſe, il eſt amant, & il tue Zaïre. Hecube, Clitemneſtre, Mérope, Déjanire, ſont filles & femmes de héros; oüi, mais elles ſont meres, & l'on veut égorger leurs enfans. Applaudiſſez à l'actrice (Mademoiſelle Duménil) qui oublie ſon rang, qui vous oublie, & qui s'oublie elle-même dans ſes ſituations effroyables, & laiſſez dire aux ames de glace qu'elle devroit ſe poſſéder. Ovide a dit que l'amour ſe rencontroit rarement

ment avec la majesté. Il en est ainsi de toutes les grandes passions; mais comme elles doivent avoir dans le style leurs gradations & leurs nuances, l'acteur doit les observer à l'exemple du poëte; c'est au style à suivre la marche du sentiment; c'est à la déclamation à suivre la marche du style, majestueuse & calme, violente & impétueuse comme lui.

Une vaine délicatesse nous porte à rire de ce qui fait frémir nos voisins, & de ce qui pénétroit les Athéniens de terreur ou de pitié: c'est que la vigueur de l'ame & la chaleur de l'imagination ne sont pas au même degré dans le caractere de tous les peuples. Il n'en est pas moins vrai qu'en nous la réflexion du moins suppléeroit au sentiment, & qu'on s'habitueroit ici comme ailleurs à la plus vive expression de la nature, si le goût méprisable des parodies n'y disposoit l'esprit à chercher le ridicule à côté du sublime: delà cette crainte malheureuse qui abat & refroidit le talent de nos acteurs.

Il est dans le public une autre espece d'hommes qu'affecte machinalement l'excès d'une déclamation outrée. C'est en faveur de ceux-ci que les Poëtes eux-mêmes excitent souvent

 les

les comédiens à charger le geste & à forcer l'expression; surtout dans les morceaux froids & foibles, dans lesquels au défaut des choses ils veulent qu'on enfle les mots. C'est une observation dont les acteurs peuvent profiter pour éviter le piège où les Poëtes les attirent. On peut diviser en trois classes ce qu'on appelle les *beaux vers* : dans les uns la beauté dominante est dans l'expression : dans les autres elle est dans la pensée; on conçoit que de ces deux beautés réunies se forme l'espece de vers la plus parfaite & la plus rare. La beauté du fond ne demande pour être sentie que le naturel de la prononciation; la forme pour éclater & se soutenir par elle-même, a besoin d'une déclamation mélodieuse & sonnante. Le poëte dont les vers réuniront ces deux beautés, n'exigera point de l'acteur le fard d'un débit pompeux; il appréhende au contraire que l'art ne défigure ce naturel qui lui a tant coûté : mais celui qui sentira dans ses vers la foiblesse de la pensée ou de l'expression, ou de l'une & de l'autre, ne manquera pas d'exciter le comédien à les déguiser par le prestige de la déclamation : le comédien pour être applaudi se prêtera aisément à l'artifice du

poëte; il ne voit pas qu'on fait de lui un charlatan pour en imposer au peuple.

Cependant il est parmi ce même peuple d'excellens juges de l'expression du sentiment. Un grand prince souhaitoit à Corneille un parterre composé de Ministres, & Corneille en demandoit un composé de marchands de la rue saint Denis. Il entendoit par-là des esprits droits & des ames sensibles, sans préjugés, sans prétention. C'est d'un spectateur de cette classe, que dans une des provinces méridionales, l'actrice (Mademoiselle Clairon) qui joue le rôle d'Ariane avec tant d'ame & de vérité, reçut un jour cet applaudissement si sincere & si juste. Dans la scene où Ariane cherche avec sa confidente quelle peut être sa rivale, à ce vers *Est-ce Mégiste, Eglé, qui le rend infidèle*, l'actrice vit un homme qui les yeux en larmes se penchoit vers elle, & lui crioit d'une voix étouffée: *c'est Phedre, c'est Phedre.* C'est bien-là le cri de la nature qui applaudit à la perfection de l'art.

Le défaut d'analogie dans les pensées, de liaison dans le style, de nuances dans les sentimens, peut entraîner insensiblement un acteur hors de la déclamation naturelle. C'est une

refle-

réflexion que nous avons faite, en voyant que les tragédies de Corneille étoient constamment celles que l'on déclamoit avec le plus de simplicité. Rien n'est plus difficile que d'être naturel dans un rôle qui ne l'est pas.

Comme le geste suit la parole, ce que nous avons dit de l'une peut s'appliquer à l'autre: la violence de la passion exige beaucoup de gestes, & comporte même les plus expressifs. Si l'on demande comment ces derniers sont susceptibles de noblesse, qu'on jette les yeux sur les *forces du Guide*, sur le *Pœtus* antique, sur le *Laocoon*, &c. Les grands peintres ne feront pas cette difficulté. *Les régles défendent*, disoit Baron, *de lever ses bras au-dessous de sa tête; mais si la passion les y porte, ils feront bien: la passion en sait plus que les regles*: Il est des tableaux dont l'imagination est émue, & dont les yeux seroient blessés: mais le vice est dans le choix de l'objet, non dans la force de l'expression. Tout ce qui seroit beau en peinture, doit être beau sur le théatre. Et que ne peut-on y exprimer le desespoir de la sœur de Didon, tel qu'il est peint dans l'Enéide! Encore une fois, de combien de plaisirs ne nous prive point une vaine déli-

délicatesse? Les Athéniens plus sensibles & aussi polis que nous, voyoient sans dégoût Philoctete pansant sa blessure, & Pilade, essuyant l'écume des levres de son ami étendu sur le sable.

L'abattement de la douleur permet peu de gestes; la réflexion profonde n'en veut aucun: le sentiment demande une action simple comme lui: l'indignation, le mépris, la fierté, la menace, la fureur concentrée, n'ont besoin que de l'expression des yeux & du visage: un regard, un mouvement de tête, voilà leur action naturelle; le geste ne feroit que l'affoiblir. Que ceux qui reprochent à un acteur de négliger le geste, dans les rôles pathétiques de pere, ou dans les rôles majestueux de rois, apprennent que la dignité n'a point ce qu'ils appellent des *bras*. Auguste tendoit simplement la main à Cinna, en lui disant: *soyons amis*. Et dans cette réponse:

Connoissez-vous César pour lui parler ainsi?

César doit à peine laisser tomber un regard sur Ptolemée.

Ceux-là sur-tout ont besoin de peu de gestes, dont les yeux & les traits sont susceptibles d'une expression vive & touchante. L'expression

preſſion des yeux & du viſage eſt l'ame de la déclamation ; c'eſt-là que les paſſions vont ſe peindre en caractere de feu ; c'eſt de-là que partent ces traits, qui nous pénétrent lorſque nous entendons dans Iphigénie, *vous y ſerez ma fille :* dans Andromaque, *je ne t'ai point aimé cruel, qu'ai-je donc fait ?* dans Atrée, *reconnois-tu ce ſang ?* &c. Mais ce n'eſt ni les yeux ſeulement, ni ſeulement dans les traits, que le ſentiment doit ſe peindre ; ſon expreſſion réſulte de leur harmonie, & les fils qui les font mouvoir aboutiſſent au ſiége de l'ame. Lorſque Alvarès vient annoncer à Zamore & à Alzire l'arrêt qui les a condamnés, cet arrêt funeſte eſt écrit ſur le front de ce vieillard, dans ſes regards abattus, dans ſes pas chancelans ; on frémit avant de l'entendre. Lorſque Ariane lit le billet de Theſée, les caractères de la main du perfide ſe répétent comme dans un miroir ſur le viſage pâliſſant de ſon amante, dans ſes yeux fixes & remplis de larmes, dans le tremblement de ſa main. Les anciens n'avoient pas l'idée de ce degré d'expreſſion ; & tel eſt parmi nous l'avantage des ſalles peu vaſtes, & du viſage découvert. Le jeu mixte & le jeu muet

de-

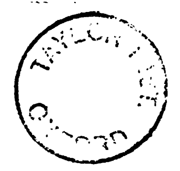
devoient être encore plus incompatibles avec les masques; mais il faut avoüer aussi que la plûpart de nos acteurs ont trop négligé cette partie, l'une des plus essentielles de la Déclamation.

Nous appellons *jeu mixte* ou *composé*, l'expression d'un sentiment modifié par les circonstances, ou de plusieurs sentimens réunis. Dans le prémier sens, tout jeu de théatre est un jeu mixte: car dans l'expression du sentiment doivent se fondre à chaque trait les nuances du caractère & de la situation du personnage; ainsi la férocité de Rhadamiste doit se peindre même dans l'expression de son amour; ainsi Pyrrhus doit mêler le ton du dépit & de la rage à l'expression tendre de ces paroles d'Andromaque qu'il a entendues, & qu'il repete en frémissant:

C'est Hector . . . . . . . . . . . . .
Voilà ses yeux. sa bouche, & déja son audace,
C'est lui-même; c'est toi, cher époux, que j'embrasse.

Rien de plus varié dans ses détails que le monologue de Camille au 4me. acte des Horaces; mais sa douleur est un sentiment continu qui doit être comme le fond de ce tableau. Et c'est-là que triomphe l'actrice, qui joue

ce



ce rôle avec autant de vérité que de nobleſſe, d'intelligence que de chaleur. Le comédien a donc toûjours au moins trois expreſſions à réunir, celle du ſentiment, celle du caractère, & celle de la ſituation: règle peu connue, & encore moins obſervée.

Lorſque deux ou pluſieurs ſentimens agitent une ame, ils doivent ſe peindre en même tems dans les traits & dans la voix, même à travers les efforts qu'on fait pour les diſſimuler. Oroſmane jaloux veut s'expliquer avec Zaïre; il deſire & craint l'aveu qu'il exige; le ſecret qu'il cherche l'épouvante, & il brûle de le découvrir: il éprouve de bonne-foi tous ces mouvemens confus, il doit les exprimer de même. La crainte, la fierté, la pudeur, le dépit, retiennent quelquefois la paſſion: mais ſans la cacher, tout doit trahir un cœur ſenſible. Et quel art ne demandent point ces demi-teintes, ces nuances d'un ſentiment répandues ſur l'expreſſion d'un ſentiment contraire, ſur-tout dans les ſcenes de diſſimulation où le poëte a ſuppoſé que ces nuances ne ſeroient apperçûes que des Spectateurs, & qu'elles échapperoient à la pénétration des perſonnages intéreſſés! Telle eſt la diſſimulation d'Atalide avec Ro-

Roxane, de Cléopatre avec Antiochus, de Néron avec Agrippine. Plus les personnages sont difficiles à séduire par leur caractère & leur situation, plus la dissimulation doit être profonde, plus par conséquent la nuance de fausseté est difficile à ménager. Dans ce vers de Cléopâtre, *c'en est fait, je me rends, & ma colere expire*; dans ce vers de Néron, *avec Britannicus je me reconcilie*, l'expression ne doit pas être celle de la vérité, car le mensonge ne sauroit y atteindre: mais combien n'en doit-elle pas approcher? En même tems que le spectateur s'apperçoit que Cléopatre & Néron dissimulent, il doit trouver vraisemblable qu'Antiochus & Agrippine ne s'en apperçoivent pas, & ce milieu à saisir est peut-être le dernier effort de l'art de la déclamation. Laisser voir la feinte au spectateur, c'est à quoi tout comédien peut réussir; ne la laisser voir qu'au spectateur, c'est ce que les plus consommés n'ont pas toûjours le talent de faire.

De tout ce que nous venons de dire, il est aisé de se former une juste idée du jeu muet. Il n'est point de scene, soit tragique, soit comique, où cette espece d'action ne doive en-

trer

trer dans les ſilences. Tout perſonnage introduit dans uue ſcene doit y être intéreſſé, tout ce qui l'intéreſſe doit l'émouvoir, tout ce qui l'émeut doit ſe peindre dans ſes traits & dans ſes geſtes: c'eſt le principe du jeu muet; & il n'eſt perſonne qui ne ſoit choqué de la négligence de ces acteurs, qu'on voit inſenſibles & ſourds dès qu'ils ceſſent de parler, parcourir le ſpectacle d'un œil indifférent & diſtrait, en attendant que leur tour vienne de reprendre la parole.

En évitant cet excès de froideur dans les ſilences du dialogue, on peut tomber dans l'excés oppoſé. Il eſt un degré où les paſſions ſont muettes, *ingentes ſtupent*: dans tout autre cas, il n'eſt pas naturel d'écouter en ſilence un diſcours dont on eſt violemment émû, à moins que la crainte, le reſpect, ou telle autre cauſe, ne nous retienne. Le jeu muet doit donc être une expreſſion contrainte & un mouvement réprimé. Le perſonnage qui s'abandonneroit à l'action devroit, par la même raiſon, ſe hâter de prendre la parole: ainſi quand la diſpoſition du dialogue l'oblige à ſe taire, on doit entrevoir dans l'expreſſion muette & retenue de ſes ſentimens, la raiſon qui lui ferme la bouche.

Une

Une circonſtance plus critique eſt celle où le poëte fait taire l'acteur à contre-tems. On ne ſait que trop combien l'ambition des beaux vers a nui à la vérité du dialogue. Combien de fois un perſonnage qui interromproit ſon interlocuteur, s'il ſuivoit le mouvement de la paſſion, ſe voit-il condamné à laiſſer achever une tirade brillante? Quel eſt pour lors le parti que doit prendre l'acteur que le poëte tient à la gêne? S'il exprime par ſon jeu la violence qu'on lui fait, il rend plus ſenſible encore ce défaut du dialogue, & ſon impatience ſe communique au ſpectateur; s'il diſſimule cette impatience, il joue faux en ſe poſſédant où il devroit s'emporter. Quoi qu'il arrive, il n'y a point à balancer; il faut que l'acteur ſoit vrai, même au péril du poëte.

Dans une circonſtance pareille, l'actrice qui joue Pénélope (mademoiſelle Clairon) a eu l'art de faire d'un défaut de vraiſemblance inſoûtenable à la lecture, un tableau théatral de la plus grande beauté. Ulyſſe parle à Pénélope ſous le nom d'un étranger. Le poëte, pour filer la reconnoiſſance, a obligé l'actrice à ne pas lever les yeux ſur ſon interlocuteur;

mais à mesure qu'elle entend cette voix, les gradations de la surprise, de l'espérance, & de la joye, se peignent sur son visage avec tant de vivacité & de naturel, le saisissement qui la rend immobile tient le spectateur lui-même dans une telle suspension, que la crainte de l'art devient l'expression de la nature. Mais les Auteurs ne doivent pas compter sur ces coups de force, & le plus sûr est de ne pas mettre les acteurs dans le cas de joüer faux.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot des repos de la déclamation, partie bien importante & bien négligée. Nous avons dit plus haut que la déclamation muette avoit ses avantages sur la parole: en effet la nature a des situations & des mouvemens que toute l'énergie des langues ne feroit qu'affoiblir, dans lesquels la parole retarde l'action, & rend l'expression traînante & lâche. Les peintres dans ces situations devroient servir de modèle aux poëtes & aux comédiens. L'*Agamemnon* de Timante, le *saint Bruno en oraison* de le Sueur, le *Lazare* du Rembrandt, la *descente de croix* du Carrache, sont des morceaux sublimes dans ce genre. Ces grands maîtres ont laissé imaginer

&

& sentir au spectateur ce qu'ils n'auroient pû qu'énerver, s'ils avoient tenté de le rendre. Homere & Virgile avoient donné l'exemple aux peintres. Ajax rencontre Ulysse aux enfers, Didon y rencontre Enée. Ajax & Didon n'expriment leur indignation que par le silence. Il est vrai que l'indignation est une passion taciturne, mais elles ont toutes des momens où le silence est leur expression la plus énergique & la plus vraie.

Les acteurs ne manquent pas de se plaindre, que les Poëtes ne donnent point lieu à ces silences éloquens, qu'ils veulent tout dire, & ne laissent rien à l'action. Les Poëtes gémissent de leur côté de ne pouvoir se reposer sur l'intelligence & le talent de leurs acteurs pour l'expression des réticences. Et en général les uns & les autres ont raison; mais l'acteur qui sent vivement, trouve encore dans l'expression du poëte assez de vuide à remplir.

Baron, dans le rôle d'Ulysse, étoit quatre minutes à parcourir en silence tous les changemens qui frappoient sa vüe en entrant dans son palais.

Phedre apprend que Thesée est vivant. Racine s'est bien gardé d'occuper par des paroles le prémier moment de cette situation.

> Mon époux est vivant, Oenone, c'est assez,
> J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage,
> Il vit, je ne veux pas en savoir davantage.

C'est au silence à peindre l'horreur dont elle est saisie à cette nouvelle, & le reste de la scene n'en est que le développement.

Phedre apprend de la bouche de Thésée, qu'Hippolyte aime Aricie. Qu'il nous soit permis de le dire : si le poëte avoit pû compter sur le jeu muet de l'actrice, il auroit retranché ce monologue : *Il sort : quelle nouvelle a frappé mon oreille*, &c. & n'auroit fait dire à Phedre que ce vers, aprés un long silence,

> Et je me chargerois du soin de le défendre.

Nos voisins sont plus hardis, & par conséquent plus grands que nous dans cette partie. On voit sur le théatre de Londres Barnweld chargé de pesantes chaînes, se rouler avec son ami sur le pavé de la prison, étroitement serrés l'un dans les bras de l'autre; leurs larmes, leurs sanglots, leurs embrassemens, sont l'expression de leur douleur.

Mais

Mais dans cette partie, comme dans toutes les autres, pour encourager & les auteurs & les acteurs à chercher les grands effets, & à risquer ce qui peut les produire, il faut un public sérieux, éclairé, sensible, & qui porte au théatre de Cinna un autre esprit qu'à ceux d'Arlequin & de Gille.



## ARTICLE SIXIEME.

# DISCOURS

*Sur les avantages de l'Histoire rélativement à l'Education.* *

MOn titre annonce les bornes de mon discours; ce n'est point l'éloge de l'histoire, que j'entreprends; elle est assez recommandable par le besoin continuel qu'on a de ses lumiéres & par son influence sur toutes les sciences; elle en conserve les faits quelquefois plus intéressants que les preuves.

Je dois d'ailleurs éviter le reproche d'un défaut trop ordinaire aux gens de lettres, & qu'on me feroit peut-être avec raison: On prétend que, jaloux de l'objet de leurs études, ils voudroient persuader que c'est le seul dont on devroit s'occuper; semblables en ce point à ces orateurs stériles qui ne font valloir le

* Par Mr..... Membre de l'Académie de Lyon, où cet intéressant Discours a été lû.

le ſujet qu'ils traitent qu'aux dépens des autres. Ce ſeroit en effet rompre la chaine & l'harmonie des connoiſſances, leur inſpirer, ſi l'on peut parler ainſi, ſon dedain particulier, &, en ſe rendant fieres de ce qu'elles ſont, en éloigner les ſecours réciproques, qu'elles doivent ſe donner, qui pourroient ſeuls les conduire à la perfection, dont elles jouiroient réunies, & à laquelle elles n'atteindront jamais en reſtant iſolées.

Mon unique objet eſt donc d'examiner ici les avantages, que l'éducation peut tirer de l'hiſtoire; avantages que je n'oſe dire inconnus, mais au moins négligés, qui rendroient l'éducation plus facile pour les Maitres & plus utiles pour les diſciples.

Il n'eſt pas de mon ſujet d'appuyer ſur l'importance de l'éducation, je la ſuppoſe démontrée; qui ne ſçait pas que l'inſtruction fait preſque tout?

Chaque peuple a adopté un ſyſtême d'éducation, ou a été entrainé à telle ou telle pratique par le caractère qui le diſtingue; la nature des gouvernemens, la qualité des Climats y ont auſſi contribué néceſſairement. Le reſultat de leurs procédés divers n'a pourtant pas

formé un plan général d'éducation, qui paroiſſe avoir mérité la préférence; toutes les nations ſemblent avoir eû moins d'égard à ſe former de bons citoyens qu'à ſe procurer des richeſſes. Si quelques ſiécles avoient prévalu en fait d'éducation, ce ſeroient ceux qu'on à propoſé pour modèles, les ſiécles de Pericles, d'Auguſte, de François Ier. & de Louis XIV; en avons-nous reçu une règle particuliére, qui ait concouru à former ces hommes célébres, qui ont mérité à ces quatre ages ſi mémorables la réputation dont ils jouiſſent? c'étoient des hommes élevés à peu-près comme nous, chez qui le génie avoit réparé la premiére éducation, qui ont été effectivement leurs maîtres eux-mêmes; il leur eſt arrivé ce ce qui nous arrive quand les paſſions n'étouſent pas là raiſon & que nous ſentons quelqu'émulation pour les ſçiences; nous tachons d'oublier ce que nous avons appris, ou, ce qui eſt peut-être plus exactement vrai, nous apprenons nous-mêmes ce qu'on avoit négligé de nous apprendre. On n'en a pas moins à regretter un tems conſidérable perdu & toujours irréparable.

Je n'interroge point ici cette foule prodigieuſe

gieuse, qui gémit sur la perte d'une portion de la vie la plus propre aux sciences, qui en sent tout le prix, & qui n'a ni le courage ni les moyens d'y suppléer.

Combien auroient été utiles à leur patrie? combien auroient trouvé dans le travail de l'esprit des remédes à l'ennui, au vice & aux besoins, ces fleaux formidables du bonheur des Etats & de celui des particuliers?

Je n'excépte pas de ce nombre cette jeunesse brillante, qui ne vit que de plaisirs, qui les fait naitre par-tout où elle paroit; elle rougit quelquefois de ne sçavoir rien, & toute absorbée quelle paroit être dans la frivolité, elle ne laisse pas de tourner ses regards sur le passé, elle reconnoit ce qui lui manque, elle voudroit racheter chérement les années qu'elle a perdües, si le tourbillon, qui l'entraine, lui en donnoit le tems, ou ne lui faisoit entrevoir l'impossibilité d'y travailler.

A Dieu ne plaise que j'appelle en témoignage ceux qui sont préposez parmi nous à l'éducation; leur métier est si penible, disoit Plaute, qu'il faut avoir encouru la haine des Dieux pour y être livré; *hos odit jupiterquos fecit pedagogos*; d'ailleurs ils suivent la mode établie

établie, & où n'étend-elle pas ſon empire? ils ne ſont pas les maîtres de s'y ſouſtraire, ils courroient riſque de voir leurs claſſes deſertes, comme le leur faiſoit apréhender Ciceron, *ſoli in ſcholis relinquentur*; ils ſont forcés de ſe conformer à la folie qui règne, *neceſſe habent cum inſanientibus furere*, dit Petrone. Il en eſt d'eux, continue-t-il, comme du Pêcheur qui reſteroit aſſis ſur ſon rocher ſans eſpérance de poiſſon, s'il n'attachoit à ſes hameçons un appat qui les attire: les Parens, ajoute-t-il encore, ſont les plus blamables; ſottement attendris ſur leurs enfans, ils ne veulent pas qu'on donne à leur eſprit la ſeule nourriture qui pourroit les former.

Toutes ces difficultés qui fondent ou qui autoriſent le mauvais uſage où l'on eſt de paſſer les premiéres années de ſa vie ſans preſqu'aucun fruit pour celles qui les ſuivent, parce que, dit l'Auteur que j'ai déja cité, on les paſſe à ne rien voir & à ne rien entendre de ce qui eſt utile & d'uſage dans les divers états que l'on embraſſe, *qui nihil ex iis quæ in uſu habemus aut audiunt aut vident*! toutes ces difficultez, dis-je, s'évanouiroient ſi l'hiſtoire devenoit la baſe de l'éducation ordinaire

dinaire. D'abord la nature a formé tous les hommes avec une envie d'apprendre plus ou moins ardente, mais univerſelle, de ſorte qu'il n'en eſt aucun, qui ne ſe prête au moins à écouter les recits qu'on lui fait: les nourrices en abuſent pour retenir les enfans; les maîtres s'en ſervent pour récompenſer leurs écoliers; diſpoſition heureuſe, qui indiquoit le chemin qu'on devoit ſuivre, & qu'on a abandonné ſans ſçavoir pourquoi; on s'eſt tourné du côté le plus oppoſé à la nature; on a appliqué les enfans à des diſcuſſions idéales & métaphyſiques, qui ſont auſſi peu proportionnées à la portée de leurs jeunes eſprits que le ſeroit un fardeau énorme à un corps qui n'a pas encore acquis toute la force dont il eſt ſuſceptible. Qu'on ne m'arrête point ſur la qualité *d'eſprit jeune*; il n'eſt pas douteux que ſes opérations étant très-dépendantes des organes, il a, tout immortel qu'il eſt, un accroiſſement & un dépériſſement ſenſible, relatif à la mécanique du corps auquel il eſt uni. Pourquoi vouloit donc que l'eſprit ſoit capable de toutes les opérations de ſon reſſort avant que le corps le ſoit de celles qui lui ſont propres? les deux facultés ne vont-elles pas de concert juſqu'à un

un certain tems? & l'esprit peut-il, avant que d'avoir acquis une sorte d'indépendance, en imposer à ce corps, qui lui fait quelquefois la guerre, & sur lequel ses victoires & ses triomphes font la véritable gloire du sage? S'il est vrai, comme je veux bien en convenir, que les esprits des enfans sont capables de plusieurs opérations difficiles, il est encore plus vrai qu'il y a beaucoup d'exemples d'esprits usés avant le tems par ces mêmes opérations forcées, & que ceux qui échapent à ce malheur, ou sont des phénoménes qu'on ne peut citer, ou se sont dérobés à l'application qu'on exigeoit d'eux. C'est de cette derniére classe, qui est immense, que sortent ces jeunes gens innombrables, qui ne sçavent rien après dix ou douze ans d'étude, & c'est principalement à leurs besoins que j'applique ce que j'ai à dire des avantages de l'histoire.

En leur supposant cette envie d'apprendre, cette curiosité naturelle, dont on ne peut douter, ne paroit-il pas au premier coup d'œil qu'il en coûteroit moins aux maitres de l'exercer, & aux écoliers de la satisfaire? Descendons un moment dans le détail. Combien faut-il de tems pour expliquer & pour comprendre les

les seules règles du rudiment ? combien en faut-il pour en saisir l'application juste & pour s'assurer qu'on n'y manquera jamais ? le raisonnement s'en mesle, la justesse d'esprit y est nécessaire, les notions en sont abstraites, & l'on ne doit ce premier succès, si c'en est un, qu'à une fatigue excessive qui donne de l'humeur au maître, qui dégoute l'écolier, qui lui rend son état malheureux, qui lui fait envisager avec horreur les livres qui en sont l'objet, & qui est pour plusieurs dans la suite la source malheureuse de leur éloignement pour toute sorte d'étude & de travail d'esprit.

Peut-on ne pas convenir, sans faire tort à sa raison, que les élémens de l'histoire n'auroient aucun de ces inconvéniens ? l'explication en seroit facile ; c'est un objet de mémoire auquel suffiroit la plus legére attention de l'esprit, celle précisément qui convient à une faculté qui ne jouit pas encore de tous ses droits ; la lassitude si ordinaire aux enfans en seroit bannie ; ils auroient tous les jours quelque chose de nouveau sous les yeux, qui préviendroit leur dégout, qui deviendroit un amusement, qui seroit une étude utile sans en avoir presque le nom, toujours odieux à cet âge ; leur

mémoire

core aux objets infinis qu'elle renferme & qu'elle embrasse; objet de religion, objet de morale, objet d'arts & de sciences, objet d'émulation. Disons un mot de chacun de ces points importans sur une matiére où les indications suffisent, & devant des hommes accoutumés à tirer les conséquences des principes qu'on leur présente & à suppléer par leur intelligence à l'impossibilité de tout dire & à l'ennui inévitable des détails.

Objet de Religion. A ce mot quel spectacle frappe ma vûe, attache mes sens, remplit toute mon ame! L'histoire m'en apprend la vérité, la beauté, la divinité; elle remonte à sa source qui est l'être des êtres; elle me le peint créant l'univers dans le tems, montrant aux hommes ce qu'ils lui doivent, ce qu'ils doivent à leurs semblables, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes pour être heureux; elle en rend la preuve permanente par continuité de l'ordre établi dès l'origine du monde; elle fait voir dans tous les tems & dans tous les pays l'idée de la divinité & de la religion, qui en est la suite, défigurée par les passions & par les erreurs des hommes; elle n'en rapporte les excès & les délires que pour

en faire voir l'impuissance; elle crie aux oreilles de l'enfance, que le nom de Dieu est l'Eternel, que le monde est son ouvrage; elle ne l'embarasse point dans le dédale tortueux de mille questions abstraites, dont se tirent avec tant de peine & si peu de succès ceux qui les ont formées; elle parle à l'esprit par les sens; elle se conforme à sa portée; comme c'est par eux que le fil de nos pensées commence à se développer, elle ne présente aux foibles yeux des enfans que des tableaux, qui les éclairent, qui échauffent leur ame tendre, qui leur arrachent les prémiers soupirs, dont ils sont capables; soupirs d'amour, de reconnoissance & d'admiration; tribut de leur âge qu'ils ne peuvent refuser à la prémiere découverte du majestueux assemblage qui forme l'univers. Le détail des merveilles qu'il renferme accroit la religion qu'il établit. On lit à chaque page dans ce livre ouvert à tous les yeux, la grandeur, la puissance, la sagesse, la bonté de celui qui l'a donnée; les révolutions des empires qui passent, les générations des hommes se succédent; les loix & les gouvernements, qui changent, sont les preuves parlantes de l'immutabilité qui lui est propre, de la divinité qui la consacre & du né-

ant de toutes celles qui ne lui ressemblent pas. L'histoire n'est pas moins persuasive, moins éloquente sur la Morale que sur la Religion; elle n'en propose la pratique que par les exemples, qui en adoucissent la sevérité, qui ont tant de force sur nous, qui encouragent notre foiblesse. Il n'est point de vertus, dont elle ne donne des modèles; elle ne s'attachera pas, il est vrai, à des définitions, à des analyses, qui en expliquent les divers degrés, qui en détaillent tous les ressorts cachez, & qui, à force de les discuter, les réduisent souvent à faire douter de leur existence. C'est par les faits que l'histoire prouve leur beauté, leur grandeur, leur influence sur le bonheur des peuples & des Rois. Le courage d'Horatius Coclès, le devouement de Decius, la fermeté de Scévola, la continence de Scipion, le desintéressement de Regulus n'ont besoin que d'être montrez; il n'est point d'état, de profession, d'age, de sexe, de peuple, qui ne présente par le secours de l'histoire, des exemples qui frappent, qui entrainent, qui excitent à la vertu, qui font plus encore, qui préviennent les objections, les repugnances, les excuses, qu'on pourroit alleguer pour ne pas

les

les imiter. C'eſt cette utilité de l'hiſtoire, qui lui donne tant d'aſcendant ſur les autres moyens de former les hommes ; elle n'accumule pas les préceptes, elle ne raiſonne pas, elle expoſe ; quelle vertu n'a-t-elle pas célébrée, quel vice n'a-t-elle pas décrié, quel crime n'a-t-elle pas condamné ? ſupérieure aux tems, aux uſages, aux paſſions, aux préjugés, aux modes même, elle ſcelle le bien & le mal de ſon ſceau ineffaçable, elle attache aux actions des hommes la gloire ou la honte, elle forme ce cours de morale épuré, touchant, lumineux, que la philoſophie, toute ſublime qu'elle eſt, perſuade moins par ſes raiſonnemens que l'hiſtoire par ſes exemples. Il me ſemble la voir deſcendre de ce trône où elle juge les vivans & les morts, ſe proportionner à la foibleſſe des enfans, fournir à leur eſprit & à leur cœur des notions ſimples, mais efficaces de ce qu'ils doivent rechercher ou fuir ; elle les mène par degrez, elle les amuſe autant qu'elle les inſtruit ; on n'apperçoit point ces dégoûts, ces averſions, qu'inſpire l'étude ordinaire ; ils reviennent à elle avec empreſſement, ſans ſçavoir que c'eſt pour apprendre à devenir des hommes vertueux ; ils ne s'en doutent

pas, & se trouvent tels sans avoir eû en quelque sorte la peine d'y travailler. C'est avec la même facilité qu'elle détruit ces penchans vicieux si difficiles à déraciner dans la suite, qu'elle forme ce goût, cette sensibilité pour la vertu qui caractérise les belles ames, qu'elle diminüe enfin l'attrait pour le mal, & qu'elle augmente celui que nous avons pour le bien.

Maitresse en religion & en morale, l'histoire l'est encore pour eux dans les sciences & dans les arts, qu'ils connoitront au moins avant que de choisir & de se décider à les embrasser.

Les sciences & les arts ont leurs historiens comme les peuples; on sçait leur origine, leurs progrès, leurs variations, leur décadence leurs établissemens, leur utilité; on connoit les découvertes faites en chaque genre, on a des observations sur les procédés des arts; chaque sçavant, chaque artiste un peu célébre a instruit sur quelque point ceux qui devoient le suivre; l'histoire est dépositaire de tous ces monumens secrets des humains; c'est la gloire des hommes, c'est leur ouvrage, ils en ont puisé les idées dans les œuvres du Créateur; c'est de lui qu'ils tiennent les dons

divers

divers qui les ont fait exceller dans les productions qu'ils ont laissées, mais c'est toûjours leur travail, leur propre industrie, qui les a rendus en quelque sorte les émules de Dieu même: Où ne me conduiroit pas le détail immense, qui se présente à mon esprit! que de merveilles j'aurois à vous tracer, qui vengeroient les sciences & les arts des imputations de ceux qui les méprisent, faute de les connoitre, & de ceux qui les calomnient, par le desespoir d'y atteindre. Bornons à l'avantage de l'éducation ce que l'histoire nous offre en ce genre, & disons à sa gloire qu'il n'y a qu'elle qui puisse donner aux enfans les vraies connoissances qui leur conviennent; les livres qui en traitent sont trop relevés pour eux, ils les meneroient plus loin qu'ils ne peuvent aller, ils lasseroient leur esprit sans l'éclairer; laissons agir l'histoire, elle profitera de toutes les occasions, qui se présenteront à chaque pas, de les instruire; tout ce que les enfans voient, touchent, entendent, est un sujet d'instruction, une leçon utile: la terre sur laquelle ils marchent, le ciel qu'ils contemplent, les astres qui le décorent, les météores & les frimats, qui les affligent, les

mers & les riviéres, qui les étonnent, les êtres divers qui remplissent ces élémens, tout devient leçon, connoissance pour eux; les alimens qui les nourrissent, les meubles à leur usage, les habits qui les couvrent, les maisons qu'ils habitent, les villes & les campagnes où ils sont nés, sont autant de moyens que l'histoire employe pour les mettre au fait de ce qui les environne. Que d'instructions ne tire-t-elle pas de ces récits, qui paroissant bornés à des objets assez minces, emportent nécessairement des idées saines sur les usages, sur les mœurs, & sur les abus, qui s'introduisent par tout; idées d'autant plus avantageuses que d'accessoires qu'elles semblent être, elles deviennent dans la suite des principes invariables de conduite. Quel enfant est assez stupide pour ne pas trouver dans cette variété ainsi mise à sa portée, de quoi vaincre les obstacles qui s'opposent à ses lumiéres? quel enfant plus dispos ne se prendra pas de goût pour quelqu'un des objets qu'on lui offre? son talent se décélera par sa facilité à l'entendre, par le plaisir qu'il y trouvera; voye infaillible de découvrir les dispositions de l'enfance, de corriger les défectueuses & d'aider celles qui peuvent un jour lui faire honneur. On

ne feroit pas dans le cas où l'on eſt tous les jours d'être embaraſſé d'un enfant, de ne ſçavoir à quoi l'appliquer; il aprendra au moins les noms des ſçiences & des arts, leur objet, leur utilité; il les diſtinguera, il les aimera, il s'y attachera peut-être; & quel bonheur pour lui s'il s'en affecte aſſez pour les préférer à une infinité de goûts, de paſſe-tems dangereux, fruits funeſtes de l'oiſiveté! il eſt rare que ceux qui travaillent ſoient malheureux; il eſt plus rare encore que ceux qui ne font rien ſoient heureux. Que ſera-ce ſi l'émulation ſe mêle à l'inſtruction des enfans? Où ne porte pas l'hiſtoire cet avantage précieux? C'eſt en quoi elle excelle, c'eſt ſon triomphe; ceux qui lui diſputent quelqu'attribut n'oſeroient lui conteſter celui-ci; c'eſt elle qui fait fructifier ce germe heureux, qu'on appelle émulation, à qui nous devons tant de prodiges. L'hiſtoire réaliſe ce temple de mémoire, qui n'exiſta jamais, où l'on ſuppoſe qu'étoient gravés les noms des hommes recommandables en tous les genres; c'eſt elle en effet, qui les tranſmet à la poſtérité, qui en conſerve le ſouvenir, & qui leur donne l'immortalité dont ils jouiſſent. Ces noms fameux précédent les inſtruc-

tions qu'elle donne; ils les adouciſſent; ce ſont les bords du vaſe qui encouragent à avaler la boiſſon qu'il renferme; il faut, dit Montaigne, emmieller la viande ſalubre à l'enfant. La difficulté de les imiter ne ſe préſente que lorſque l'émulation a produit ſon effet, que le cœur a été aſſez échauffé pour ne pouvoir être rebuté par le travail.

Comme il y des couronnes pour toutes les vertus, pour tous les talens, pour tous les ſervices rendus à l'humanité, l'hiſtoire choiſit dans le ſanctuaire de ſes archives, montre à propos le ſaint, le monarque, le héros, le ſçavant, le philoſophe, l'artiſte, qui en eſt décoré, & qu'elle croit le plus propre à enflamer le cœur de ſon éléve. Les grands objets aggrandiſſent l'ame lorſqu'elle en eſt encore ſuſceptible; s'il y a quelque différence entre l'éducation des Princes & celle des peuples, entre les caracteres, entre les diſpoſitions, on trouve également dans l'hiſtoire des ſujets d'émulation capables de les élever tous à l'imitation des modèles qu'on leur préſente, & qui conviennent à leur état. Le vrai heroiſme eſt de toutes les conditions; il n'y a point d'état qui n'en fourniſſe, & qui ne puiſſe exciter le courage

ge d'un enfant, quand on veut l'en occuper & le lui montrer ſous les faces les plus attrayantes.

Ce ſeroit ici le lieu de faire valoir la force de l'exemple, ſi elle avoit beſoin de preuves; je renvoye ceux qui en demandent, à ce nombre incroyable de jeunes gens, que les mauvais exemples ont perdu; quelqu'idée déſavantageuſe qu'ils ſe ſoient faite de la nature humaine, ils concluront de l'examen auquel ils peuvent la ſoumettre, que s'il y a plus d'hommes corrompus par les mauvais exemples qu'il n'y en a de perfectionnés par les bons, c'eſt que le moyen que je propoſe eſt preſqu'inoui dans l'éducation; c'eſt qu'on ne ſe ſert pas de l'hiſtoire pour obtenir des enfans ce qu'on exige d'eux. On convient que l'exemple ſéduit, entraine, que ſon charme eſt inconcevable, que ſon empire s'étend à tout, qu'il triomphe des obſtacles les plus inſurmontables, que les paſſions même lui cédent: c'eſt ſur cette force qui le caractériſe, qu'on établit avec raiſon l'utilité des études publiques; il fera plus, dit-on, que les maitres; les enfans imitent ce qu'ils voyent ſans trop s'embaraſſer du bien ou du mal qu'on leur fait

fait voir. Avec une conviction si parfaite pourquoi ne pas employer l'histoire pour donner à l'exemple une force utile, efficace? on livre les enfans à des exemples funestes, dangereux, & on leur dérobe ceux qui en feroient des hommes estimables.

Je m'arrêterois volontiers à comparer l'usage ordinaire avec la régle que j'ai osé exposer; quelle induction ne pourrois-je pas en tirer? je laisse faire ce paralléle à ceux qui m'écoutent; j'ai plaidé une cause dont ils sont les juges.



ARTI-

## ARTICLE SEPTIEME.

# LETTRE SUR LE MARIAGE, ECRITTE A MYLORD KILMOREY.*

VOus me demandez, Milord, quelles sont mes idées sur le Mariage; vous voulez que je vous développe les principes naturels de cette matiére, & quelles sont les règles générales que la droite raison fournit à l'homme pour diriger une société si utile au genre humain, & qui est sans contredit la baze & le fondement de toutes les autres.

Je vous avouerai ingénument, Milord, que j'ai pensé plus d'une fois si je devois répondre à vos questions & vous satisfaire là-dessus, ou

* Cette Lettre, qui n'a jamais été imprimée telle que nous la donnons ici, est de feu Mr. *Burlamaqui* Professeur en Droit à Geneve & Conseiller d'Etat, Auteur de l'excellent Ouvrage sur le *Droit Naturel & Politique*

ou ſi je vous demanderois grace. Le ſujet m'a paru toujours également difficile & délicat ; pour bien écrire ſur cette matiére il faudroit pouvoir ſatisfaire en même tems l'homme galant, le mari, la femme & le Philoſophe ; combien d'interêts différens à ménager ? où pouvoir trouver des temperamens aſſez heureux pour cela ? Comment raiſonner ſur une choſe ſur laquelle le ſentiment eſt ſi vif & ſi naturel à l'homme, qu'il ſemble devoir, lui ſeul, être pris pour règle. N'y a-t-il pas même une témérité indiſcrette à vouloir dévoiler les miſtères de l'Himen, qui ſemblent inſéparables du ſilence & de l'ombre ; & puis-je me flatter de trouver ces tours heureux, ces expreſſions délicates qui diſent en même tems & ne diſent pas, qui ſatisfont également à la vérité & ménagent la modeſtie. D'un côté que peut-on dire de nouveau ſur un ſujet, qui depuis près de ſix mille ans, fait l'occupation des deux parts du genre humain? de l'autre, qui eſt-ce qui eſt à portée de raiſonner de ſang froid là-deſſus & d'une maniére aſſez déſintereſſée ? L'homme marié ne touche-t-il point de trop près à cet état pour le bien connoitre ? & le jeune homme n'en

n'en est-il point trop éloigné pour s'en faire des idées bien justes ?

Ce sont là, Mylord, tout autant de difficultez tirées du fond même du sujet, & qui sans doute le rendent difficile; mais, comme si ce n'en étoit pas assez pour me mettre dans l'embarras, il s'en présente encore plusieurs autres qui l'augmentent considérablement. Comment ferai-je pour me tirer d'affaire au milieu de tant d'opinions contradictoires sur ce sujet qui sont reçues dans le monde, & qui ont toutes une antiquité qui les rend également respectables ? Comment voulez-vous que je me ménage entre le Moraliste sévére qui, oubliant totalement la nature, veut assujetir l'amour à des règles uniquement tirées de sa mauvaise humeur, & le jeune homme galant qui ne veut reconnoître d'autre règle en amour que l'amour même ?

Ce seroit sans contredit tenter l'impossible que de chercher à concilier tant de sentimens opposés : je les oublie donc tous dans ce moment; je ne veux faire aucune attention aux règles reçues dans le monde, ni à la maniére dont on pense communément sur l'Amour & le Mariage. Permettez moi, Mylord, de

raison-

raiſonner aujourd'hui avec cette liberté que vous accordés à vos amis, & qui donne tant d'agrément aux converſations qu'ils ont avec vous.

Je ne rechercherai donc point ici ce que les Juifs, les Romains, les Philoſophes Payens ou Chrêtiens même, ont penſé ou penſent encore là-deſſus. Je n'en veux qu'à la *vérité*, & vous exigés de moi, Mylord, que je vous diſe ce que la raiſon naturelle apprend à l'homme ſur ce ſujet.

N'eſt-ce pas en effet ſe moquer du monde que de rapporter gravement l'autorité d'un Lycurgue, & le ſentiment d'un Platon ou d'un Ariſtote pour prouver que telle & telle choſe eſt de droit naturel ſur la matiére du mariage? Je crois même devoir m'abſtenir de conſulter aujourd'hui ces mêmes Docteurs d'un certain ordre, qui ſont peut-être trop authoriſés dans le Monde pour qu'un ſimple Philoſophe puiſſe s'entretenir avec eux & tirer d'eux quelque lumiére, je veux parler des Eccléſiaſtiques. Je ne ſçai pourquoi ces Docteurs Angeliques ont abſolument voulu ſanctifier un contract de la nature de celui dont il s'agit, qui n'intéreſſe point directement le ſalut éternel, & cela dans le tems qu'une partie conſidérable d'entr'eux ſe ſont volon-

volontairement privez de la liberté que la nature leur donnoit d'y entrer eux-mêmes: quoi qu'il en ſoit, Mylord, je reſpecte fort toutes leurs déciſions, mais plus leur authorité eſt reſpectable, & plus auſſi le préjugé m'en paroit dangereux: Je ne veux donc, Mylord, écouter ici que la nature ſeule; c'eſt le guide que je me propoſe de ſuivre; c'eſt dans cette ſource que je veux chercher à découvrir quelle eſt la nature de cette ſociété ſi naturelle à l'homme & que nous appellons le *mariage*; quelle eſt ſa deſtination & ſa principale fin. Je veux examiner quelle eſt la conſtitution de l'homme à cet égard & quelles ſont ſes inclinations & ſes penchans naturels; tâcher de découvrir en même tems s'ils doivent être ſubordonnez à quelque règle ſupérieure, & ſi cela eſt, quelle eſt cette règle même; peut-être qu'en philoſophant ſelon cette méthode, je parviendrai enfin à quelque choſe de fixe & de bien déterminé, & qu'en même tems que je développerai les ſecrets les plus cachés de la nature, j'aurai occaſion de reconnoître la ſageſſe de ſon auteur. Mais, Mylord, comme je ne veux conſulter perſonne & que je me livre tout entier à mes propres idées,

idées, agréés aussi, s'il vous plait, que je ne reconnoisse aujourd'hui d'autre juge que vous; vous me redresserés là où je pourrai m'égarer, & comme vous réünissés en votre personne deux qualités également nécessaires en ce point, celle d'homme galant, & celle d'homme sage, j'abandonne avec plaisir & sans reserve mes idées à votre jugement.

La premiére chose, Mylord, qui se présente à mon esprit & qui me frappe de la maniére la plus évidente, c'est cette inclination générale & que je trouve universellement répandue chez tous les hommes pour les plaisirs de l'amour.

Quand j'examine cette inclination de plus près, je m'apperçois bientôt, qu'elle est du nombre de celles qui sont naturelles à l'homme, indépendantes de sa volonté, suite nécessaire de sa constitution, ouvrage de l'Auteur même de la nature. C'est ce qui paroît évidemment par la différence des sexes, comme aussi par ce que les mêmes causes naturelles qui contribuent à l'entretien & à la conservation de la vie, concourent aussi nécessairement à faire naître chez l'homme ces mouvemens qui le portent à l'amour & au plaisir.

Mais ce n'est pas tout, Mylord, & il y

a plus encore; cette inclination, ce penchant naturel de l'homme aux plaisirs de l'amour est par lui-même si violent, & il a un si grand degré de vivacité, qu'il est capable de porter l'homme aux plus grandes extrémitez, & qu'il n'y a rien de si difficile ou de si périlleux qu'il n'ose tenter pour le satisfaire: les considérations les plus fortes, la vue du plus grand peril sont à peine capables de balancer la force triomphante & supérieure du plaisir & de la passion; & jugez, je vous prie, Mylord, si malgré toutes les précautions que les hommes ont prises là-dessus, si malgré les puissantes barriéres qu'ils ont opposées à la vivacité naturelle & impétueuse du tempérament & de l'instinct, il arrive tous les jours tant de désordres à cet égard, quelle ne doit pas être la force & l'activité de cette vertu productrice, à l'envisager en elle-même.

Arrêtons nous un moment, Mylord, sur ces remarques, elles me fournissent plusieurs réflexions importantes. La prémiére c'est que quels que puissent être quelque fois les effets de ce penchant naturel de l'homme à l'amour & au plaisir, il ne faut pourtant pas l'envisager comme une imperfection ou un vice de

se seroit-elle oubliée en cet article? J'espere même que la suite de mes raisonnemens m'aménera insensiblement au point de pouvoir vous le prouver d'une maniére plus précise.

Mais, Mylord, plus ce présent de la nature est précieux & considérable, & plus aussi il importe à l'homme d'en faire un bon usage; il se trouve d'autant plus interessé à y apporter le ménagement le plus sage, que l'expérience de tous les jours lui apprend quels désordres & quels malheurs sont les suites inévitables d'un abandonnement inconsidéré aux voluptés & aux plaisirs.

Mais, me direz-vous, comment pouvez-vous prétendre assujettir à quelque règle fixe & déterminée un penchant également naturel & violent, & des désirs dont le charme séduisant & enchanteur a tant de force? ne seroit-il pas bien plus naturel de penser que ce penchant & ces désirs doivent se servir de régle à eux-mêmes, & qu'étant tout autant d'effets naturels & nécessaires, l'homme peut s'y abandonner sans réserve?

Je reconnois, Mylord, avec vous, que c'est ici où l'on commence à sentir quelque difficulté. Voyons cependant si l'on ne peut pas

dire

dire avec vérité que quelque violence que puissent avoir les désirs naturels de l'homme, ils doivent pourtant être subordonnés à quelque régle; ce qui commence à m'ébranler là-dessus, c'est que je remarque que tous les hommes qui raisonnent tant soit peu s'accordent à avouer que ce désir si naturel à l'homme, cet instinct qui le porte avec tant de force à sa propre conservation, & qui sans doute est de tous les instincts le plus fort, doit pourtant être assujetti à la raison, & que quelque violent & quelque naturel qu'il soit, il doit quelque fois le céder au devoir. Si cela est ainsi, pourquoi excepterions nous de cette règle le penchant naturel de l'homme au plaisir? Cela me conduit naturellement à une reflexion générale, & qui achève de me déterminer; c'est que je conçois aisément que si l'homme étoit un pur animal, qu'on ne reconnut en lui aucun principe supérieur & plus noble que l'instinct, on pourroit alors assurer avec raison que l'instinct seroit la seule règle qui devroit suivre & qu'il se tiendroit lieu de loi à soi même; mais puisque nous trouvons dans l'homme un principe de direction plus relevé & supérieur à l'instinct, ne sommes nous pas en droit de conclure que

ce principe doit être la règle univerſelle de ſes mouvemens? Ce qui donne encore une nouvelle force à ces réflexions, c'eſt que je remarque que l'Auteur de la nature, qui a partout cherché l'avantage & le bien-être des Créatures, a obſervé une ſi belle proportion dans ſes ouvrages, que l'inſtinct, qui eſt le ſeul principe de direction dans l'animal, n'agit ordinairement en lui que d'une maniére proportionnée à ſes beſoins, & en même tems avec tant de ménagement qu'il va rarement au-delà de ce qui eſt néceſſaire pour le bien de l'individu & pour le maintien de l'eſpèce; il n'en eſt pas de même de l'homme, ſes déſirs ſont plus fréquents & plus impétueux; s'il s'y livre ſans meſure, il y trouve ſa perte aſſurée. D'où peut venir cette différence? l'homme, ce chef d'œuvre de la nature, ſeroit-il à cet égard d'une pire condition que la bête? Non, Mylord, il peut, quand il le veut, mettre un frein à ſes paſſions les plus violentes: Si d'un côté il ſe trouve expoſé à des perils inconnus aux animaux, il a auſſi par lui-même la force & les moyens de s'en tirer; & c'eſt ſans doute dans cette ſupériorité, dans cet empire qu'il exerce ſur ſes paſſions les plus favorites, que conſiſte

princi-

principalement son excellence & sa véritable grandeur. Je conclus donc, Mylord, que quelque naturel & quelque violent que soit le penchant de l'homme aux plaisirs de l'amour, quelques impétueux que soient ses désirs, ils doivent pourtant toujours être subordonnez à la raison, comme une règle que l'homme ne peut jamais abandonner sans courir risque de se perdre; j'ajoute même que plus les aiguillons de l'amour sont vifs, & plus la raison doit aller au devant des désordres qu'ils pourroient causer.

Nous avons déja un principe général sur cette matière, mais cela n'est pas suffisant encore; il faut tâcher de parvenir à quelque chose de plus détaillé & de plus précis. Ce n'est pas assez, Mylord, de faire sentir à l'homme qu'il doit en toutes choses suivre la raison comme une règle générale & universelle, c'est de quoi tout le monde se pique; il faut de plus, tâcher de le faire convenir des règles mêmes que la raison lui donne. Mais quelles sont ces règles que la raison naturelle prescrit à l'homme sur le sujet dont il s'agit? rien n'est plus aisé que de les connoître; & il n'y a pour cet effet qu'à chercher à découvrir quel a

été le but de l'Auteur de la nature, lorsqu'il a donné à l'homme cette inclination naturelle & cet instinct qui le portent si puissamment à l'amour & aux plaisirs.

Si nous examinons donc quelle a été la fin que l'Auteur de la nature s'est proposé en formant l'homme susceptible des plaisirs de l'amour, il est évident que son but principal a été de pourvoir à la conservation du genre humain. Toutes les Créatures, & l'homme en particulier, sont sujettes à la mort; la Providence a voulu établir un moyen de réparer ces pertes; & je remarque, qu'elle y a pourvû d'une maniére si efficace & avec une libéralité si magnifique, qu'il est, à parler naturellement, impossible qu'aucune espèce vienne à s'éteindre absolument; le plus foible rejetton suffit pour la perpétuer à toûjours. C'est un des endroits, Mylord, où les richesses de la nature se développent avec la plus noble profusion; ses ressources à cet égard sont inépuisables & infinies; les individus périssent tous les jours par mille accidents, l'espèce est immortelle; tel est le systême de la nature; l'homme entre pour sa part dans cet ordre universellement établi, mais c'est avec des modifi-

cation

cations qui lui sont particuliéres & qui sont une suite nécessaire de sa condition naturelle.

En effet, ce n'est pas assez que l'homme cherche à satisfaire cet instinct qui le porte à produire son semblable, il faut outre cela qu'il s'applique à cet ouvrage important d'une maniére qui soit digne d'une nature *raisonnable & sociable*; ces deux mots emportent bien des choses; le soin du corps & de la santé, l'entretien & le perfectionnement des facultez de l'ame; une attention constante aux intérêts de la societé humaine, la nourriture & l'éducation des enfans, tout cela est compris sous ces deux idées. Seroit-ce, je vous prie, une chose convenable à un Etre raisonnable & intelligent, de s'abandonner si aveuglément aux premiers mouvemens de la nature, que les plaisirs qu'il cherche devinssent pour lui une source féconde de douleurs & d'amertumes, que son Corps affoibli & tombé dans la mollesse & dans la langueur, le réduisisse dans un état pire que la mort même? Conviendroit-il d'ailleurs à l'homme, qui fait partie de la societé & qui est né pour elle, de se livrer aux plaisirs, au préjudice de cette même societé & de ce qu'il doit aux autres hommes? L'homme a donc ici plusieurs intérêts

térêts différens à ménager; il lui est sans doute permis de chercher à satisfaire ses desirs, mais il ne doit jamais perdre de vuë l'intérêt & l'avantage de ces nouvelles créatures qui en sont un produit nécessaire; le genre humain se trouve si particuliérement intéressé à leur conservation & à leur perfection que l'on peut dire, que la négligence ou l'attention des hommes à cet égard est la cause prochaine du bonheur ou du malheur de la société; en général, faites y bien attention, & vous reconnoitrez aisément, Mylord, que toutes ces vuës différentes entrent naturellement dans le plan de la Providence, & qu'elles doivent, par conséquent, être tout autant de règles pour l'homme, tout autant de ménagemens qu'il doit garder dans la recherche des plaisirs.

Voici donc en général quelle est l'idée que je me fais du mariage; Je l'envisage *comme la société d'un homme & d'une femme qui se promettent un amour mutuel, dans la vuë d'avoir des enfans, de les nourrir, de les élever d'une maniére conforme à la nature de l'homme & au bien de la société.*

Toutes ces différentes vuës me paroissent

liées entr'elles d'une maniére néceſſaire ; & comme elles ſont une ſuite de la conſtitution & de l'état naturel de l'homme, & dépendantes les unes des autres, on ne ſauroit les ſéparer, ou du moins, à parler généralement, l'homme ne ſauroit naturellement s'arrêter à l'une & négliger les autres. Il ne faut donc pas conſidérer la ſociété conjugale comme une ſociété qui ſe termine uniquement à l'union de deux perſonnes de différens ſexes pour le plaiſir ; elle doit être au contraire envisagée comme une ſociété relative, & pour ainſi dire, préparatoire à la ſociété paternelle & à la famille.

En ſuivant ces principes je trouve qu'il eſt eſſentiel à toute ſociété que l'on y ait également égard à l'intérêt de tous ceux qui y entrent & qui en ſont partie néceſſaire. Toute ſociété renferme l'union de pluſieurs perſonnes pour une même fin, pour un avantage commun : il faut donc autant qu'il eſt poſſible *pourvoir ici à l'avantage de tous en général & de chacun en particulier* ; c'eſt la régle de l'équité qui le veut ainſi. Voici donc, Mylord, le réſultat de toutes ces réflexions ; c'eſt que la régle que la nature & la raiſon veulent

que

que l'homme ſuive par rapport au plaiſir de l'Amour & au Mariage, doit être priſe de l'avantage du Pére, de la Mére & des Enfans, & que c'eſt l'utilité combinée de ces trois perſonnes, ſagement ménagée entr'elles & rapportée en dernier reſſort au bien de la ſociété en général, qui doit ſervir ici de premier principe & de règle fondamentale. Mais, direz-vous encore, ſi c'eſt uniquement la conſervation de l'eſpèce & la réparation du genre humain que l'Auteur de la nature a eu en vuë, en donnant à l'homme cet inſtinct qui le porte au plaiſir, étoit-il néceſſaire de donner tant de vivacité à cette inclination? n'auroit-il pas été beaucoup plus convenable d'en modérer le degré & la violence? & puiſque la nature, cette ſage Mére, ne fait rien inutilement, n'eſt-il pas plus raiſonnable de penſer qu'elle a laiſſé aux déſirs naturels de l'homme une carriére plus libre & plus étenduë que n'eſt celle que vous lui aſſignez?

Je vous avoue, Mylord, que cette difficulté eſt conſidérable; je ne vous diſſimulerai point que j'en ſens auſſi bien que vous toute la force; n'eſt-il pas en effet ſurprenant que la

la nature qui agit toujours avec lenteur, & pour ainsi dire, avec épargne, qu'elle, dont les opérations ne sont jamais violentes & qui ne va jamais qu'avec règle & mesure, ait donné un si grand degré de vivacité aux désirs naturels de l'homme, & qu'en même tems elle l'ait restreint dans de si étroites limites? A quoi bon ces désirs toujours renaissans, si la réparation du genre humain est le seul but où tout doit aboutir? voilà, direz-vous, bien de la dépense perdue, & qui semble même d'autant plus mal employée qu'elle met le plus souvent l'homme dans un état de combat & de guerre intestine dont il se seroit bien passé.

Ne vous impatientés pas, Mylord, je vous prie, tâchons de débrouiller tous ces cahos, essayons de pénétrer plus avant dans les ressorts les plus cachés de la nature; peut-être lui arracherons nous son secret, & qu'en dévoilant ces mistères les plus découverts nous trouverons enfin le dénouement & la clef de tout le mystère.

Non sans doute, Mylord, la nature ne fait rien inutilement; je conviens avec vous du principe, tout doit avoir son usage, tout doit

tourner à l'avantage même & au bien de la Créature; aussi suis-je convaincu, que dans cette occasion, comme dans toutes les autres, elle a suivi constamment une si belle & si sage règle. Oui, Mylord, il étoit nécessaire de donner à l'instinct ce degré de vivacité & de douceur qui s'y rencontre, car outre qu'il est aisé à l'homme quand il veut faire usage de sa raison, de modérer ce qu'il peut y avoir de dangereux dans ces transports; il est certain d'ailleurs qu'il lui en revient plusieurs avantages considérables.

En général, à quoi pensez-vous, Mylord, que nous soyons redevables de ces agrémens que nous trouvons tous les jours dans le commerce des femmes? Leur douceur, leur vivacité, la délicatesse de leurs sentimens y contribuent sans doute considérablement, mais elles n'en sont pas les seules causes. Il y en a une autre qui, pour être plus cachée n'agit pas moins puissamment, & qui fait même valoir toutes les autres; ces nœuds secrets, cette sympathie naturelle qui sont l'effet du tempéramment y entrent sans doute pour beaucoup; c'est là la source de cette complaisance réciproque, & de ces attentions obligeantes que

que nous avons les uns pour les autres; c'est de là que vient cette politesse, qui adoucissant insensiblement ce qu'il peut y avoir de rude & de trop fort dans le naturel de l'homme, & corrigeant en même tems ce qu'il y a de trop foible dans le caractère des femmes, & leur donnant plus de force, contribue ainsi merveilleusement à réunir ces deux parties du genre humain & à serrer les nœuds de la societé.

D'ailleurs croyez-vous, Mylord, que sans l'aide d'un penchant, aussi vif & aussi doux que l'est celui qui rapproche les deux sexes, l'homme se fut porté volontiers & de lui-même à contribuer à la réparation du genre humain? pour moi je suis persuadé que pour peu que l'on eut affoibli la sensibilité & la vivacité de l'instinct, la raison n'auroit jamais été assés puissante pour porter l'homme à prendre sur soi la peine de mettre au monde des enfans, qui sont quelquefois pour les parens une source féconde de chagrins & d'amertume, qui du moins sont toujours pour l'un un sujet de travail ou de peine. Ce n'est pas sans fondement que la Providence s'est, pour ainsi dire, défiée de la raison à cet

cet égard, & qu'elle fait venir à son secours le tempérament & l'instinct qui entraine l'homme d'une maniére également douce & puissante à réparer les pertes de la societé & à suppléer ainsi à ce que la raison auroit pû laisser en arriére.

D'un autre côté, pensés vous, Mylord, que si l'Auteur de la nature avoit donné au plaisir de l'Amour ce degré de modération & de tempérament, la societé conjugale n'eut pas infiniment perdu de ses douceurs. Cette douceur enchanteresse, qui est une suite nécessaire de l'extrême sensibilité que la nature a donnée à l'homme à cet égard, est non seulement par elle même un très-grand plaisir, mais elle est, à bien dire, la source physique de cette tendre amitié qui unit les cœurs de deux personnes & qui y répand tant d'agrémens & de charmes. Ce n'est pas tout encore; c'est en même tems un antidote admirable, un contrepoison assuré contre tous les désagrémens & les chagrins qui naissent quelquefois & presque d'une maniére nécessaire entre les personnes qui sont d'ailleurs les mieux assorties; l'homme est né pour la societé, il est vrai; toutes ses facultez,

toutes

toutes ses inclinations portent là, mais il n'est pas moins certain, que des personnes qui vivent dans une societé aussi intime que celle qui est entre deux Epoux, sont, à bien des égards, dans un état d'épreuve: plus on est près l'un de l'autre, plus on est à portée de connoitre les défauts de son compagnon; & une entiére familiarité laissant paroitre ces défauts dans tout leur jour, ils choquent davantage; les sujets de plaintes deviennent bientôt égaux des deux côtés; à la fin l'esprit s'aigrit & toute la raison du monde a bien de la peine à ramener la tranquillité & la paix. Mais quel est, je vous prie, le dépit assez violent, ou quelle est l'aigreur assez envenimée qui puisse tenir contre les empressemens & les caresses d'un Epoux, ou contre les regards enchanteurs d'une Epouse, qui laisse dire à ses yeux & à son air ce que la modestie ne lui permet pas de demander à haute voix; c'est ainsi que le lit nuptial est le tombeau des querelles domestiques.

J'ajoûte à cela, Mylord, que c'est encore de cette vivacité naturelle du tempérament & de l'instinct, que découle, comme de sa

 source,

ſource, cette tendreſſe naturelle des péres pour leurs enfants, tendre gage de leur amour; tendreſſe qui eſt ſi forte que l'on peut dire qu'elle l'emporte ſur tout autre ſentiment, & que rien au monde ne ſçauroit la vaincre. Quel autre principe, je vous prie, pourroit-on donner à l'amour paternel, puiſqu'il ſe fait ſentir dans toute ſa force au moment même de la naiſſance d'un enfant, qui n'offre cependant par lui-même rien que d'informe, de rebutant & de pénible? Quelle n'eſt point la foibleſſe & l'imbecillité de l'homme au moment de ſa naiſſance? à combien de beſoins, d'accidents & de dangers ne ſe trouve-t-il pas expoſé? quels ſecours peut-il tirer de ſon propre fonds, il n'a que les gemiſſements & les pleurs; mais de quel uſage lui ſeroient ſes pleurs impuiſſants, ſi par un effet de la plus ſage méchanique, il n'émouvoit les entrailles d'une tendre mére, juſqu'à la porter à s'oublier elle-même pour prendre ſoin de cette petite créature? Dans cet état des choſes que penſés vous, Mylord, que fuſſent devenus les enfans, ſi l'Auteur de la nature les avoit entiérement abandonnés à l'homme raiſonnable, & s'il n'eut pas fait venir à leur

ſecours

ſecours l'homme animal? quels ſoins, quelles peines & quel tems ne faut-il pas avant qu'un jeune homme ſoit amené au point de perfection & de maturité, tant à l'égard du corps qu'à l'égard de l'eſprit? Qu'auroit-on pû attendre là-deſſus de l'homme qui n'agit jamais que pour lui même, ſi une ſage Providence n'avoit eu un ſoin tout particulier de le porter à prendre ſur ſoi tout ce travail par un inſtinct plus fort mille fois que la raiſon? il falloit même balancer toutes ſes peines par des plaiſirs ſi vifs & ſi doux qu'ils ſerviſſent en même tems à l'homme de dédommagement & d'un puiſſant éguillon pour l'engager à ce à quoi il ne ſe ſeroit jamais porté ſans cela de lui-même & par la ſeule raiſon.

Il eſt ſi vrai, Mylord, que la nature a mis une ſorte de proportion entre les plaiſirs que l'on trouve dans le Mariage & la peine que les parens ſont obligés de prendre pour leurs enfans, que comme les petits des animaux ſont beaucoup plûtôt en état de ſe paſſer du ſecours de ceux qui leur ont donné la vie, que les enfans des hommes, auſſi remarque-t-on que les plaiſirs de l'amour ne ſont en général ni auſſi vifs ni auſſi ſoutenus chez l'animal que

chez l'homme : on voit même, que par un effet admirable de la sagesse du Créateur, parmi les animaux qui se nourrissent d'herbes, la societé entre le mâle & la femelle ne dure pas plus longtems que le moment même du plaisir, & cela sans doute parce que le lait de la mére est suffisant pour nourrir les petits jusqu'à-ce qu'ils puissent eux-mêmes brouter l'herbe; mais à l'égard des Lions, par exemple, & des autres bêtes carnaciéres, comme la mére ne sauroit de sa proye seule fournir à la subsistance & à l'entretien de ses petits, le mâle a soin de chasser aussi pour eux, & la societé conjugale dure entr'eux aussi longtems qu'il est nécessaire à cet égard; on remarque aussi presque toûjours la même chose dans les oiseaux. N'est-ce pas là une preuve bien sensible que l'Auteur de la nature, en donnant aux animaux un penchant naturel aux plaisirs de l'amour, en a en même tems proportionné le degré de sensibilité à ce qu'exigeoient nécessairement l'avantage & les besoins des petits des différentes espèces, & à la peine que les péres & méres devoient prendre à cet égard.

N'en voilà-t-il pas assez, Mylord, pour

vous

vous faire comprendre tout le secret de la nature, & pour vous faire sentir quels sont les avantages qui reviennent à l'homme de sa constitution naturelle par rapport au plaisir? Cela ne suffit-il pas pour justifier le Créateur à cet égard, & pour apprendre à l'homme, que si d'un côté il peut raisonnablement chercher à satisfaire ses désirs, il ne doit en même tems le faire qu'avec une sage modération; que leur vivacité naturelle ne sauroit l'autoriser à s'y livrer sans mesure, puisqu'il peut les modérer en faisant usage de sa raison, & que c'est d'ailleurs dans des vues bien différentes que la nature leur a donné ce degré de vivacité & de douceur.

Dailleurs, Mylord, quelle sagesse admirable ne remarque-t-on pas dans toute cette œconomie? quel plaisir & quelle satisfaction ne goute point l'homme raisonnable quand il étudie la nature? N'avois-je pas raison de soupçonner que le tempéramment & l'instinct sont un des présens les plus précieux que l'homme ait reçû de l'Auteur de son existence? Ce n'est plus a présent pour moi une simple conjecture, la chose me paroit évidente.

Mais que direz-vous, Mylord, si poussant plus

 loin

loin mes réflexions, je vous fais voir qu'entre tous les avantages dont je viens de parler, la constitution de l'homme, par rapport au plaisir, est encore un des fondemens naturels de la société en général & un principe physique de la sociabilité? En effet le Mariage est non seulement comme la pépiniére du genre humain, mais encore il dispose merveilleusement l'homme à la sociabilité. Ce tendre amour des péres pour leurs enfans fait que l'homme, en devenant pére de famille, devient en même tems beaucoup plus propre à remplir les devoirs de Citoyen; ses enfans sont tout autant d'autres lui-même; ce sont des branches d'un même tronc, qui ne font qu'un tout avec lui, & pour lesquelles l'homme ne s'intéresse pas moins que pour soi-même; aussi l'expérience fait elle voir que, toutes choses d'ailleurs égales, ceux-là sont de beaucoup meilleurs Citoyens qui sont péres de plusieurs enfans que ceux qui vivent dans le célibat; c'est que les premiers tiennent à la société par beaucoup plus de liens; c'est proprement ici une extension d'amour propre; l'on peut donc déja assurer à cet égard que la constitution naturelle de l'homme par rapport au plaisir de

de l'amour renferme en elle-même comme les premiéres semences de la sociabilité.

J'ose même dire, Mylord, que cette disposition naturelle de l'homme au plaisir, à la considérer en général, donne à l'ame *un caractére &, pour ainsi dire, une trempe de douceur & d'humanité*. Tout ce qui met les hommes dans une dépendance les uns des autres par rapport à leurs plaisirs, contribue infiniment à donner à leurs mœurs une impression de tendresse & d'humanité, si nécessaire au bonheur de la société en général: aussi a-t-on remarqué, que ces hommes disgraciés de la nature, qui sont, pour ainsi dire, morts au moment de leur naissance, ou les victimes d'une main barbare, sont de tous les mortels les plus insociables; gens durs & cruels, incapables de compassion & inaccessibles à la pitié. Au contraire les naturels les plus durs & les plus farouches deviennent modérés, humains & traitables, dès que l'on peut parvenir à toucher en eux cette partie sensible & délicate; on vient à bout des passions mêmes les plus violemment émuës. Ce sont là tout autant d'effets heureux du temperamment & du penchant naturel de l'homme,

qui

qui agit, à la vérité, d'une maniére cachée & insensible, mais toûjours également puissante & victorieuse.

Et ne pensés pas, Mylord, que ce ne soit là que de belles idées ou un systême fait à plaisir; il ne me seroit pas difficile de vous faire voir que c'est dans le fait & dans ce qui se passe tous les jours dans le monde que j'ai puisé ces remarques. Le Roi David, au plus fort de sa colére contre Nabal, dans le tems qu'il avoit juré d'exterminer toute sa maison & qu'il étoit en chemin pour l'exécuter, put-il résister aux représentations & aux priéres d'Abigaïl? Les Sabins si cruellement outragés par les Romains, qui, contre le droit des gens & de l'hospitalité, avoient enlevé leurs filles & leurs femmes, sûrent-ils conserver leur juste colére & satisfaire leurs ressentimens à la vuë de ces mêmes femmes qui les conjurérent de modérer leurs transports? le combat étoit déja engagé bien avant & très-opiniâtre même au milieu de Rome lorsque les Sabines se jettérent courageusement au milieu des combattans; leurs priéres & leurs larmes suspendent tout d'un coup l'animosité réciproque; un charme

charme ſecret & puiſſant fait tomber les armes des mains du Soldat, &, par la plus inopinée réſolution, ces deux peuples deviennent amis au moment même où ils cherchoient à ſe détruire.

L'hiſtoire Romaine me fournit encore un fait très-remarquable ſur ce ſujet & que je ne ſçaurois me réſoudre à paſſer ſous ſilence, c'eſt celui de *Coriolan*; vous ſçavez, Mylord, quel étoit le caractère & quel fut le ſort de ce fier Républicain; c'étoit un homme ſage, déſintéreſſé, attaché inviolablement à l'obſervation des Loix, & de la plus haute valeur, mais en même tems dur & impétueux, ſévère aux autres comme à lui-même; vous ſavés comment, après s'être déclaré hautement contre les entrepriſes des Tribuns, il fut enfin condamné par le peuple à un exil perpétuel; il ſe retire chez les Volſques, & leur ayant fait prendre les armes contre les Romains, il entre dans les terres de ces derniers; tout plie devant lui; Rome même tremble & ſe voit en danger; on envoye des députés à *Coriolan* pour le prier de donner la paix à ſa patrie, mais ce fut inutilement; nouvelle députation, auſſi infructueuſe que la prémiére;

le

le Sénat consterné résout d'envoier de troisiémes députés à ce Général inéxorable, & pour mieux réussir, il nomme pour cela les Ministres de la Religion; mais cette troisiéme tentative ne fut pas plus heureuse que les précédentes; Coriolan toûjours inflexible les renvoie. Enfin pour derniére ressource le Sénat députe la mére & la femme même de Coriolan accompagnées d'une infinité d'autres Dames Romaines. Coriolan averti de leur venuë, se prépare à les recevoir avec tout le respect qui leur étoit dû & à ne leur rien accorder d'ailleurs, mais il comptoit sur une dureté dont il ne fut pas capable; cet homme fier, que deux députations du Sénat n'avoient pû fléchir, sur qui les Ministres même des Dieux n'avoient rien pû gagner, n'eut pas plûtôt vû sa mére, sa femme & tout ce cortége touchant des Dames Romaines, que l'esprit de vengeance fit place chez lui aux sentimens de la nature; & le même homme qui avoit résisté aux sollicitations & aux priéres de tout ce qu'il y avoit de considérable dans Rome, ne put tenir un moment contre les supplications & les larmes des femmes Romaines. C'est ainsi, Mylord, que Rome

&

& la République entiére furent sauvées du péril qui les menaçoit, par ces attraits puissants & enchanteurs, & par cet instinct & ces inclinations naturelles qui ont tant de force sur le cœur de l'homme.

Voilà donc quels sont les heureux effets du tempéramment; voilà quelles en sont les influences par raport à la société; ce sont là sans doute les vuës que la Providence s'étoit proposée; ne sont-elles pas toutes dignes de la sagesse du Créateur?

C'est-là, Mylord, ce que j'avois à répondre aux questions que vous m'avez faites; pardonnez moi si je me suis trop étendu sur ces généralités. J'ai cru qu'il étoit nécessaire de bien développer les premiers principes d'un sujet aussi intéressant. J'abuserois de votre patience si j'entreprenois d'entrer dans le détail des questions particuliéres sur le mariage; vous entendez à demi mot & vous ferés aisément vous même l'application de ces principes généraux. Je suis, Mylord, avec la considération la plus sincère & la plus respectueuse &c.

* * *

# ARTICLE HUITIEME.

## SECOND DIALOGUE SUR L'ELOQUENCE. *

CRANTOR & CLÉON.

CLÉON. Eh bien, Crantor, vous m'avés déja prouvé que l'Eloquence ne peut être où la vérité n'est pas ; vous devés encore me montrer les causes qui ont empêché les Modernes d'atteindre à cet égard les Anciens ; voulés-vous acquitter votre parole ?

CRANTOR. Vous êtes un Créancier bien sévére.

CLÉON. Vous êtes un débiteur encor plus solvable.

CRANTOR. Cependant il ne tiendroit qu'à vous de me libérer de ma dette, en examinant vous-même un peu la question.

CLÉON.

* Le premier se trouve dans le Volume précédent.

Cléon. Il ne s'agit pas ici de ce que je pourrois, mais de ce que vous m'avez promis.

Crantor. Je vois bien qu'il n'y a point de quartier à attendre de vous, & que le plus court est de vous satisfaire.

Cléon. Je vous en aurai de plus la même obligation, que si vous n'acquittiez pas une dette.

Crantor. Je vous disois donc, si je ne me trompe, que la seule définition de l'Eloquence nous découvriroit plusieurs causes de la rareté des grands Orateurs parmi les modernes; & premierement; si la plupart de ceux qui ont couru lá carriére, n'ont pas sçu ce que c'étoit que l'Eloquence, il n'est pas étonnant qu'ils n'aient pû y atteindre.

Cléon. Sans doute, ils ont pris pour l'Eloquence ce qui n'en étoit que les apparences; le choix des termes, l'arrondissement des phrases, la hardiesse des figures; au lieu qu'elle n'est que l'expression du vrai rendu dans toute sa beauté & son énergie.

Crantor. Voilà ce qu'on appelle repeter sa leçon en Maître; mais 2°., s'il faut, pour être éloquent, parler pour la vérité, ou la

peindre, & que la vérité ſoit la choſe du monde la moins fêtée dans ce ſiécle, il s'enſuit qu'il doit y avoir très-peu d'Eloquence.

CLÉON. Mais eſt-il bien certain que la vérité ſoit moins priſée dans ce ſiécle que dans tout autre? il me ſemble que ce ſont les paſſions qui cherchent à l'offuſquer, & que les paſſions ont régné de tout tems.

CRANTOR. De tout tems en effet il y a eu des paſſions; mais pour cela les paſſions n'ont pas eu ſi beau jeu dans tous les tems; il s'en faut bien, par exemple, que des peuples groſſiers ſoient ſi habiles à ſe faire illuſion à eux-mêmes ſur leurs vices & ſur leurs vertus que les peuples ſçavans & polis, tel que le notre; & pour vous dire là-deſſus toute ma penſée, je ne crois pas qu'il y ait de paſſion ſi féconde en erreurs que la manie du bel-eſprit.

CLÉON. Vous n'êtes pas partiſan du bel eſprit, je le ſçais, mais je vous prie, comment trouvez-vous qu'il nuiſe ſi fort à l'étude de la vérité?

CRANTOR. Il en détruit le goût, il en détruit les moïens; qu'a à faire de la vérité un homme à ſaillies? Ne lui ſuffit-il pas de

pein-

peindre en grotesque ? Plus il défigurera les objets, plus il s'assurera les éloges. Sophismes, impiétés, mensonges, tout n'est-il pas reçu & gouté, pourvu qu'il paroisse avec une tournure galante ? N'est-on pas admis à égorger, pour ainsi dire, les vertus, du poignard du ridicule, & à badiner des vices les plus honteux, pourvu qu'on le fasse d'une main legère & déterminée ? Ajoutez à cela que pour trouver la vérité, il faut chercher comme en tâtonnant, suivre pas à pas la veine dans la mine, se défier de la premiére vuë, revenir sur ses jugemens; quel rôle pour un bel-esprit, qui voit d'un coup-d'œil le fort & le fin des choses, qui juge, tranche, prononce, & mettra à peine dix minutes à décider toutes les questions dont Ciceron mit peut-être dix mois à Tuscule à bien éclaircir l'état.

CLÉON. Je ne connois pas trop l'espèce de volatiles que vous venez de dépeindre; je sçais qu'on ne peut compter leurs bavardises, parce qu'on ne peut compter leurs paroles; mais j'espère que vous ne confondez pas avec ces machines parlantes nos véritables Sçavans.

CRANTOR. J'avoue que vous en avez qui leur sont très-supérieurs; mais, croïez-moi, quand on est sûr de plaire à une Nation

tion avec de l'esprit, il est à craindre que les meilleurs génies ne cultivent un peu le leur aux dépens du jugement; & si vous en doutez, je vous montrerai mes craintes réalisées.

CLÉON. Je suis prêt à vous entendre.

CRANTOR. N'avez-vous pas vû des plumes célébres défendre de nos jours le luxe ?

CLÉON. Il est vrai.

CRANTOR. D'où vient cela, sinon de l'habitude malheureuse qu'on a contractée de ne jetter sur les choses qu'un coup-d'œil superficiel & rapide ? On a vu que les arts de luxe attiroient chez la Nation l'or des étrangers, & l'on n'a pas vu que ces mêmes arts augmentoient encor plus ses dépenses que ses profits; on a vu que l'on avoit plus d'Artistes, & l'on n'a pas vu que l'on avoit moins de laboureurs; on a vu que le luxe des Grands faisoit subsister mille misérables, & l'on n'a pas vu qu'il entraînoit ces mêmes Grands à des Banqueroutes qui jettoient dans l'indigence dix mille personnes.

CLÉON. J'en conviens, mais ceci n'est qu'un cas particulier.

CRANTOR. J'en ai un autre à vous offrir qui l'est moins. Abstraction faite du sérieux

de

de la matiére, n'est-ce pas quelque chose de tout-à-fait risible & digne de pitié, que la maniére dont on a attaqué la Religion dans ce siécle? Au lieu de suivre les argumens des Chrêtiens, & de les pulvériser l'un après l'autre, comme auroient fait de braves lutteurs, l'un s'est jetté sur des dattes, l'autre sur des généalogies, celui-ci sur des calculs, celui-là sur des Variantes indifférentes, nées de quelques transpositions de points; ne voilà-t-il pas de terribles coups portés au Christianisme?

CLÉON. Il semble en effet que si les preuves positives de la vérité sont foibles, il devroit être aisé de les renverser; & si elles sont solides, on les devroit respecter.

CRANTOR. Tous ces Champions du Déisme ont cru cependant avoir forcé l'ennemi dans son camp, pour avoir eu l'assurance d'y venir tirer un coup de pistolet; comme si l'on pouvoit nier l'existence du Soleil, parce qu'il a des taches, ou qu'on put l'obscurcir en jettant en l'air contre lui un grain de poussiére. Mais, pour en revenir à notre sujet, concluons de tout ceci, que si notre âge a produit tant d'écrits vuides de choses, ou remplis de petits raisonnemens, c'est qu'on ne se donne pas le loisir

d'approfondir son sujet, & l'on ne s'en donne pas le loisir, parce que le vernis suffit pour plaire à la génération présente, & qu'on a oublié ce grand axiome du Législateur du Parnasse François.

*Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.*

CLÉON. Vous m'ébranlez presque.

CRANTOR. Ecoutez donc, & rendez-vous tout-à-fait. Vous avez sans doute ouï parler de cette Chambre souterraine que s'étoit fait bâtir Démosthène, où il passoit des trois mois entiers à travailler ses harangues; pensez-vous qu'il emploiat tout ce tems à limer & à cadencer ses phrases? Non sans doute; mais ce grand homme, & pour dire encore plus, ce grand Citoyen, trouvoit dans ce séjour ténébreux toute la tranquillité nécessaire pour envisager sous toutes ses faces l'état des affaires de sa République; il se transportoit de là dans le Conseil, & jusques dans la tête de Philippe; il y voioit éclore ses trames, ses détours, ses ruses; il les prophétisoit à Athénes depuis la Tribune, & les faisoit avorter avant leur naissance. Mais au lieu de cette retraite, supposons que cet Orateur eut été

un

un de nos Sçavans à la mode, qui allât dîner chez Mr. le Marquis, & souper chez Me. la Comtesse, qui hantât, en un mot, la bonne Compagnie, & fit par-tout assaut d'esprit, croyez-vous que sa renommée, loin de venir jusqu'à nous, n'eut pas eu peine à percer sa tribu? N'en doutez point, Cléon, la nature donne l'imagination, mais c'est au recueillement à la changer en génie.

CLÉON. Vous me faites bailler pavillon, mais permettez-moi de vous dire aussi quelque chose à la décharge de nos Lettrés; l'éloquence menoit à tout dans Athènes & dans Rome, chez nous elle ne méne à rien.

CRANTOR. Votre réflexion est très-juste, & certainement ce n'est pas là une des moindres causes de l'infériorité des Orateurs modernes, si l'Eloquence faisoit aujourd'hui les Ambassadeurs & les Chanceliers, on verroit s'élever des hommes capables de représenter les Rois & de défendre les peuples; mais comment les produiroit une Nation, qui, si Démosthène & Ciceron renaissoient, ne donneroit pas, sans argent, une Place au Parlement, ou une Intendance à ces hommes, dont l'un reçut une couronne d'Athènes, &

l'autre de Rome le dépot du Sceptre du monde?

CLÉON. Ne pouvant être admis au Conseil des Dieux, nos Sçavans cherchent donc à être du moins admis à leur table.

CRANTOR. On pourroit le leur pardonner, si la plûpart n'y étoient à peu près sur le même pié qu'y étoient jadis les bouffons.

CLÉON. Mais suivons notre Thèse; l'infériorité des Modernes n'a-t-elle point d'autres causes que celles que vous avés indiquées, sçavoir l'ignorance de ce qu'est la vraie Eloquence, la manie du bel esprit, & le peu de récompenses accordées aux grands talens?

CRANTOR. Il en est une quatriéme aussi fatale que les autres. Non seulement on se fait de fausses idées de l'Eloquence; non seulement la fureur d'avoir & de montrer de l'esprit, éteint l'amour de la vérité; non seulement la découverte de cette vérité ne procure point d'avantages, on court même des risques à l'annoncer gratuitement; mais ceci tient au principe reçu, quoique peut-être assez mal compris, que le sort des Lettres suit celui des Empires.

CLÉON. On veut dire, je présume, que les Sciences pour fleurir n'ont besoin que de la pro-

tection

tection du Prince, comme au-contraire elles languissent sous un Monarque ignorant.

Crantor. Ce n'est pas tout-à-fait cela; & puisque l'occasion s'en présente, je vous dirai qu'à mon avis on s'abuse beaucoup sur les effets de la protection que les Rois accordent aux Lettres; on s'imagine que rien n'est plus propre à accélérer leurs progrès que les bienfaits accumulés sur ceux qui les cultivent; en conséquence on a brulé toute une Arabie d'encens à l'honneur de ceux qui ont pensionné les Sçavans, & l'on n'a pas compris que ces pensions étoient des ailes, à la vérité, pour l'esprit, mais fort souvent des chaines pour le génie.

Cléon. Vous ne voulez donc pas que les Princes protégent les grands Ecrivains.

Crantor. Je veux qu'ils les protégent, qu'ils les honorent, qu'ils les attirent auprès d'eux, qu'ils leur donnent leur confiance, & reçoivent leurs avis; mais je ne veux point qu'ils les enrichissent, comme si la vérité pouvoit se païer; il n'y a pour les Auteurs qui ont dit de belles choses de récompense digne d'eux, que le pouvoir d'en faire.

Cléon. Mais un Prince ne peut-il recompenser les talens sans les entraver?

Cran-

Crantor. Oui, s'il eſt un Tite ou un Antonin; comme il ne feroit rien que de louable, pourquoi gêneroit-il la liberté des Ecrivains? S'ils ſont véridiques, ils n'auront que du bien à en dire; s'ils calomnient, la voix publique s'élévera auſſi-tôt contr'eux; mais combien de Rois ont protégé les Lettres, qui n'étoient ni des Trajans, ni des M. Auréles! Créſus, Alexandre, Auguſte, Louis XIV, &c.

Cléon. Oui, le premier accueillit Eſope, & ſe dégoûta bientôt de Solon; le ſecond fit mourir Calliſthènes; le troiſiéme aſſervit ſa Patrie; le quatriéme s'eſt fait juſtement reprocher la vie de Fénelon & la mort de Racine.

Crantor. En deux mots, mon cher Cléon, la plupart de ces Rois Philologues veulent des Homéres, & étouffent, autant qu'il eſt en eux, les Tacites.

Cléon. Vous feriez donc de l'avis de ceux qui prétendent que la Démocratie eſt plus favorable à l'Eloquence que la Monarchie?

Crantor. Sans contredit; Athénes & Rome étoient libres, quand Démoſthéne & Ciceron y faiſoient entendre les chefs-d'œuvre de leur Eloquence; pourquoi n'en vit-on plus

ſous

fous les Rois de Macédoine & fous les Céfars? c'eft qu'on penfe rarement de grandes chofes, quand on court de grands rifques à les dire; le même pouvoir qui lie la langue, abatardit auffi l'ame; on ne conçoit pas, quand on n'a pas la liberté d'enfanter.

CLÉON. J'apporterois en confirmation de ce que vous dites ce qu'on nous affure d'un peuple rival & voifin, qu'on entend dans fon Parlement des morceaux dignes des beaux jours de la Gréce & de l'Italie.

CRANTOR. C'eft que non feulement le talent y a toute liberté de fe déploïer, il y eft encore un moïen prefque infaillible de fe faire refpecter & avancer.

CLÉON. Mais vous n'entendés pas comme moi le principe, que le fort des Lettres eft attaché à celui des Empires; voulés-vous bien m'apprendre comment vous le concevés?

CRANTOR. J'entens que chez un peuple qui profpére & qui s'eléve, les Lettres doivent fleurir, & qu'au-contraire elles doivent dépérir chez une Nation qui baiffe.

CLÉON. Sur quoi établiffés-vous cette identité?

CRANTOR. Sur ma définition de l'Eloquen-

quence ; l'Eloquence, avons-nous dit, est le talent de parler pour la vérité, &c. : si je vous prouve que la vérité est bien reçue chez un peuple florissant, qu'elle est au-contraire négligée & redoutée par un peuple qui déchoit, ne vous aurai-je pas prouvé par là-même que le premier doit avoir des Orateurs & non l'autre ?

CLÉON. Prouvés-moi qu'un peuple florissant doit aimer la vérité ? Il me semble au-contraire que la prospérité engendre l'orgueil, & que l'orgueil fait d'ordinaire fort mal les honneurs de chez lui à la vérité.

CRANTOR. Vous avés fort raison ; aussi par peuple florissant n'entends-je pas celui qui est au haut de sa roue, point auquel la tête lui tourne aisément ; j'entens celui qui, laborieux, économe, frugal, ambitieux peut-être, cherche avec passion les moïens d'augmenter ses ressources & sa puissance ; & je dis que le même ressort, la même force d'âme, qui détermine chaque particulier à sacrifier au bien général ses richesses, ses passions, sa vie, le porte aussi à écouter ceux qui par leur habileté peuvent contribuer à l'avantage commun ; il souffre sans peine d'être contredit, il recon-

reconnoît ses erreurs, les confesse & les repare.

CLÉON. Je comprens qu'ensuite les avis de l'Orateur, couronnés par les succès doivent lui donner un prodigieux ascendant sur le peuple.

CRANTOR. Ajoutés que cet ascendant flatteur, excitant la plus vive émulation dans tous les esprits, leur fait faire à tous les plus grands efforts pour se surpasser réciproquement; & c'est de cette tension générale au grand & au beau que nait la sublime Eloquence; les Eschiles font des Démosthénes, les Hortenses font des Cicerons.

CLÉON. Et pourquoi un peuple qui déchoit, néglige-t-il ou craint-il la vérité?

CRANTOR. Un peuple ne déchoit que par sa mollesse, son oisiveté, son indifférence pour le bien public; or la même lâcheté d'ame qui engendre tous ces vices, fait rejetter aussi la lumiére, des uns, parce qu'ils ne veulent pas se réformer, des autres, parce qu'ils trouvent leur intérêt particulier dans la corruption & l'ignorance publique.

GENEVE.

* *
*
* *

ARTP

# ARTICLE NEUVIEME.

## L'ELEPHANT DANS LA LUNE.*

UNe ſavante Société qui eſt, dit-on, la gloire d'une Nation étrangére, réſolut un jour de porter ſes regards juſques dans le fond de la Lune, d'y fureter dans tous les coins & recoins, de paſſer en revûe toutes ſes richeſſes, d'en arpenter toutes les terres, & d'en donner des cartes exactes pour y envoyer des Colonies, & s'y établir avantageuſement. Elle s'étoit déterminée à cette fameuſe expédition, en conſéquence des découvertes ſublimes de Kepler. Ainſi le jour pris, l'heure fixée, le lieu marqué, & la Lune étant dans ſon plein, le majeſtueux inſtrument eſt dreſſé; le Ciel eſt auſſi-tôt aſſailli par la docte troupe, & chacun

* Traduit de l'Anglois. C'eſt une ſatire du fameux Butler, contre la Société Royale de Londres, qui ne mérita pas d'abord la réputation qu'elle s'eſt acquiſe dans la ſuite.

chacun veut être le prémier à faire le saut périlleux dans la Lune. Cependant pour procéder avec ordre, on céda cet honneur à celui qui avoit plus de confiance dans ses lumiéres, & plus de fermeté dans ses décisions. Mais à peine ce grave Philosophe eut-il porté sa vûe dans l'immense lunette, qu'il fit un cri effrayant. Il y revint plusieurs fois, toûjours avec le même trouble. La sçavante troupe étoit dans la plus grande surprise, & attendoit avec impatience le résultat de cette observation extraordinaire, lorsque l'observateur s'écria: *Quel prodige! mes amis; ce globe ravissant, cette Lune, l'objet de nos vœux les plus ardens, est en proye à toutes les horreurs de la guerre. Je vois des Armées formidables qui sont aux mains; je vois de part & d'autre des milliers de combattans tomber dans la poussiére; voilà leur sang qui coule à gros bouillons. Venés & voyés par vous mêmes, sans perdre de tems.*

A ces mots, le plus illustre du Corps, qui s'étoit distingué par des découvertes importantes en Optique, s'approche de l'instrument: *Bonne nouvelle, Messieurs*, dit-il, *l'Ennemi a pris la fuite, la bataille est gagnée, & tout sera*

*ſera tranquille dans l'inſtant.* Il régala enſuite la compagnie d'une foule de réflexions ſçavantes ſur l'origine, les mœurs & le caractére des Peuples qui venoient de remporter la victoire. Tandis que cet habile homme ſe livroit à ſes réfléxions, un des confréres qui connoiſſoit la Lune à fond, s'aviſa de lorgner à ſon tour: mais auſſi-tôt il recula plein d'horreur & d'effroi. *Oh! Ciel, s'écriat-il, que vois-je, un Eléphant dans la lune!* Chacun à l'inſtant voulut conſidérer un Phénoméne ſi rare & ſi curieux. On ne peut exprimer quels furent, à cette vûe, les tranſports de cette célébre Aſſemblée.

L'on vit alors ſe lever majeſtueuſement un Perſonnage célébre par le talent merveilleux qu'il avoit d'annoblir tous les ſujets, de relever les moindres chôſes par les tours les plus ſublimes, de transformer lès cirons en Montagnes, & de manier avec une dextérité admirable la pompeuſe figure de l'Hyperbole. Il jetta d'abord ſur le Sénat Académique un regard de protection; après quoi il s'exprima dans ces termes. *Très-illuſtres & excellens Confréres, mes chers amis; voici donc l'heureux tems arrivé, où toutes nos peines, nos veilles,*

nos

*nos recherches sont couronnées du succès le plus éclatant; & que, grace à cette seule découverte, nous sommes en possession d'un nouveau monde; & les souverains légitimes de la Lune, cette planette charmante, où tous nos prédécesseurs ont vû échouer toutes les forces de leur génie, & qui a dérangé tant de têtes anciennes & modernes. Le bruit de notre découverte va confondre tous nos Ennemis, faire pâlir nos curieux, désespérer la satyre, & porter notre renommée jusqu'aux extrémités de la Terre. Mais afin d'en conserver le souvenir, & d'éterniser, pour ainsi dire, notre gloire, j'opine que cette illustre Compagnie fasse inscrire sans délai, cet événement mémorable sur ses régistres, & que chacun de nous y appose sa signature autentique, comme témoin oculaire; nous engageant de plus à certifier cet acte solemnel par le Serment, toutes les fois que nous en serons requis.*

L'Orateur ayant achevé de parler, toute l'Assemblée applaudit, & ordonna que l'Acte seroit dressé & publié incessamment pour la satisfaction de la Nation entiére. Mais, ô vicissitude des choses sublunaires! tandis que tous ces Sages vénérables se livroient aux transports d'une joye pure & tranquille, l'un d'en-

d'entr'eux vint leur apprendre un incident prodigieux qu'il venoit, dit-il, d'appercevoir dans la Lune; c'eſt que l'Eléphant céleſte avoit paſſé comme un éclair du couchant au levant, & traverſé d'un ſeul bond le corps immenſe de la Lune. A ces mots, la plume tomba des mains du Secretaire, le Préſident pâlit & chancella dans ſa chaiſe curule, & tout le Sénat lettré perdit la tramontane. On ſe remit néanmoins de cette premiére ſurpriſe; & il fût conclu & arrêté que le fait n'en ſeroit pas moins tenu certain, & que l'on prendroit tout le ſoin poſſible pour le juſtifier.

Cependant un des plus ſubtils raiſonneurs de la Compagnie ſe leva dans le même tems, & la pria de conſidérer que quelque étrange que fût ce prodige, on n'étoit nullement fondé à le révoquer en doute; que perſonne n'étoit en état d'aſſigner des bornes aux opérations de la nature, & qu'elle ſuivoit peut-être d'autres loix dans la Lune que ſur la Terre, d'autant plus qu'elle ſe plait beaucoup dans la variété. Un autre Docteur & célébre Ecrivain reprit auſſi-tôt la parole, & s'adreſſant à celui qui venoit de faire des réflexions auſſi juſtes: *Je ſuis entiérement de votre avis, mon docte confrére,*

*frére*, lui dit-il, *& je n'y ajouterai qu'une seule idée qui me paroit une démonstration. Nos Astronomes soutiennent aujourd'hui que la Terre & la Lune se meuvent chacune de leur côté : il y a donc toute apparence que notre Eléphant n'a pas bougé de sa place, & que la Terre ou la Lune ont fait simplement volte-face, lorsqu'il a sauté de l'Occident à l'Orient; & cela forme une preuve bien autentique de l'hypothèse nouvelle.*

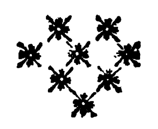
On applaudit généralement à ces importantes discussions, & la joye brilla dans tous les yeux. Tandis que ces grands Personnages s'occupoient à dresser les actes des merveilles qu'ils avoient vûes, leurs petits Domestiques, curieux comme des Singes, voulurent aussi lorgner la Lune à leur tour. Mais quelle fut leur surprise, lorsque l'un d'entr'eux vit dans la Lunette un petit animal qui se promenoit, & qui ressembloit assez à une Souris.

A peine cette nouvelle eut-elle pénétré dans la salle Académique, que tout le monde fut frappé comme d'un coup de foudre; les visages s'allongérent, les Sages restérent immobiles, les Raisonneurs s'évanoüirent, les Régistres signés & scélés tombérent dans la poussiére;

ſiére : on ne vit jamais tant de déſordre, & une ſi grande conſternation. Il ſe trouva cependant un grand Diſſertateur ſur les Rats, les Crapauds, les Grenouilles, les Souris, qui ramenant de la voix & du geſte ſes triſtes Confréres, leur parla en ces termes : *Meſſieurs ; comme cette nouvelle découverte d'une Souris au lieu d'un Elephant eſt inconteſtablement de mon reſſort, je me flatte qu'aucun de vous ne m'en diſputera l'examen auquel je vai procéder incontinent ; & comme la licence que ſe ſont donnée nos inférieurs, de vérifier par eux-mêmes nos ſçavantes obſervations, vient de nous jetter dans tous ces embarras, j'opine que deſormais il ſoit defendu à qui que ce ſoit de vouloir être plus ſage & plus curieux qu'il ne faut, & que chacun des membres de notre Société ſe borne à ce qui eſt de ſa compétence, ſans empiéter jamais ſur les fonctions d'autrui.*

Toute l'Aſſemblée ſouſcrivit à cette propoſition qui fut à l'inſtant enrégiſtrée pour paſſer en règlement perpétuel ; après quoi on ſe tranſporta en corps auprès du grand inſtrument ; & chacun y jetta à ſon tour ſes avides regards. Les uns jurérent qu'ils voyoient toujours la même choſe, un véritable Elephant, & qu'ils

ſe feroient *échiner* pour le ſoutenir. D'autres parurent chanceller dans leur opinion, & s'en prendre à la foibleſſe de leur vûe; de ſorte que cette habile compagnie ne ſçavoit plus que réſoudre entre la Souris & l'Eléphant. On propoſa même d'aller aux voix, ou de tirer au ſort pour décider quel étoit celui de ces deux Animaux que l'on voyoit. On ſe détermina enfin à démonter la machine pour contenter certains incrédules qui vouloient toûjours des faits & des expériences. Mais à peine cela fut-il fait, qu'il partit comme un éclair du fond de la Lunette, eh quoi? Une Souris: & quoi encore, un Eléphant? Non, mais une fourmilliére de Mouches, Moucherons, & de petits inſectes qui tous avoient combattu dans la Lune avec tant de valeur. Ce ſpectacle comique fit éclater de rire tous les ſpectateurs, & la docte troupe confondue s'enfuit au plus vite.



## ARTICLE DIXIEME.

# REFLEXIONS

## Sur ce qu'on appelle *une bonne espèce d'Homme.* *

EN parlant d'une personne qui n'a point de vices frappans, on se sert ordinairement de cette phrase, c'est *une bonne espéce d'homme*; mais on trouve une multitude de ces *bonnes espéces d'homme*, qui sont plus importuns, & plus incommodes, que ne l'est un essain de cousins dans les rideaux d'un lit.

On appelle quelquefois une *bonne espèce d'homme*, celui qui par petitesse d'esprit, & faute d'éducation, croit que toutes les actions qui ne tendent pas à quelque fin pieuse, & vertueuse, sont blamables & criminelles. Il se prescrit à lui-même des règles de conduite, & censure ceux qui différent de lui, comme manquant de mœurs & de Religion. Se promener

* Traduit de l'Anglois.

mener le dimanche, ou prendre une gazette, c'est offenser le Ciel. J'ai entendu réprimander sévèrement une jeune Dame, parce qu'elle lisoit le Spectateur ce jour-là; & j'ai ouï prédire à un enfant de huit ans, qu'il seroit certainement un Athée, parce qu'il avoit écrit le nom de Dieu avec un petit d, & celui du Diable avec un grand. Suivant cette bonne espèce d'hommes, dire »Dieu me bénisse, c'est transgresser le troisiéme Commandement, & quand on dit, » *sur ma parole*, une telle » chose est vraie, ou fausse », c'est un serment dans les formes.

C'est à de pareilles gens qu'on doit attribuer en partie l'incrédulité de quelques personnes. Pour éviter une extrémité, on se jette dans une autre, & parce que l'un croit trop, l'autre se détermine à ne rien croire du tout.

Durant l'usurpation de Cromwell, toute la Nation ne faisoit que chanter les Pseaumes: c'est la meilleure raison qu'on puisse donner de ce déluge de chansons obscénes qui inonda le Royaume, au rétablissement de Charles II.; car quoique le Roi & ses Courtisans travaillassent sans relâche à faire régner la débauche, & que tout le monde sache combien chacun

eſt porté à copier les Courtiſans, ils auroient eu bien de la peine à débaucher tout le Royaume, s'il n'avoit pas été une Nation d'Enthouſiaſtes.

Une autre *bonne eſpèce d'hommes*, quoique moins dangereuſe, ce ſont ceux, qui en toute occaſion, ou ſans occaſion, vous tourmentent par leurs avis. Ce grave perſonnage qui ayant ſurvécu à ſes paſſions, ou qui n'en ayant jamais eu aucune, dirige toutes ſes actions ſelon les règles de la prudence, va chez vous le matin, s'affliger de ce que vous appellez vos amis des gens qui vous ont retenus hier au ſoir au cabaret, juſqu'après onze heures. Il vous parle d'une perſonne de ſa connoiſſance, âgée de cent & deux ans, qui n'a jamais été debout après le coucher du ſoleil, ni au lit après ſon lever. Il vous apprend quels ſont les mets les plus aiſez à digérer, vous preſcrit des gruaux pour votre déjeuner, & harangue ſur le poiſon des ragouts. Il connoit une perſonne qui a pris la fièvre pour avoir été ſur l'eau; & il pourroit vous nommer une jeune Dame qui a un rhumatiſme univerſel pour avoir porté une toile des Indes au milieu d'Octobre. Si dans une entrevuë avec

des

des amis vous avez bû un verre de trop, il vous parle d'hydropiſie & d'inflammations, & s'étonne qu'on puiſſe acheter le ſoir un plaiſir, aux riſques d'avoir mal à la tête le matin. Je conviendrai volontiers qu'un tel homme peut être une bonne eſpèce d'homme, & qu'il eſt poſſible qu'il donne ſes avis par pure humanité; mais, ſans être un Avocat de l'intempérance, je ne puis m'enpêcher de penſer, que ſi la prudence étoit ſuperſtitieuſe, la vie pourroit ſouvent paroitre fort inſipide.

Une troiſieme *bonne eſpèce d'hommes*, ce ſont ceux qui vont vous voir tous les jours pour vous raconter ce que les gens diſent de vous; comme par exemple, » Mr. Nokes célébra vos louanges avec beaucoup de chaleur, » & ce Mr. Stiles étoit de ſon avis: mais ce » Mr. Roe, & cette Me. Doe, qui, pour le » dire en paſſant, ſont profeſſion d'être vos » amis, venoient ſans ceſſe avec un de leurs » MAIS malicieux. Mais ils ſont comme le reſte » du monde. Vous avez mille ennemis, quoi» que vous ne faſſiez rien pour vous en attirer. » Je ne comprens pas ce qui pouvoit enga» ger Mr.... à tomber ſur votre friperie avec » tant de violence en préſence de Lady B.

Mais

» Mais, avec cela, entendre Mr. C. & Miſs D.
» qui vous ont tant d'obligations, ſe joindre
» à eux pour vous déchirer, c'eſt, je vous
» l'avouë, à quoi je ne m'attendois pas. Mais
» il n'y a point de ſincérité parmi les hommes;
» & je crois en vérité que vous n'avez pas
» un ſeul ami dans le monde, excepté moi.»
Mon homme continuë ainſi non ſeulement à vous humilier à vos propres yeux, mais encore à vous priver de la plus douce ſatisfaction de la vie, celle de penſer que vous jouïſſez de l'eſtime de ceux avec qui vous vivez. Si vous avez quelque caractère public, que le Ciel ait pitié de vous! car à moins que vous ne vous bouchiez les oreilles pour ne pas entendre les croaſſemens de ces corbeaux, vous ne pouvez qu'être malheureux. Il y a fort peu de bonnes eſpèces d'homme, qui ſoient plus pernicieux que ceux-là; car comme preſque tout le monde eſt curieux de ſavoir ce que les autres penſent de lui, il écoutera continuellement les mauvais diſcours qu'on tient ſur ſon compte, juſqu'à ce qu'il en vienne à déteſter ſon eſpèce. C'eſt par cette raiſon que la diſſimulation doit ſouvent être miſe au rang des vertus, car ſi tous ceux qui vous connoiſſent,

au

au lieu de vous assûrer de leur estime & de leur considération, vous déclaroient qu'ils ne tiennent pas plus de compte de vous, que d'un fêtu, (ce qui de vingt fois est vrai dix-neuf) les motifs à la bienveuillance pour les autres hommes seroient entièrement détruits; & quoique le Christianisme nous ordonne d'aimer ceux qui nous haïssent, je serois fort embarassé à nommer un homme de ma connoissance qui soit assez Chrétien pour pratiquer ce précepte.

Une quatriéme *bonne espèce d'hommes*, ce sont les gens *Cérémonieux*. Mais comme ce caractère à été peint d'après Nature par un de mes Correspondans qui en a senti les inconvéniens, je le donnerai à mes Lecteurs dans ses propres termes.

A Mr. Fitz-Adam.

Je suis dans une cotterie d'honnêtes gens de la Cité, qui s'assemblent une fois la semaine pour oublier leurs soucis, & pour se livrer à une joye innocente. Chacun de nous chante ordinairement sa chanson, ou raconte son histoire pour amuser ses amis, & nous nous égayons sans malice aux dépens les uns des au-

 tres,

tres. Mais toute notre gayeté s'eſt évanouïe depuis quelque tems, par l'admiſſion d'un nouveau membre qui paroit avoir reçu une belle éducation. Il faut que vous ſachiez qu'il eſt notre ſupérieur du côté de la Fortune, ce qui fait que nous lui montrons beaucoup de reſpect. Quand il entre dans notre chambre d'aſſemblée, nous nous levons tous, & ce n'eſt qu'après avoir fait ſon compliment à chacun de nous ſéparément, & nous avoir tenus de bout pendant un quart d'heure, qu'il nous ſupplie de nous aſſeoir. Alors il ſe flatte que nous nous portons tous parfaitement bien, & que nous n'avons point attrapé de rhume, il y a huit jours, en retournant de la cotterie au logis, car il faiſoit du brouillard, ou de la pluye, ou bien l'air étoit froid, ou il y avoit quelqu'autre choſe, qui l'avoit mis en grande peine juſqu'à ce qu'il nous eût revus. Après que nous lui avons tous fait notre révérence, & que nous l'avons aſſûré que nous nous portons exceſſivement bien, il commence à s'informer de nos femmes & de nos familles. Il eſt toûjours ſi malheureux qu'il a oublié le nombre & les noms de nos enfans, & dont il demande pardon de tout ſon cœur, eſpérant que les

chères

chères petites Créatures qu'il n'a pas le bonheur de connoitre voudront bien excuſer ſon manque de mémoire. Il ſe paſſe environ une heure avant que cette Cérémonie ſoit finie, après quoi, comme il eſt le plus conſidérable de la cotterie, le ſavoir-vivre exige qu'il entretienne la converſation; & pour dire la vérité, depuis qu'il a été reçu dans notre ſociété, aucun de nous n'a le mot à dire, à moins que ce ne ſoit pour répondre à ſes queſtions. Alors il nous fait l'hiſtoire d'un diner chez Lady Fidſad, où étoient Mylord & Milady Lavender, Sir Nicolas Picktooth, & un Monde de gens polis. Il nous nomme tous les plats dans l'ordre ſelon lequel ils étoient ſervis; il nous dit comment chacun étoit placé, les complimens qui ſe ſont faits, en un mot tout ce qui s'étoit dit, qui, quoiqu'on puiſſe l'appeller une converſation polie, eſt cependant la plus peſante que j'aye ouï de ma vie. Dans ce tems-là nous commençons tous à regarder nos montres; on fait venir la carte, & après une diſpute d'environ trois minutes, à qui ſortira le dernier, nous retournons chacun chez nous.

Voilà, Monſieur, la vraye hiſtoire de notre jadis

jadis joyeuſe cotterie ; comme il n'eſt pas impoſſible que ce Cavalier poli ſoit un des Lecteurs de vos feuilles, j'ai pris la liberté de vous écrire cette lettre, vous ſuppliant de la publier ; car avec autant de ſavoir-vivre qu'il en a ſans doute, il s'exclura lui-même de notre ſociété, qnand il ſaura combien il nous a rendus malheureux.

*Je ſuis*, &c.



ARTI-

## ARTICLE ONZIEME.

# L'HOMME D'HONNEUR.*

QUoique je commence à vieillir, je ne me sens point encore de mauvaise humeur contre mon siécle. J'y vois, si l'on veut, des folies nouvelles, mais ce sont à peu-près depuis le commencement du monde les mêmes semences de vice & de vertu que les modes font varier, selon le climat, l'éducation & le concours de mille causes. Les vices & les vertus se polissent & s'adoucissent par les façons. Les uns sont moins barbares, & les autres moins rudes. Il y a plus de fourberie aujourd'hui qu'autrefois, mais comme elle est encore mieux distribuée que la force, il y a moins d'inégalité réelle parmi les hommes. Pourvû que l'on s'entende, qu'importe que la signification des mots change tous les jours?

Nos

* Traduit de l'Anglois.

Nos ayeux, par exemple, avoient une idée ſinguliére de l'honneur; ils l'élevoient au-deſſus du devoir. C'étoit, à les entendre, un compoſé de ſentimens de vertu, de juſtice & de vérité, qui ne s'arrêtoit pas aux obligations que preſcrivent les loix. Un homme d'honneur, diſoient-ils, eſt celui qui met de la magnanimité dans toutes ſes actions: homme & Citoyen, il eſt généreux à ces deux titres; il donne lorſqu'il peut refuſer ſans injuſtice; il pardonne lorſqu'il peut ſe venger avec applaudiſſement. La crainte ou l'eſpérance ne ſont pas ſes motifs; il n'a pas beſoin d'exemples, & ne reçoit de leçons que de ſes propres ſentimens. Son cœur eſt un oracle plus ſur que celui des loix, qui formées pour un peuple compoſé d'ames communes, ſervent plutôt de frein aux vices, que d'encouragement à la vertu.

Telle étoit l'opinion de nos prémiers Péres ſur l'honneur; mais elle étoit trop compliquée & trop chargée. Les Romains réſtreignirent l'honneur au mépris des périls & de la mort pour le ſervice de la patrie. Cette diſtinction étoit encore trop rafinée. Les Conquérans qui leur ſuccédérent, les Goths & les Vanda-

les

les qui les ſubjuguérent, ſimplifiérent l'idée de l'honneur en le réduiſant au courage de ſe battre, en toute occaſion, ſans diſcernement. On s'eſt ennuyé de ce ſiſtême un peu meurtrier; & la politeſſe ingénieuſe de notre ſiécle a modifié cette ſimplicité brutale.

Un Gentilhomme, ou un homme d'honneur, termes ſynonimes aujourd'hui, doit être toûjours prêt à ſe battre. Autrefois il falloit attaquer, il ſuffit à préſent de ne pas reculer. Cependant, quand par étourderie ou par brutalité il provoqueroit, il n'en ſeroit que plus Gentilhomme.

Il peut mentir ouvertement, pourvû qu'on ne l'en accuſe pas; car ce n'eſt pas le menſonge, mais le reproche qui le déshonore. Alors il prouve, à la pointe de l'épée, ou le piſtolet à la main, qu'il eſt véridique; & meurt ou tue en tout honneur.

Il peut courageuſement maltraiter & faire mourir de faim ſa femme, ſes filles & ſes ſœurs; ſéduire celles de ſon voiſin & même de ſon ami; parce que, comme l'a très-judicieuſement prononcé le Chevalier Jean *Brute*, il porte l'épée.

Les loix de l'honneur ne peuvent l'obliger à payer ſes marchands ou ſes domeſtiques; c'eſt une troupe de coquins qui ne ſont pas faits

faits pour importuner un Gentilhomme. Mais il faut qu'il paye à d'honnêtes fripons les dettes du jeu, parce que ce sont réellement des dettes d'honneur.

Un homme peut frauder dans un emploi, vendre l'Etat & la Justice, trahir la confiance publique, & conserver son honneur.

Il peut être un Courtisan servile, appuyer les plus mauvais desseins, faire avorter les meilleures entreprises, entrer dans des cabales odieuses, pourvû qu'il fasse figure, & qu'on sçache qu'il ne trompe que par interêt; car alors le point d'honneur dépend uniquement du profit.

Un Gentilhomme peut dire des injures avec bienséance, blasphêmer en dépit des hommes & de Dieu, piller à force ouverte, & faire du tort à tout le monde; pourvû qu'il n'en souffre de personne, c'est un homme d'honneur.

Il peut engager ses terres, & vivre dans celles d'autrui; porter un diamant ou des bijoux, comme la dépouille de ses triomphes nocturnes; changer de train tous les jours; aujourd'hui dans la pompe & demain dans la bouë; s'il n'a pas refusé un duel, il n'a pas encore perdu son honneur.

Il est étonnant que la vertu soit si rare, tan-

tandis que l'honneur qui eſt bien au-deſſus de la vertu, eſt ſi facile à acquérir & à conſerver.

Les hommes ſe laiſſent donc ainſi gouverner par des mots! Depuis plus de deux mille ans les écoles ſont occupées de noms, & les idées ne ſe fixent point. Le grand monde, par pareſſe ou par fierté, ne veut pas ſe donner la peine d'examiner le ſens des termes, pour en apprécier la valeur; il aime mieux adopter la ſignification du jour, & s'égarer dans les erreurs les plus funeſtes. Combien de ſcélérats qui ſe croient, ſans y penſer, des gens d'honneur, & qui continuent à mériter ſous ce titre toute la vengeance des loix, & l'indignation des hommes?

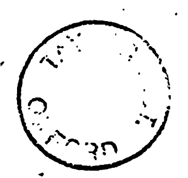
Cependant la jeuneſſe ſans expérience y eſt chaque jour trompée, & ne balance pas à imiter ceux qu'on lui apprend à reſpecter, ſous le titre équivoque de *gens d'honneur*.

Un bon Poëte Dramatique ne nous donnera-t-il pas le caractère de l'honnête homme à la mode (*)? Il auroit plus de ſuccès qu'un Prédicateur, parce qu'il ſçauroit plaire, divertir, & corriger le monde par la morale du monde.

* * *

ARTI-

(*) Voyez le Méchant, & l'Homme du jour.



# ARTICLE DOUZIEME.

## LE MONDE.*

LE monde a bien changé, je l'avoue. Nos chênes ne valent pas ceux de Dodone, nos chevaux font bien inférieurs aux Centaures, & nous ne voyons plus de Phénix. Comment l'homme n'auroit-il pas dégéneré? Mais ne feroit-ce pas un ton de la mauvaife humeur, fur lequel des gens d'efprit auroient monté les fots, qui, femblables aux Serins, fifflent toujours le même air qu'on leur a fait apprendre dans l'obfcurité? La malignité du cœur humain n'éleve fi fort l'ancienne vertu que pour fe rabattre plus fortement contre le mérite de fon fiécle.

Les Auteurs & furtout les Poëtes, font de grands hommes fans doute, mais un peu fujets à la vanité & à la jaloufie. On dit qu'ils ne

* Traduit de l'Anglois.

ne s'aiment point entr'eux; cependant ils louent beaucoup un Auteur mort, & lui donnent de l'encens à proportion qu'il est plus reculé dans l'antiquité. Mais laissons les Poëtes, passons au cercle des Politiques.

Nous en avons au moins trois millions dans le Royaume, tous en état de gouverner, & cependant l'Angleterre est dans la plus mauvaise situation. J'entrai l'autre jour dans un Caffé, seulement pour y apprendre ce que devenoit ma pauvre Nation. Je me plaçai à portée du plus grave Bureau où présidoit un homme dont les rides annonçoient beaucoup de prudence. Il en étoit heureusement à son exorde, qui roula sur l'état délabré de nos Colonies: là-dessus venant à parler de l'Ohio, il en trace le cours avec le doigt sur la table où il venoit de répandre du Caffé, dans la chaleur du discours; par la même occasion, il tire des lignes pour marquer les limites de la Russie, de l'Empire & de la Prusse. Il annonce en même tems une guerre sanglante sur le continent, calcule les subsides dont on avoit besoin pour la soutenir, combine les meilleurs moyens de les lever, & veut parier qu'on ne s'en servira pas. Puis terminant sa peroraison

d'un ton pathétique ; » ce n'est pas ainsi, » s'écria-il, que se menoient les affaires du » tems de la Reine Elisabeth. L'intérêt public » étoit pesé, & les gens capables consultés & » employés. C'étoient - là véritablement de » beaux jours!... & de belles nuits aussi, re- » prit un jeune évènté qui n'avoit encore rien » dit, plus longues ou plus courtes, selon » la diversité des saisons... Au reste de beaux » jours, tout comme les nôtres.

Mr. le Président fut d'abord étonné de cette brusque interruption; mais poursuivant avec ce mépris froid qui sied aux hommes de poids; » je ne dis pas des jours astronomiques, » mais des jours politiques. Oh bien, Mon- » sieur, repliqua le jeune homme, je suis vo- » tre Serviteur, & il sortit avec un éclat de rire. Je sortis aussi en gémissant sur le malheur de ma chére Patrie, qui depuis sa fondation avoit toujours été gouvernée par deux ou trois sujets, ordinairement les moins dignes de la confiance publique. Je fus interrompu dans mes tristes réfléxions par une foule qui se pressoit pour entrer dans une maison. Je reconnus mon bon ami M. Regnier, ce Tailleur admirable qui emploie seul vingt boutiques,

Je lui demandai la raison de ce concours. Ce sont, me dit-il, Messieurs les Maîtres Tailleurs qui s'assemblent aujourd'hui pour reprimer l'insolence de nos garçons qui prétendent augmenter le prix de leurs journées. Ne pourrois-je pas, lui dis-je, entendre vos déliberations ? Il m'introduisit dans la chambre d'assemblée, où l'on n'attendoit que mon ami, Monsieur Regnier, sans lequel on ne pouvoit rien arrêter. Ce fut lui en effet, qui ouvrit la séance par un discours très-véhément, où après avoir combattu les prétentions exorbitantes des garçons Tailleurs, il conclud que si le Gouvernement n'étoit pas entre les mains de mazettes, on ne verroit point des abus si énormes, & que si les ouvriers s'étoient avisé de faire une pareille incartade sous le règne d'Elisabeth, elle auroit bien sçu corriger leur mutinerie. Un autre Maître Tailleur se levoit pour haranguer; mais je sortis, persuadé qu'on ne pouvoit rien opposer ni ajouter à l'éloquence de M. Regnier. Je continuois mon chemin pour arriver chez moi, lorsque je me trouvai encore arrêté par une nouvelle presse. Comme je suis Badaud par réflexion, & que j'aime à tirer des conséquences de tout, je

voulus sçavoir si ce ne seroit pas les garçons Tailleurs qui s'assembloient de leur côté.

J'entrai ; l'Orateur de ce corps nombreux, crioit à l'injustice & rappelloit, d'un air échauffé, la misere de ses Confreres ; il dit, que si l'on ne gagnoit rien, il n'y avoit pas moyen de s'établir, que l'Etat periroit faute de population, que c'étoit une tyrannie sans exemple, que si les Maîtres Tailleurs avoient osé sous la Reine Elisabeth, d'heureuse mémoire, elle y auroit bien mis ordre. Je ne pus m'empêcher de rire, en voyant cette conformité de sentimens & d'expressions entre mon Politique du Caffé, les Maîtres Tailleurs & leurs ouvriers.



ARTI-

## ARTICLE TREIZIEME.

# LA PRINCESSE PARIZADE.*

LE Duc de la Rochefoucault dit, » qu'il y » a bien des gens dans le monde qui » n'auroient jamais été amoureux, s'ils n'a» voient jamais ouï parler d'amour «. Quelque étrange que paroiſſe cette maxime, il eſt très-certain que les hommes pourſuivent avec beaucoup plus d'ardeur ce dont on leur a parlé avec admiration, que ce à quoi ils ſont portés par leurs paſſions naturelles; l'illuſion eſt même ſi grande que nous les voyons fréquemment quitter des ſatisfactions réelles pour courir après des biens imaginaires, ou pour ſuivre la façon accidentelle de penſer du tems préſent.

L'hiſtoire de la Princeſſe Parizade dans les contes Arabes, éclaircit fort bien ce que j'avan-

N 3

* Traduit de l'Anglois.

j'avance ici. J'en donnerai un court extrait à mes Lecteurs, parce qu'elle peut fournir matiére à réflexion, & une morale fort utile à ceux d'entre eux qui règlent toute leur conduite & même leurs désirs sur la mode.

Cette Princesse la plus heureuse, aussi bien que la plus belle de son sexe, demeuroit, avec deux frères chéris, dans un superbe Palais, situé au milieu d'un parc délicieux, & des jardins les plus charmans de tout l'Orient. Un jour que les Princes étoient à la chasse, une vieille femme se présenta à la porte, & pria qu'on lui permit d'entrer dans l'oratoire pour y dire ses priéres. La Princesse n'eut pas plûtôt été instruite de sa demande qu'elle la lui accorda, donnant ordre en même tems à ses Officiers qu'après que la bonne femme auroit fini ses priéres, on lui montrât tous les appartemens du Palais, & qu'on la conduisît ensuite dans la salle où elle étoit. Ses ordres furent suivis, & la Princesse, après avoir régalé cette femme de quelques fruits, & de quelques confitures, lui demanda, entre autres questions qu'elle lui fit, ce qu'elle pensoit du Palais.

» Madame «, répondit la vieille femme,

» votre

» votre Palais est beau, régulier & superbement » meublé, sa situation est délicieuse, & les » jardins n'ont pas leurs pareils. Cependant » si vous me permettez de vous parler franche- » ment, il y manque trois choses pour le ren- » dre parfait »...... » Ma bonne », dit la Princesse Parizade en l'interrompant, » quelles » sont ces trois choses? Je vous conjure, au » nom de Dieu, de me dire ce que c'est; & » s'il est possible de les avoir, il n'y aura ni » difficultés, ni dangers qui m'arrêtent ». Ma- » dame » repliqua la vieille femme, » la pre- » miere de ces trois choses, c'est l'oiseau qui » parle; la seconde, c'est l'arbre qui chante; & » la troisiéme, c'est l'eau jaune, ou l'eau d'or. »

» Ah ma bonne »! s'écria la Princesse, que » je vous suis obligée de m'avoir fait connoî- » tre cela! Ce sont sans doute les choses les » plus curieuses qu'il y ait au monde, & si » vous ne me dites où on les peut trouver, » je suis la plus malheureuse des femmes ». La vieille satisfit la Princesse sur ce point essentiel, & se retira.

L'histoire nous apprend ensuite, que les deux Princes, à leur retour de la chasse, trouvèrent la Princesse Parizade si enfoncée dans ses

réflexions qu'ils s'imaginérent qu'il lui étoit arrivé quelque grand malheur; ils la conjurérent de les en instruire: elle ne leur répondit qu'en levant les yeux sur eux, & les laissant retomber en terre, en leur disant qu'elle n'avoit point de chagrin. Cependant les instances des deux Princes l'emportérent enfin, & la Princesse leur parla en ces termes:

» Vous m'avez souvent dit, mes chers fré-» res, & je l'avois toujours crû, que cette » maison que notre père a fait bâtir, étoit com-» plette à tous égards, mais j'ai appris aujour-» d'hui qu'il y manque trois choses; c'est l'oiseau » qui parle, l'arbre qui chante, & l'eau jaune. » Une vieille femme me l'a appris, & elle m'a » dit dans quel endroit on les peut trouver, & » par quel chemin on peut y arriver. Vous » regardez peut-être ces raretez comme des » bagatelles; mais vous en pouvez penser ce » qu'il vous plaira, je suis pleinement convaincue » qu'elles sont absolument nécessaires, & que » vous en fassiez cas ou non, je ne puis être » heureuse sans elles ».

La suite de l'histoire raconte qu'après que la Princesse se fut exprimée avec cette vivacité, ses frères par compassion pour ses besoins se

mirent

mirent à la quête de ces choses nécessaires, & qu'aïant échoué dans leur entreprise ils furent changés en pierre l'un après l'autre.

L'application de ce conte est si générale qu'il est presque inutile d'en citer des exemples particuliers. Tous les gens à la mode sont autant de Parizades; & des choses non seulement inutiles de leur nature, mais encore maussades par elles-mêmes, pour avoir été une fois appellées charmantes, par quelques faiseurs de mode, sont aujourd'hui devenuës si nécessaires, qu'*on ne sauroit s'en passer.*

Quoique cette histoire soit arrivée à une Dame, la folie dont elle fait mention se trouve principalement dans l'autre sexe; je veux parler des funestes conséquences qui accompagnent de vaines & chimériques recherches.

Si nous examinons en détail ces puériles fantaisies des femmes, nous trouverons qu'elles n'aboutissent guères qu'à la dissipation de l'argent destiné à leurs plaisirs, sans aucune autre fâcheuse conséquence, que de détourner leur attention de quelques biens réels qu'elles possèdent actuellement, & de la fixer sur des espérances imaginaires. La passion pour les coquilles, pour la vieille porcelaine, & autres

choses

choses pareilles est reconnuë pour un goût de bagatelle; elle n'est blâmable cependant qu'à proportion de l'inquiétude avec laquelle on cherche à la satisfaire; mais qu'est-ce que cela en comparaison des désolations que cause l'ambition, des dégats que fait l'amour de la magnificence, & de la ruine qu'entraine le jeu?

Le carosse à six souris de Madame de Montespan n'étoit pas une folie plus frivole, quoiqu'elle fut moins pernicieuse, que les armées de Louïs quatorze son amant. L'ambition qu'eut ce Monarque d'imiter les Conquérans de l'Antiquité; celle qu'eut César d'égaler Alexandre; & Alexandre de ressembler au Héros de l'Iliade, son Poëme favori; les desseins de Pyrrhus, & les projets de Xerxes, sont-ils autre chose que le double de la passion pour l'oiseau qui parle, pour l'arbre qui chante, & pour l'eau jaune?

Pour descendre un peu dans la vie privée, combien ne voyons nous pas tous les jours de gens que les discours qu'ils entendent, entraînent dans la fureur de bâtir, de faire des jardins, d'avoir des tableaux, & dans diverses autres dépenses qui dérangent une fortune qui

leur

leur auroit fourni bien au-delà des nécessités de la vie? Parmi tous ceux qui ont quitté un plan de vie sobre pour se jetter dans les excès & dans la débauche, le plus grand nombre a été séduit par les argumens d'une chanson à boire. Mille gens ont fait le même voyage inutile, & ruineux, parce qu'ils ont entendu dire qu'il étoit fort ridicule de n'avoir pas vu la France, & qu'une personne qui n'a pas voyagé n'a rien vu. J'ai entendu dire à un Gentil-homme qui s'étoit ruiné en tenant des chevaux de course, qu'il devoit sa perte aux fortes impressions qu'avoient faites sur lui, quand il étoit petit garçon, un mot du sommelier de son pére, qui avoit dit en sa présence, » que c'étoit une chose qui faisoit honneur, » que d'avoir une belle écurie, & que pour » lui, s'il étoit grand Seigeur, il auroit beau- » coup de plaisir à être toujours bien monté. »

Mais pour appliquer notre conte à l'exemple le plus récent de cette espèce d'entêtement, combien de fois n'avons-nous pas vu un bon Gentil-homme Campagnard, qui avoit mené une vie très-agréable, heureux dans son domestique, s'occupant de ses fermes & de ses jardins, réjoui par sa propre bénéficence, em-

plus utilement dans l'adminiſtration de la juſtice, ou à terminer les différens de ſes voiſins; mais qui aïant oüi parler des grands ſervices qu'un homme peut rendre à ſa patrie, auſſi bien que de l'honneur qu'il acquiert lui-même en entrant dans le Parlement, a laiſſé tous ſes avantages réels, & ſes occupations utiles pour ce phantôme imaginaire, qui lui a ſeulement appris par expérience ce qu'il auroit pu ſavoir par l'exemple, que le crédit d'une Famille comme on l'appelle, eſt trop ſouvent la ruine de ſes biens.

Par rapport à tous ces Meſſieurs qui ſont venus à bout de ſe faire élire, je les en félicite de tout mon cœur; & pour ceux qui ont échoué, & qui ont à-préſent le loiſir de tourner leurs réflexions ſur eux-mêmes, ſans être occupés de la patrie, qu'ils me permettent de leur recommander les plaiſirs, & je puis ajoûter, les devoirs de la vie domeſtique, en comparaiſon deſquels tous les autres avantages ne ſont autre choſe, que l'oiſeau qui parle, l'arbre qui chante, & l'eau jaune.

ARTI-

## ARTICLE QUATORZIEME.

# PENSÉES DÉTACHÉES.*

La réüssite des projets les mieux concertés dépend souvent de la volonté d'un fou.

* *
*

Le goût ne peut-il pas être comparé au sens exquis de l'abeille, qui dans un instant découvre & extrait la quintessence des fleurs & abandonne le reste?

* *
*

La même disposition d'esprit qui nous fait rechercher les petites choses, nous fait négliger les grandes.

* *
*

J'ai peu connu de gens qui pensassent de même sans se haïr.

* *
*

Un argument qui prouve que l'homme est fait

* Traduites de l'Anglois.

Plusieurs font économes de leur argent & ne le font point de leurs plaisirs, sans lesquels l'argent n'est guères utile.

* * *

Les fausses vertus font de mise dans le monde, par la rareté des véritables à qui l'on puisse les comparer.

* * *

Plusieurs ont précisément assés de raison pour être en état de faire voir qu'ils n'en ont point.

* * *

Le courage de penser est infiniment plus rare que le courage d'agir; quoique dans le premier cas le péril soit communément imaginaire & réel dans le second.

* * *

Un grand désavantage pour les véritez est d'être souvent dans la bouche des menteurs.

* * *

La possession sans droit, est souvent, en fait de propriété, un meilleur titre qu'un droit sans possession; il en est de même en fait d'estime, de respect & d'aplaudissement.

* * *

Ceux qui s'écoutent tant eux mêmes font mal écoutés par les autres.

* * *

On dit que la politesse est la science de la civi-

civilité, & plusieurs sont impolis à force d'être civils.

* * *

Deux hommes sont également exemts d'ambition ; sont-ils égaux en mérite ? peut-être que non ; l'un est au dessus de l'ambition, l'autre au dessous.

* * *

La charité couvre une multitude de pechés devant Dieu, & la politesse devant les hommes.

* * *

L'esprit donne moins d'assurance que l'assurance ne donne d'esprit.

* * *

On convient généralement qu'il vaut mieux n'avoir point apris à danser que d'avoir apris d'un mauvais maitre. Appliqués cela aux exercices de l'esprit.

* * *

On se trompe lorsqu'on attribue le libertinage des femmes à trop de sensibilité ; il vient de ce qu'elles n'en ont pas assés.

* * *

Dans ce pays chaque criminel a le privilége d'être jugé par ses pairs ; les Auteurs seuls ne l'ont pas.

* * *

## ARTICLE QUINZIEME.

# IMITATION DE L'ODE D'HORACE.

Bacchum in remotis, &c.

SUr des rochers ſolitaires
Tu chantois, puiſſant Bacchus!
Que mes ſens furent émus
A l'aſpect de tes miſtéres!
Les Dieux des eaux & des bois,
Le Satyre, la Naïade,
L'impétueuſe Ménade
Se proſternoient à ta voix.
O Bacchus, j'ai vu ta gloire:
Si de ma félicité
Tu permets que la mémoire
Paſſe à la poſtérité,
Que le feu de tes Bacchantes
Etincéle dans mes vers!
Viens redire à l'Univers

Le

Les merveilles éclatantes
De ton bras victorieux
Etendu sur la nature,
Quand la naissante culture
De tes bourgeons précieux
Eût ouvert à l'industrie
D'une nouvelle ambrosie
Les canaux délicieux;
C'est du Thyrse que sortirent
Les raions du miel divin;
Tes fontaines répandirent
Des flots de lait & de vin;
L'abondance, sur tes traces,
Suivoit le char de la paix,
Et tandis que tu plaçois,
De concert avec les graces,
Parmi les astres brillants,
Ariane couronnée
Des raions étincelants
Dont Venus l'avoit ornée;
Tu tonnois sur les ingrats;
Tes vengeances mémorables
Contre les Enfans coupables
D'Echion & de Dryas,
Leur supplice, leur trépas,
Leur palais réduit en poudre,

Tout apprit au genre humain
Que le Thyrſe dans ta main
Eſt l'émule de la foudre ;
Ta voix briſe l'Océan,
Et les fleuves t'obéiſſent ;
Des climats de l'Eridan
Juſqu'aux mers de l'Indoſtan
Les rivages retentiſſent
De ta gloire & de tes jeux ;
La Thyade avec audace
Franchit les monts de la Thrace
Dès qu'elle a ſenti tes feux,
Et dans ſes courſes legéres
Se joue avec les vipéres
Qui couronnent ſes cheveux.
Quand, aux champs de Theſſalie,
Des Titans la race impie
Déracinoit Pélion,
C'eſt ton courage invincible,
Sous la forme d'un lion,
Qui dompta le plus terrible.
Tu ſemblois, avant le cours
De tes brillantes conquêtes,
N'être né que pour les fêtes,
Les banquets & les amours ;
Mais dans ces combats célébres
Où les enfans criminels

De

De la terre & des ténébres
Jusqu'aux thrônes éternels
Portoient leurs drapeaux funébres,
L'heureux maitre des destins
Voulut devoir à tes mains
Les honneurs de la victoire,
Pour annoncer que son fils
Seroit le Dieu de la gloire
Comme il est le Dieu des ris;
Il étendit ton Empire
Jusqu'aux gouffres où la mort
Au jour marqué par le sort
Engloutit ce qui respire;
Le flambeau du Dieu des cœurs
Dans ces routes meurtriéres
Eclairoit tés pas vainqueurs;
L'enfer ouvrit ses barriéres;
Les trois langues de son Chien
Caressoient ta main divine;
L'inflexible Proserpine
Détacha le noir lien
Dont Eaque & Rhadamante
Enchainoient la tendre amante
Qui t'avoit donné le jour.
Et le Roi du sombre abîme
Renonçant à sa victime,
La rendit à ton amour.

* * *

*ARTI-*

# ARTICLE SEIZIEME.

## L'OCCASION.

### A MADAME LA MARQUISE DE P....

Divinité légére & careſſante,
Flatteuſe Occaſion, éclair d'un ſeul inſtant ;
D'une coquette vive image éblouiſſante,
Tu trompes qui te cherche, & punis qui t'attend ;
Mille objets ſéduiſans ſont ſemés ſur tes traces ;
Tu nous peins leurs attraits, ſoudain tu les effaces ;
Tu parois, & tu fuis ; tu piques le déſir ;
    On n'a d'autre droit à tes graces,
    Que l'adreſſe de les ſaiſir.
Tu fais naitre à ton gré les vertus, les foibleſſes ;
L'ordre de nos deſtins à tes loix eſt lié ;
Mais on te doit un bien au-deſſus des richeſſes ;
C'eſt le charme enchanteur de prouver l'amitié.
Toûjours près d'un ami les heures fortunées,
Transforment en plaiſir un devoir qu'on cherit.
Sans ennui, ſans langueur, ſans abus de l'eſprit,
Dans un commerce sûr on paſſe les journées ;
La confiance en eſt le garant & le prix ;
Tout prend du ſentiment le tendre coloris ;
Le bonheur n'eſt connu que des ames bien nées :
Je le ſçais, je l'éprouve & je m'en applaudis.

D'un

D'un amant allarmé, d'un ami respectable
J'ai voulu partager & la peine & l'état;
Je ne veux point m'en faire une vertu d'éclat;
En me rendant heureux, je me rens estimable;
Je me devois à lui dans cet évenement,
Il a lû dans mon cœur: voilà ma récompense!
J'ai fait ce que préscrit la loi du sentiment;
Le malheur est l'instant de la reconnoissance.
Pour prouver qu'un ami l'est véritablement,
    L'occasion est peu commune;
Pouvoir donner un trait de son attachement
    Est à mes yeux une bonne fortune.
Quiconque sçait penser sera mon partisan;
J'ai cru, quand le devoir dirigeoit ma conduite;
N'être que vertueux, & j'étois courtisan;
Je sçais que P.... m'en a fait un mérite;
Les bonnes actions lui paroissent son bien:
La sensibilité dont elle est le modèle,
En rend tous les effets des titres auprès d'elle,
Et ce qui part du cœur a des droits sur le sien.



# ARTICLE DIX-SEPTIEME.

## A DORIS.

LAiſſe moi, dans ces vers, te vanter mon bonheur ;
Rappeller tes bienfaits, chanter ce que j'adore ;
Me peindre ton eſprit, tes graces & ton cœur,
Doris, c'eſt en joüir encore!
Le Dieu de tous les Arts verſa ſur ton berceau
Les rayons les plus purs de ſa flamme puiſſante ;
Il alluma dans ton ame naiſſante
L'amour de tous les Arts, la paſſion du beau.
V. . . . . par ſon harmonie,
Et Bouchardon par ſon ciſeau,
Et les vers de Voltaire, & les chants de Rameau,
Les pinceaux de la France & ceux de l'Auſonie,
Tour-à-tour à ton cœur font ſentir le plaiſir ;
Tu ſçais joüir, tu ſçais choiſir,
Sans art, ſans vanité, ſans deſir de paroître,
Et le ſentiment ſeul eſt ton guide & ton maître.
Tous nos goûts ſont communs, l'âge affoiblit les miens ;
Mais je te vois joüir, & je les ſens renaître ;
J'ajoûte à mes plaiſirs le ſentiment des tiens.
Il eſt encor, Doris, une volupté pure
Qu'inſpire le plus grand, le plus noble des goûts ;
On n'aime point les Arts ſans aimer la Nature ;
Les chefs-d'œuvre des Arts n'en ſont que la peinture :
Le goût de la Nature eſt commun entre nous.
Ce n'eſt pas ſeulement ce plaiſir néceſſaire

Le

De nous donner tous nos instans,
Qui dans ces champs heureux nous rappelle au Printems;
Il est un autre instinct, un charme involontaire,
Qui nous tire de l'ombre & du bruit des cités,
Et ramène nos pas sur ces bords écartés.
Ici nous admirons, nous aimons les ouvrages
Du Maître du grand Tout, de l'Etre Créateur:
De deux cœurs enchantés des dons de leur Auteur
Sans doute avec plaisir il reçoit les hommages.
Ici nous jouissons de l'éclat d'un beau jour;
L'appareil de la nuit, les Astres, les Nuages,
Répétés dans cette onde où flottent leurs images,
Ces chants couronnés tour-à-tour
De fleurs, de moissons, de verdure,
Le sombre des forêts, les voix de mille oiseaux,
Un ruisseau dans les prés entrelassant ses eaux,
Des jardins alignés les desseins, la parure,
Le désordre charmant des champs & des hameaux,
Tous les dons variés de l'immense Nature
Nous remplissent tous deux des transports les plus doux.
Ce superbe Univers semble créé pour nous;
Nous croyons posséder tous les biens qu'il rassemble.
Du Dieu qui nous forma, tu sens tous les bienfaits;
Je les sens avec toi; nous jouissons ensemble;
Et rien n'altère en nous le plaisir & la paix.
Sans crédit, sans pouvoir, sans besoin, sans envie;
C'est nous qui faisons nos destins.
Tes soins & ton amour écartent les chagrins
Qui couvriroient souvent l'espace de ma vie;
L'ombre de la mélancholie
Se dissipe aisément auprès de ta gaieté;
Tu sçais penser, sentir, & raisonner & rire;
Tu ne connois point l'acreté
De la plus légére Satyre.
J'oublie auprès de toi tous les cœurs corrompus;

J'y prends pour les humains une heureuſe indulgence;
Aſſemblage enchanteur de graces, de vertus,
De force & d'agrémens, de ſageſſe & d'enfance,
Tu ſçais aimer, ce mot dit tout.
Un cœur ſenſible eſt bon; quiconque aime eſt aimable:
L'amour n'eſt point en nous le foible enfant du goût,
L'illuſion des ſens, une erreur agréable,
Les feux, les déſirs paſſagers,
Le caprice inconſtant de deux êtres légers.
Nous avons confondu notre être;
Seuls objets de nos ſoins, ſeuls objets de nos vœux,
L'un par l'autre animés, & l'un par l'autre heureux,
De l'emploi de nos jours l'amour diſpoſe en maître.
Vois-tu dans ces jardins ces charmes, ces ormeaux,
S'approcher, s'embraſſer, confondre leurs rameaux.
De nos chaines, Doris, ils nous offrent l'image;
Ils reſteront unis juſques dans leurs vieux ans,
Et ſur un même lieu répandant leur ombrage,
Ils tomberont enſemble, accablés par le tems.



ARTE

## ARTICLE DIX-HUITIEME.

# LE VRAI BONHEUR.

## ODE.

NOn, tu n'ès point une chimère,
Bonheur, cher objet de mes vœux!
L'Auteur de mon être est un Pére;
Il m'a fait pour me rendre heureux.
Perdez vos attraits homicides,
Richesse, honneurs, plaisirs perfides,
Faux biens qu'adore notre erreur.
Enfin la vérité sacrée
Découvre à mon ame altérée
La source du parfait Bonheur.

Fausse Sagesse du Portique,
De toi je l'attendois en vain;
De mes maux ton orgueil Stoïque
Me laissoit le fatal levain:
Qu'enfante ta superbe Ecole?
Un fantôme, une vaine idole,

Un

Un Sage bientôt abbatu.
Qu'une vive douleur le presse,
Le soin de cacher sa foiblesse
Démasque sa feinte vertu.

En vain franchissant la barriére
Qui limite l'Humanité,
Platon veut puiser la lumiére
Au sein de la Divinité.
Puis-je être heureux sous un tel Maître?
Guide aveugle, sans me connoître,
Tu crois régler mes actions:
Malgré ta Morale sublime,
Mon cœur fut toujours la victime
Des tyranniques passions.

Tantôt des leçons de Chrisipe
Abhorrant la sévérité,
Dans les préceptes d'Aristipe
Je vais chercher la volupté:
Amant de la seule Nature
Je suis, sur les pas d'Epicure,
Les jeux, les ris, & les amours;
Mes sens sont plongés dans la joye:
Les délices où je me noye
Doivent présider à mes jours.

Vain espoir ! Quel feu me dévore ?
Un ver rongeur me suit par tout :
Je jouïs, je desire encore :
De mes plaisirs naît le degoût.
La mort me ravit ce que j'aime ;
Le mal vient me frapper moi-même ;
Les ris sont chassés par les pleurs.
Quel reveil suit ma douce yvresse !
Ce lit, si cher à ma mollesse,
Se change en un lit de douleurs.

Taisez-vous, Sectes fastueuses,
Du Bonheur perfides garans ;
Trop long-temps vos leçons trompeuses
Ont égaré mes pas errans.
Vil organe de l'imposture,
Sage, qui détruis la nature,
Et comptes pour rien le devoir ;
Ton courage n'est que foiblesse,
Ta grandeur d'ame, petitesse,
Et ta constance un désespoir.

O Mortels, quelle erreur étrange
Vous dérobe ce cher trésor ?
Espérés-vous que de la fange
Sorte la richesse de l'or ?
Jusqu'à quand aux clartés célestes,
Préférant des ombres funestes,

Mécon-

Méconnoîtrés-vous le vrai Bien ?
Déserteurs du Christianisme,
Irez-vous dans le Paganisme
Chercher le Bonheur du Chrétien ?

Toi seule, Religion sainte,
Tu peux m'instruire de mon sort ;
Tu fixes l'espoir & la crainte
Ou flottoient ma vie & ma mort.
Je vois, par ta clarté divine,
La hauteur de mon origine,
Et ma chûte, & mon avenir.
Je sçai le terme où je dois tendre,
Le Bonheur où je puis prétendre,
Et le secret d'y parvenir.

Ton flambeau chasse le nuage :
Mes yeux à la fin sont ouverts ;
Je vois la main qui du naufrage
Sauve le coupable Univers.
L'Homme dans sa misère extrême
N'est plus un mystère, un problême
Impénétrable à sa raison ;
Sensible au malheur qui l'obsède,
Tu lui présentes le remède
Vainqueur du funeste poison.

Privé de ton puissant refuge,
Quel bras pourroit le protéger ?

Comme un impétueux déluge,
Les maux viennent le submerger:
Mais sous ton aîle en assûrance,
Il voit avec indifférence
Les disgraces & la faveur;
Il possede ce qu'il désire;
Son cœur docile ne conspire
Qu'aux desseins de son Créateur.

Pour moi dans ce secret asyle,
Muni de ta protection,
Je contemple d'un œil tranquille
Les chûtes de l'ambition.
Du haut de sa perfide roue,
Que la fortune dans la boue
Brise ma fragile grandeur;
Le bras caché qui me relève
Du faux éclat qu'elle m'enlève
Tire ma solide splendeur.

Heureux celui dont ta Loi pure,
Dieu juste, fixe les desirs;
Il perd sans douleur, sans murmure
Ses richesses & ses plaisirs.
Tu consacres son abondance;
Et sur son humble dépendance
Ta main verse un charme secret.

Qu'à

Qu'à ſes biens ton ordre l'arrache,
Il fut opulent ſans attache,
Il ſe voit pauvre ſans regret.

Si pour éprouver ſon courage,
L'affreux Miniſtre du trépas
Exerce contre lui ſa rage
Et creuſe un tombeau ſous ſes pas,
Gage d'une vie éternelle,
Sa foi de la douleur mortelle
Brave les ſtériles efforts.
Je vois dans ſa chair affoiblie
Triompher ſon ame affermie
Sur les ruines de ſon corps.

Parmi ſes épreuves diverſes,
Sur la Terre Habitant des Cieux,
Dans le ſuccès & les traverſes
Il goûte un repos précieux.
Que Dieu l'élève ou l'humilie,
Sa bouche conſtamment publie
L'Arbitre des événemens,
Dont l'équitable Providence
Avec amour toûjours diſpenſe
Les douceurs ou les châtimens.

O calme, fortuné partage
Du Juſte ici-bas éxilé!

En vain sur lui gronde l'orage,
Son cœur ne peut être ébranlé.
Toi-même, ô mort, mort effroyable
Pour un Voluptueux coupable
Qu'enchaîne un plaisir imposteur,
Pour lui seul tu n'ès point amère;
L'instant qui finit sa misère
Le place au Temple du Bonheur.

Qu'ai-je à desirer sur la Terre?
Le Ciel m'offre des Biens parfaits:
Mes sens ne me font point la guerre;
Je goûte une ineffable paix.
Fuyez, volez, trop lentes heures,
Ouvrez-vous, célestes demeures;
Commence, ô chére Eternité;
Saint objet de mon espérance,
Couronne mon impatience,
Consomme ma félicité.

*Beatus vir cujus est nomen Domini spes ejus; & non respexit in vanitates, & insanias falsas.*
Psal. 39.



# ARTICLE DIX-NEUVIEME.

## LES OCCUPATIONS
## *& les douceurs de la vie Champêtre.*

### *ODE.*

Vous que la soif de l'or, l'ambition, les brigues
Engagent follement dans les vaines intrigues,
N'écoutez point ma voix,
Fastueux habitans des cités opulentes,
Je ne chanterai pas vos fêtes turbulentes
Sur mon humble hautbois.

Qu'un autre plus épris de vos fausses délices,
Sur des tons éclatans consacre les caprices
De vos fougueux transports;
Sous des berceaux de myrthe une innocente Muse,
Loin des concerts bruyans, à jamais leur refuse
Ses timides accords.

Je ne veux célébrer que Palès & Pomone,
Les attraits du printemps, les faveurs de l'automne,
Les champêtres amours.
Pan, Vertumne, Bacchus, Zéphire, Astrée & Flore;
Cheres Divinités, vous seules que j'implore,
Venez à mon secours.

Donnez à mes accens la force & l'harmonie
Qu'au chantre du Héros vainqueur de Lavinie

Vous

Vous donniez autrefois;
Ou prêtez-moi ce luth qui sur les rives sombres
Aux vœux d'un tendre époux soûmit du Dieu des ombres
Les inflexibles loix.

Que d'objets enchanteurs m'offrent ces paysages!
O fortuné séjour, où dans les premiers âges
Nous vivions tous heureux!
Non, ce n'est point l'amour qui de vos saints asyles
Transporta les humains dans l'enceinte des villes
Pour les unir entr'eux.

C'est la fraude & l'orgueil qui jadis élevèrent
Ces remparts sous lesquels nos ayeux s'assemblèrent
Par un fatal accord:
Dès lors de tous les biens le commun héritage
Subit par l'avarice un injuste partage
Sous la loi du plus fort.

Dans les vastes détours de nos sacrés bocages
La majesté des Dieux reçoit les purs hommages
Des vertueux mortels.
Tout cœur qui sait sentir, & tout être qui pense,
Vient leur offrir ici, dans sa reconnoissance,
Des vœux & des autels.

C'est dans ce calme heureux, c'est dans la solitude,
Qu'affranchi désormais de toute inquiétude,
Le sage vit pour lui:
Les tyranniques droits des préjugés, des modes,
A la saine raison décences incommodes,
N'y versent point l'ennui.

Le retour des Jumeaux n'a pour nous que des charmes :
Nous jouissons ici sans trouble, sans allarmes,
De jours délicieux.
Quel spectacle me frappe au réveil de l'aurore ?
Par mille feux brillans qu'embellissent encore
L'azur & l'or des cieux !

Sur des tapis de fleurs, le long de ces rivages,
Les fruits de la saison & de simples laitages
Sans art nous sont servis.
Du nourrisson d'Ino la liqueur délectable
Fait voltiger autour d'une rustique table
Les graces & les ris.

Mais que vois-je ! au travail tout s'empresse avec joye.
Les uns vont arracher la parasite yvroye
Des présens de Cérès ;
D'autres poussant le soc sur la fertile plaine,
Rouvrent à pas tardifs, pour la moisson prochaine,
L'écorce des guérets.

Quand au déclin du jour une épouse attentive
Dresse un repas frugal des plantes que cultive
L'époux qu'elle chérit,
Leurs jeunes rejettons, par un secours utile,
Soignent, en se jouant, le précieux reptile
Que le meurier nourrit.

Lorsque Phoebus, lassé de sa course pénible,
Aux vigilans pasteurs laisse un loisir paisible
Que ramène la nuit,
Au son du chalumeau d'Atis ou de Silvandre,
D'un pied souple & leger ils foulent l'herbe tendre
Dès que Diane luit.

Sur

Sur la mousse couché, le vieux Silène honore
De regards complaisans les jeux de Terpsicore
Dont il promet le prix.
L'heureux, l'heureux Hylas, par des festons de roses,
De leurs boutons vermeils nouvellement écloses,
Voit couronner Doris.

Ce n'est qu'en nos vallons, sur ces rives fleuries,
Qu'Amour sous les tilleuls qui bordent nos prairies
Fait entendre sa voix.
Les zéphirs, les oiseaux, amis de la verdure,
Les ruisseaux argentés par leur tendre murmure
Nous y dictent ses loix.

Les soupçons, le dépit, la pâle jalousie,
Au sein de nos vergers, d'Idas ni de Silvie
Ne troublent point la paix.
L'un de l'autre charmés, nos bergers, nos bergères,
Forment d'aimables nœuds, & leurs chaînes légères
Ne se rompent jamais.

Dans nos champs la beauté ne doit qu'à la nature
Ces graces que jamais n'imita l'imposture
Par de pénibles soins:
La jeune Amarillis sous ces ormes tranquilles,
Ignorant l'art, l'éclat & la pompe des villes,
Ignore leurs besoins.

Frivoles citoyens, le luxe, la molesse
Portent sur vos lambris, malgré votre richesse,
Les soucis & les maux;
Ils soufflent dans vos murs le trouble & la licence
Que ne connut jamais la paisible innocence
De nos rians hameaux.

* * *

NOU-

# NOUVELLES LITTERAIRES.

## FRANCE.

I. DIctionnaire univerſel François & Latin, tiré des meilleurs Auteurs, par le Pere Le Brun, de la Comp. de Jeſus. *Rouen*, chez *Lallemant*. C'eſt une ſeconde édition d'un des meilleurs Dictionnaires que l'on ait dans ce genre. On y trouve un grand nombre d'augmentations.

II. Mélanges de Chirurgie. Par Mr. *Claude Pouteau*, Docteur en Médecine &c. *Lyon*, chez *Regnault*. L'Auteur diſcute dans cet ouvrage pluſieurs queſtions très-intéreſſantes.

III. Eſſai de Theodicée ſur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme & l'origine du mal, par Mr. Godefroi Guill. Leibnitz; augmenté de l'Hiſtoire de la vie & des Ouvrages de l'Auteur; par Mr. le Chevalier de Jaucourt. 2. Vol. in-12. *Paris*, chez *Deſaint & Saillant*.

IV. Lettres Sylphiques. *Paris*, chez *Quiſſart*. Il y a des choſes très-intéreſſantes dans ces Lettres.

V. Diſcours ſur quelques Sujets de Pieté & de Religion. Par le R. P. *Chapelain*, de la Comp. de Jeſus. *Paris*, chez *Humblot*. Ces diſcours roulent ſur l'*Incrédulité des Eſprits forts*, *la Paſſion de J. C.*, *l'Aumone*, &c.

VI. Lettres à M.. *Paris*, chez *Bauche*. Très-bien penſées & très-bien écrites.

VII. Oeuvres Metallurgiques de M. *Jean Chriſtian Orschall*, Inſpecteur des Mines de S. A. S. le Landgrave de Heſſe-Caſſel. *Paris*, chez *Hardy*. Dans cet Ouvrage, traduit de l'Allemand, il eſt queſtion de *l'Art de la Fonderie*, de la *Liquation*, &c.

VIII. Les Voyageurs modernes, ou Abrégé de pluſieurs voyages faits en Europe, Aſie & Afrique. Trad. de l'Anglois. 4 Vol. in-12. *Paris*, chez *Nyon & Guillin*.

IX. Réflexions ſur la Foi, addreſſées à l'Archevêque de Paris par le P. Berruyer, in-12. 1760.

X. Mémoires de Mathematique & de Phyſique préſentés à l'Académie Royale des Sçiences, par divers Sça-

fçavans, & lûs dans ses assemblées. Tome 3me. *Paris.* Ce nouveau Volume est rempli d'observations très-curieuses & très-utiles.

XI. Des Semis & Plantations des arbres & de leur culture; ou, méthode pour multiplier & élever les arbres, les planter en massifs & en avenuës; &c. Par Mr. *Duhamel du Monceau*, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Vol. in-4. enrichi de Tailles-douces. *Paris*, chez *Guerin & de la Tour*.

XII. Observations sur la conduite du Ministre de Portugal dans l'affaire des Jésuites. Traduction d'un Ecrit Italien 8. *Avignon.* 1760.

XIII. Nouveaux Eclaircissemens sur l'origine & le Pentateuque des Samaritains. *Par un Religieux Bénédictin* de la Congrégation de St. Maur. *Paris*, chez *Nyon*. On développe très-bien, dans cet Ouvrage, le sentiment le plus généralement reçu parmi les Theologiens, sur l'origine & le Pentateuque des Samaritains. L'Auteur croit qu'il a existé une version Grecque de ce Pentateuque Samaritain, & il en donne de bonnes raisons.

XIV. *Giphantie.* 2 Parties, in-8. *Paris*, chez Durand. Dans cette production singuliére, un Sage discute avec un voyageur plusieurs questions philosophiques, proposées en façon d'énigmes ou de simboles, sous lesquels on reconnoit Paris & ses habitans.

XV. Histoire d'Angleterre Tom. 3me. & 4me. *Paris* chez *Lambert*. C'est la traduction de l'Histoire d'Angleterre de Mr. *Smollet*, qui est estimée.

XVI. Discours Académiques sur différens Sujets. Par M. l'Abbé *Millot*. *Lyon*, chez les Freres *Duplain*. Plusieurs de ces Discours ont remporté les prix d'Eloquence dans différentes Académies.

XVII. On distribue dès à présent chez les Editeurs de ce Journal les Sermons de feu Mr. le Professeur *Lullin* en un seul Volume in-8. sur deux papiers différens, l'un avec le Portrait 4 Liv. de France, l'autre sans Portrait 3 Liv.

# TABLE DES ARTICLES
## Contenus dans ce Volume.



Fin du Vingt-quatriéme Volume.

